

Libération



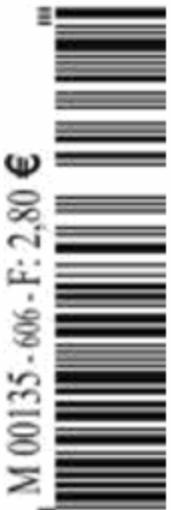
Retrouvez toute
l'actualité dans notre
cahier central

LE LIBÉ DES OCÉANS

- Le plancton, héros maritime invisible.
- Les éoliennes offshore, alliées de la biodiversité?
- Plongée avec les hippocampes du Bassin d'Arcachon.
- A la recherche des trésors engloutis.
- Rencontre avec un homme-phoque.

24 PAGES D'ENQUÈTES ET DE REPORTAGES

PATRICK RAGOT/OCEANOBIS

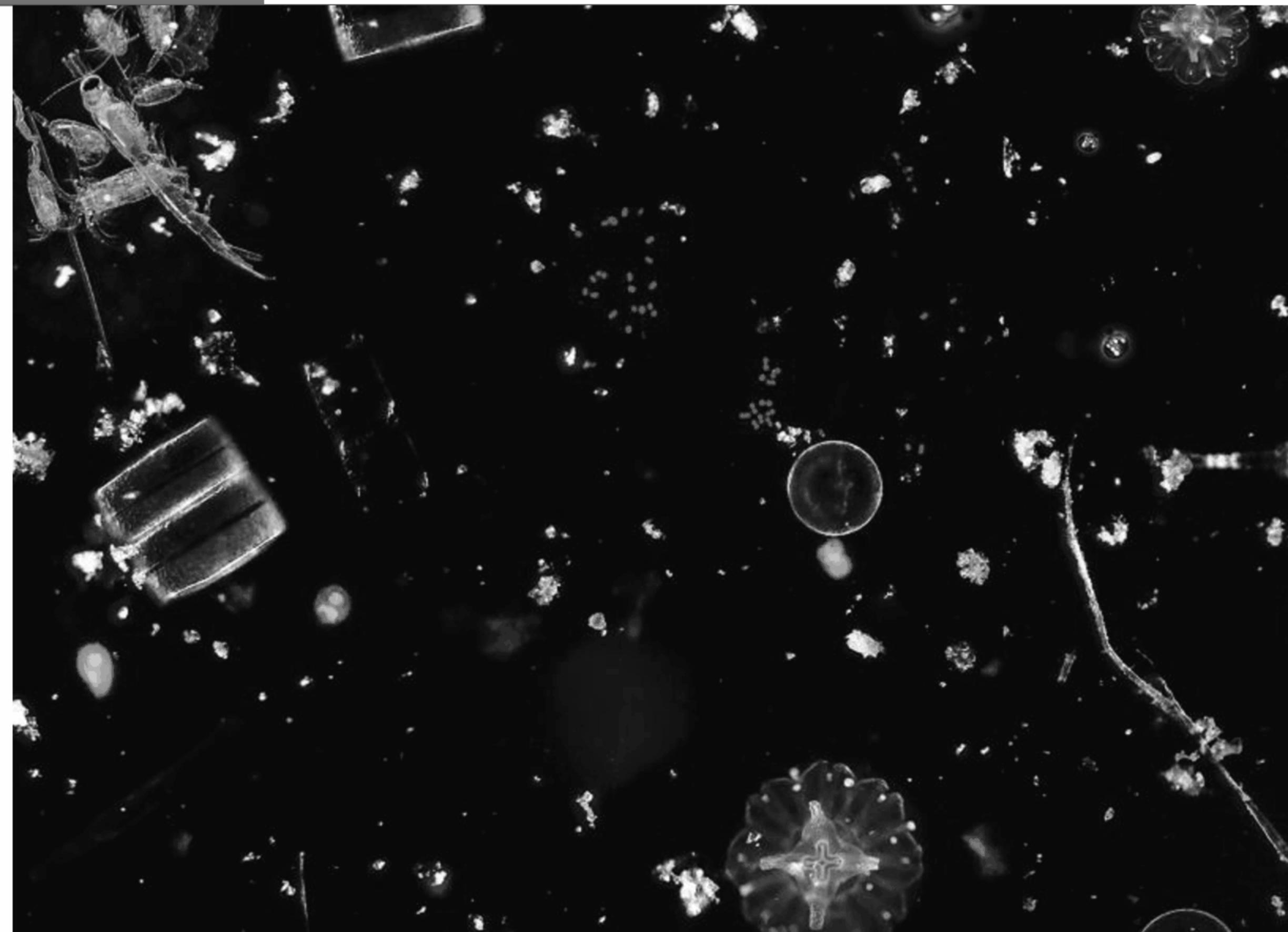


ÉDITORIAL

Par
ALEXANDRA SCHWARTZBROD

Rôle clé

Faut-il attendre des décisions fortes de la troisième Conférence des Nations Unies sur l'océan qui débutera lundi à Nice? Il ne faut jamais partir battu, et la plupart des participants comptent bien y arriver avec un esprit combatif, mais ne nourrissons pas trop d'espoirs : un sommet international sur l'océan qui se tient sans la première puissance maritime mondiale ne semble guère être en capacité de renverser la table. Or, nous en sommes au stade où il faudrait renverser la table, édicter de nouvelles règles, mieux encadrer certaines pratiques, voire en interdire d'autres. Car, comme l'explique le biologiste Daniel Pauly dans ce numéro spécial Océans, on peut désormais pêcher «*n'importe où, n'importe quand, n'importe quoi*» et ainsi saccager les fonds marins et en épouser les ressources. Les stocks de poissons s'effondrent à cause de la surpêche et ceux qui subsistent sont rongés par la pollution, et notamment les matières plastiques qui tapissent leur estomac. A ces inquiétudes s'ajoutent celles liées au réchauffement climatique, et elles sont légion tant la mer joue un rôle clé pour tempérer le phénomène. Le rendez-vous de Nice, même sans les Etats-Unis, est donc incontournable. Il permettra «*soit d'inverser le déclin des océans d'ici à 2030, soit de documenter l'échec de l'humanité à agir*», selon l'ambassadrice auprès de l'ONU du Costa Rica, coorganisateur du sommet avec la France. La France qui joue gros dans cette affaire. D'abord parce qu'elle est la deuxième puissance maritime mondiale (en raison de son importante implantation outre-mer), ensuite parce qu'elle a donné ces derniers temps de sérieux signes de relâchement en matière de rigueur écologique, entre la réintégration de certains pesticides et la suppression des ZFE. C'est donc le moment pour Paris d'envoyer des signaux forts, aptes à prouver que la protection de l'environnement n'a pas été totalement passée par pertes et profits. L'arrêt des subventions à la pêche industrielle ou la création – et surtout le respect – d'aires marines protégées en font partie. Car, bonne nouvelle, l'expérience montre que si on ne pêche pas dans un endroit, les stocks de poissons se reconstituent. Preuve que quand on veut, on peut encore. ◀

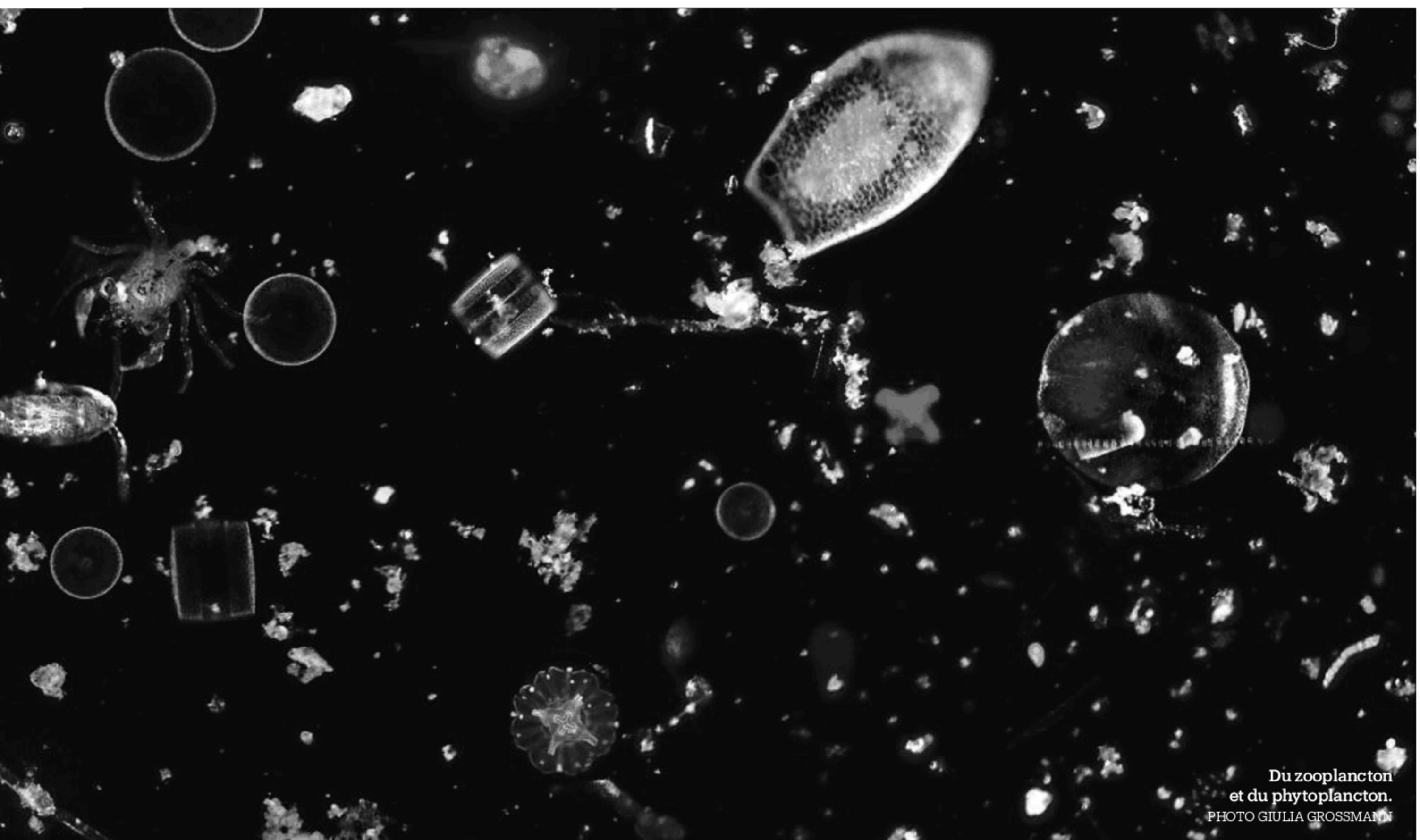


Santé de la planète Le plancton donne le ton

Les micro-organismes aquatiques conditionnent l'équilibre de tous les écosystèmes, mais souffrent du réchauffement et de la pollution. Si la recherche et les découvertes à leur sujet explosent ces dernières années, les leaders politiques peinent à prendre la mesure de leur importance fondamentale.

Par **JULIE RENSON MIQUEL**

DÉCRYPTAGE



Un peuple mystérieux règne dans l'immensité des eaux. Les organismes qui le composent, larges de quelques micromètres pour certains ou de plusieurs centimètres pour d'autres, se déplacent par milliards et forment des nuages tantôt invisibles, tantôt observables depuis l'espace. Le plancton est un écosystème à lui seul. C'est lui qui nourrit le poisson de nos assiettes ou les cétacés qui migrent chaque année vers les pôles à sa recherche. Surtout, c'est lui qui participe à capturer et séquestrer naturellement dans les grands fonds le surplus de CO₂ rejeté par les activités humaines. Pourtant, aujourd'hui, il subit de plein fouet les transformations en cours au sein de l'océan. Face au réchauffement de l'eau, face à l'acidification engendrée par un taux de CO₂ toujours plus élevé dans l'atmosphère, face aux multiples pollutions – chimique et, notamment, plastique – et face à la surpêche, les cartes du système planctonique sont redistribuées à grande échelle par les humains et, avec elles, les équilibres biogéochimiques de notre planète.

«Aujourd'hui, des baleines meurent de faim. Pourtant, personne n'en parle au niveau international, c'est une folie!» lâche Vincent Doumeizel, conseiller pour les océans au Pacte mondial des Nations unies et auteur du *Manifeste du plancton* (publié fin mai aux Editions des Équateurs). Fin septembre, il a donc présenté lors de l'assemblée générale de l'ONU le «Plankton Manifesto» (dont son livre est la continuité), écrit en collaboration avec une trentaine de scientifiques internationaux, afin de mettre en lumière la nécessaire protection de cet écosystème. Un manifeste qui sera présenté à Nice lors de la conférence des Nations unies sur l'océan (Unoc-3) et qui se donne pour ambition de déclencher une prise de conscience collective. Car si aucune décision ambitieuse n'est prise aujourd'hui, c'est en grande partie à cause de la grande

méconnaissance qui entoure le monde planctonique.

Qu'est-ce que le plancton ?

«Le plancton est un grand héros oublié de l'océan!» explique Vincent Doumeizel. Et de fait, à part les scientifiques travaillant sur le «Grand Bleu», qui peut définir précisément ce qu'est le plancton? Loin de se limiter à un vulgaire amas de bestioles microscopiques et translucides, ce groupe d'organismes comprend des bactéries, des végétaux (le phytoplancton, les algues), des animaux (de minuscules crevettes comme le krill ou encore le zooplancton), des méduses et même des larves de poissons. Leur point commun? Tous dérivent dans l'océan au gré des courants, d'où leur nom «plancton» du grec *planktos*, «errant». «Certains planctons sont appelés "permanents" et d'autres "temporaires"», précise le biologiste Guillaume Massé, chef de la station marine de Concarneau (Finistère), rattachée au Muséum national d'histoire naturelle. Le plancton permanent regroupe les espèces qui resteront sous la même forme toute leur vie, à l'instar du phytoplancton, tandis que le temporaire regroupe certaines larves de crustacés, poissons ou coquillages. «Par exemple, à ses débuts, une larve d'huître

«Sans plancton, il n'y a plus de vie dans l'océan. Une diatomée peut paraître insignifiante, pourtant, c'est l'élément de base de la chaîne alimentaire.»

Grégory Charrier océanographe

vit au sein du plancton avant de se fixer sur un rocher pour devenir le bivalve que nous connaissons tous», illustre le chercheur. Ainsi, les scientifiques estiment que les dizaines de milliers d'espèces planctoniques représentent près de 95 % de la biomasse marine. «Prenez 1 litre d'eau de mer prélevé le long des côtes bretonnes, abonde Philippe Pondaven, professeur en écologie marine à l'université de Brest et chercheur au Laboratoire des sciences de l'environnement marin (Lemar). Il contiendra un milliard de bactéries et une soixantaine de cellules de phytoplancton. Rien que dans une simple goutte d'eau la diversité d'organismes est phénoménale!» En nous baignant dans la mer, nous nous recouvrons ainsi d'une multitude de planctons plus ou moins visqueux, d'où la sensation d'être «sale» lorsque l'on sort de l'eau salée. «Si le phytoplancton est présent toute l'année, il y en a moins à nos latitudes tempérées, notamment en hiver, développe Philippe Pondaven. Mais pour peu qu'il y ait de la lumière, on trouvera des microalgues dans les eaux très froides de l'Arctique et très chaudes des tropiques.»

A quoi sert-il?

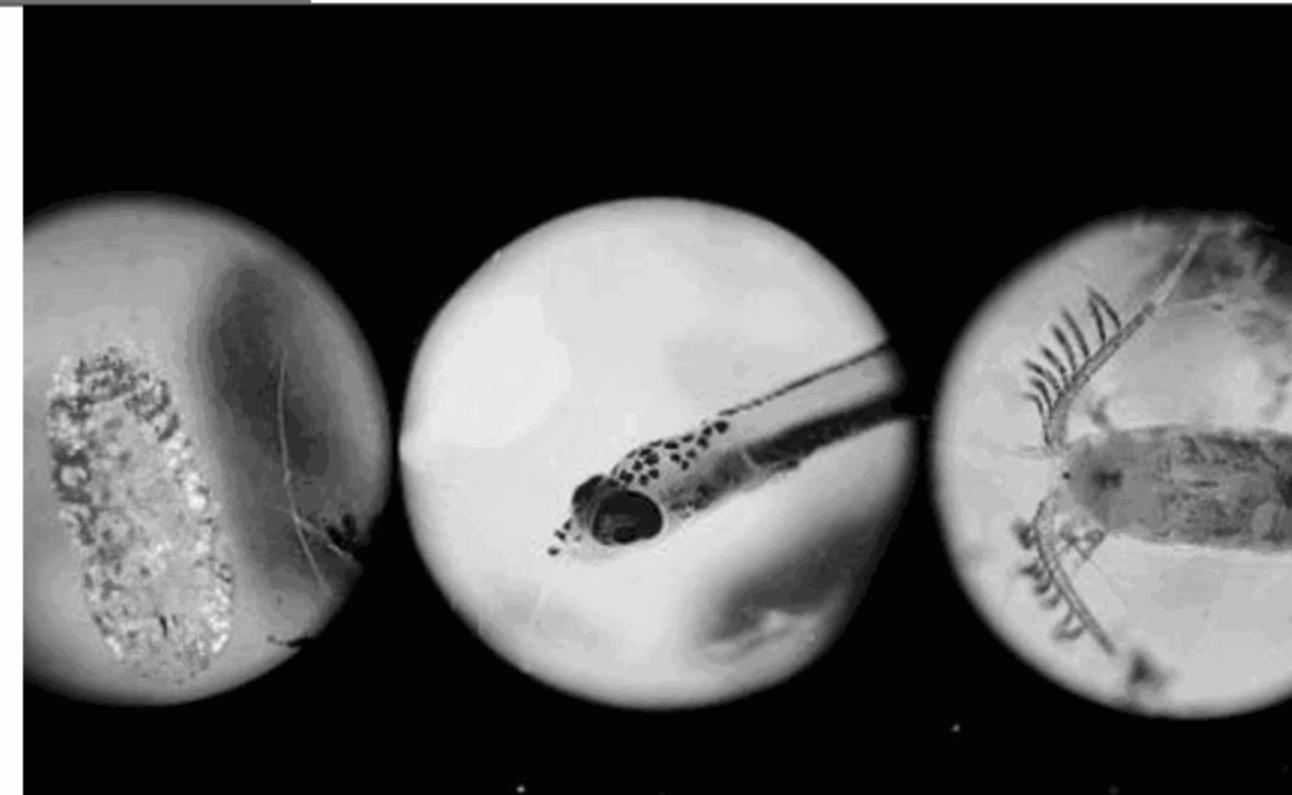
Les fans de Bob l'éponge ont probablement une image légèrement biaisée des populations de plancton. La faute à Plankton, l'antipathique copépode (zooplancton) vert à l'œil de cy-clope, qui essaye désespérément de voler la recette secrète du pâté de crabe tout en rêvant de dominer le monde. Certaines espèces peuvent s'avérer aussi machiavéliques et prendre de l'ampleur à mesure que le réchauffement s'intensifie, à l'image des cyanobactéries des lacs capables de tuer un chien en quelques minutes, de la microalgue *Ostreopsis* sur le pourtour méditerranéen qui provoque des irritations de la peau, ou encore de l'algue *Dinophysis*, dont la toxine rend coquillages et moules imprévisibles à la consommation.

Toutefois, la majeure partie du plancton rend de précieux services aux êtres vivants. Le pouvoir de ces organismes est immense. Par exemple, il y a plus de trois milliards d'années, le phytoplancton a été à l'origine du développement de la vie sur Terre grâce à «l'invention» de la photosynthèse. Aujourd'hui, certains micro-organismes sont capables de teinter l'océan d'un bleu turquoise, de brun ou encore de rouge, sur des kilomètres, tandis que des zooplanktons colorent les écailles des saumons et les plumes des flamants roses. D'autres influencent le régime des pluies en libérant des gaz participant à la formation de nuages. Et certaines espèces évoluant à la surface de l'océan sont même dotées d'un pouvoir bioluminescent; en nageant la nuit dans une eau calme et chaude, vos mouvements peuvent générer d'envoûtants rayons scintillants. «C'est simple: vous enlevez le plancton, il n'y a plus de vie dans l'océan», résume l'océanographe Grégory Charrier, maître de conférences à l'université de Brest et chercheur au Lemar. «Une simple diatomée peut paraître insignifiante, pourtant, c'est l'élément de base de la chaîne alimentaire. Les coquilles Saint-Jacques comme les poissons d'intérêt commercial se nourrissent de plancton.»

Que se passerait-il sans lui?

Sans ces petites bêtes et étranges végétaux, non seulement il n'y aurait plus de vie dans l'océan, mais la vie sur les continents serait également considérablement affectée. Le plancton joue un rôle essentiel dans le cycle du carbone et de l'oxygène, équivalent à celui des forêts tropicales. «On entend souvent dire que l'océan produit 50% de l'oxygène que nous respirons, mais ce n'est pas tout à fait juste», analyse Guillaume Massé. «50% de l'oxygène produit aujourd'hui sur notre planète provient bien des océans mais celui-ci est d'abord consommé par la vie sous-ma- Suite page 4

Suite de la page 3 rine.» Toutefois, les réserves de dioxygène (l'oxygène tel que nous le respirons) accumulées dans l'atmosphère ont bien été produites par le phytoplancton par le passé, à l'époque où les organismes aquatiques qui en consommaient étaient moins prolifiques. «Le plancton est également à l'origine d'un vaste recyclage biologique. Tout ce qui entre dans le système (matière organique, gaz, etc.) finit par en sortir sous une forme ou une autre, c'est l'économie circulaire de l'océan», expose le Britannique Chris Bowler, directeur de recherche au CNRS et directeur du laboratoire de génomique des plantes et des algues à l'Institut de biologie de l'Ecole normale supérieure à Paris (*lire ci-dessous*). Une partie du carbone qui se dissout dans l'océan est par exemple séquestrée par les cadavres et excréments de plancton dans les abysses. La mer prend alors des allures de station de ski : une «neige marine» faite de matière en décomposition coule dans les profondeurs pour y rester stockée sous forme de sédiments. D'où la frilosité de nombreux pays, dont la France, à participer à la création d'une nouvelle industrie d'extraction minière des fonds marins. En plus de détruire la biodiversité encore peu connue des profondeurs, le risque de perturber le cycle du carbone en relâchant le CO₂ stocké est important, selon les scientifiques. En s'accumulant durant des millions d'années, ces restes de plancton ont formé d'immenses couches géologiques, atteignant plusieurs centaines de mètres, voire des kilomètres d'épaisseurs. Le mouvement des plaques tectoniques et le retrait des eaux ont parfois fait surgir de l'océan ces édifices sous-marins, à l'image des falaises d'Etretat, dont le calcaire est formé de plancton coccolithophore. Ainsi, la pierre de certaines cathédrales, comme celle de Rouen, est composée de craie du Crétacé, faite de planc-



Une larve de poisson entourée de deux copépodes. PHOTO GIULIA GROSSMANN

ton. Idem pour la roche des pyramides de Gizeh en Egypte. A la fin de son cycle de recyclage, notre ami le plancton ne finit pas toujours sous forme de roche calcaire...

Comment influence-t-il le climat ?

«Le gaz et le pétrole que l'on brûle aujourd'hui sont faits de plancton, d'où l'appellation "carburants fossiles", explique Chris Bowler. Et l'on brûle l'équivalent d'un million d'années de vie planctonique chaque année.» Si tout le carbone séquestré par le plancton était de nouveau libéré, la concentration de CO₂ dans l'atmosphère serait environ 20 fois supérieure à aujourd'hui. «Imaginez les changements que nous subissons déjà en étant passé de 350 ppm à 420 ppm en cinquante ans. Tout relâcher ferait dépasser le seuil des 8 000 ppm, c'est monstrueux, analyse le Britannique. Bien sûr, les humains ne pourraient pas vivre dans ces conditions...» L'humanité ne se dirige pas vers

un scénario aussi extrême mais nos activités extractives mettent en péril l'efficacité du puits de carbone océanique. «La plupart du temps, nous allons chercher le pétrole dans des couches géologiques qui ne devraient pas être découvertes avant des centaines de milliers d'années, voire plus, rappelle Guillaume Massé. Prélever dans ces nappes n'est pas anodin, nous perturbons un grand cycle géologique qui a maintenu des équilibres sur Terre pendant des millions d'années.»

Sécheresses menaçant les cultures, pluies torrentielles, canicules mortelles... Les émissions de CO₂ générées par le plancton brûlé transforment radicalement le climat, nous faisant entrer dans une ère où événements extrêmes et extinctions d'espèces deviennent la norme. «L'océan est au cœur de ces transformations. Cela va si vite que ça en devient difficile à suivre», continue le chargé de recherche au CNRS. La répartition du phytoplancton

évolue sur la planète, certaines espèces se développant davantage au niveau des pôles. «Ce sont des systèmes "hyperadaptés", vous changez un élément et tout se casse la figure, pointe Guillaume Massé. Des millions d'oiseaux risquent de mourir de faim si les gros copépodes, qui se nourrissent de grosses espèces de phytoplancton telles que les diatomées, disparaissent.»

Comment le sauver ?

Selon de nombreux chercheurs spécialistes du climat et de la biodiversité, l'humanité est à la croisée des chemins. Et pour certains, protéger ce trésor des océans pourrait être notre salut. «Nous sommes dans un moment de révélations scientifiques sur le plancton, avec une explosion incroyable de la donnée, qui rappelle l'époque des grandes découvertes du XIX^e siècle», s'enthousiasme Vincent Doumeizel. Sécurité alimentaire, santé, indépendance énergétique... Les applications dérivant de ces trouvailles recèlent de hauts enjeux géopolitiques. Or, à ce jour, «seuls dix pays parmi les plus riches au monde monopolisent 98% des brevets sur les gènes marins : Allemagne en tête, suivie des Etats-Unis et du Japon», souligne le conseiller pour les océans au Pacte mondial qui, dans son livre, alerte sur les risques «de néocolonialisme des ressources planctoniques». D'où l'importance, insiste-t-il, de l'entrée en vigueur rapide du Traité international sur la haute mer (ou «BBNJ»). Ce texte, au cœur des discussions diplomatiques sur l'océan ces derniers mois, porte sur la protection des océans et le partage des connaissances en dehors des zones économiques exclusives des Etats. «Gardons en tête que les enjeux liés au plancton sont une belle lueur d'espoir, conclut Vincent Doumeizel. On touche à ce qui peut précipiter notre chute ou, au contraire, nous sauver. A nous de décider de la marche à suivre.»

«Tous les êtres vivants descendent du plancton»

Chris Bowler, spécialiste du phytoplancton, retrace les liens de parenté insoupçonnés entre l'être humain et ces surprenants micro-organismes marins.

Il est microscopique, presque invisible à l'œil nu, et pourtant aussi important que les forêts et champs qui parsèment les continents. Le plancton est à la base de la chaîne alimentaire de l'océan, participe à la séquestration du carbone et génère l'essentiel de l'oxygène respiré par les poissons et autres créatures marines. Ces micro-organismes qui errent dans les eaux du globe sous des formes multiples constituent à eux seuls un écosystème complexe et étroitement lié à l'émergence de la vie sur Terre. Pour *Libé*, le Britannique Chris Bowler, spécialiste du phytoplancton (le plancton végétal), directeur de recherche au CNRS, directeur du laboratoire de génomique des plantes et des algues à l'Institut de biologie de l'ENS à Paris et co-coordonnateur scientifique de la Fondation Tara Océan, fait la lumière sur les liens encore méconnus entre le plancton et l'humanité.

Pourquoi dit-on que le plancton est à l'origine de la vie sur Terre ?

Car la vie est apparue dans l'eau, il y a plus de trois milliards d'an-

nées. La Terre était alors une planète océan ; les continents ont fait leur apparition plus tard avec l'activité volcanique et le déplacement des plaques tectoniques. A l'époque, la vie était uniquement microscopique, formée d'organismes unicellulaires, l'équivalent des bactéries d'aujourd'hui. Petit à petit, elle s'est complexifiée, même si son chemin a été ponctué d'extinctions massives. Or, c'est bien le phytoplancton qui a permis, il y a si longtemps, de rendre la Terre viable pour les animaux et les végétaux grâce à un processus inédit appelé «photosynthèse» qui a généré l'oxygène dans l'atmosphère.

L'émergence de la photosynthèse a-t-elle opéré un tournant radical dans l'histoire du vivant ?

Ce fut une révolution planétaire. En utilisant l'énergie du soleil, la machinerie photosynthétique a permis aux micro-organismes de convertir le CO₂ en matière organique pour se nourrir et en oxygène. On sait désormais que le plancton en est à l'origine via d'abord les cyanobactéries et leur chlorophylle, puis des formes de vie plus complexes comme les eucaryotes [*organismes dont les cellules possèdent un noyau structuré, ndlr*]. Prenons une

horloge de 24 heures. Si la formation de la Terre a eu lieu à minuit, la vie est apparue vers 2 heures du matin, les eucaryotes en début de soirée, les plantes terrestres vers 22 heures et *Homo sapiens* à 23 h 59 et 58 secondes.

Les humains sont donc des descendants du plancton ?

Absolument. Grâce au séquençage ADN, nous avons pu constater que tous les êtres vivants peuplant actuellement la Terre ont une origine commune datant d'il y a environ trois milliards d'années. La génération spontanée, théorie selon laquelle de la matière inerte peut donner naissance à un organisme vivant, est un mythe. Peut-être que l'émergence de la vie a été rendue possible par des éléments ou organismes venus de l'espace. Toutefois, à mon avis, il est très improbable que la vie telle que nous la connaissons aujourd'hui ait été enrichie par des sources extraterrestres au fil du temps.

Pourquoi le monde planctonique est-il si méconnu du grand public et des scientifiques, malgré son importance dans le cycle de la vie ?

Nous avons du mal à pénétrer le monde microscopique. Il est facile

de se balader en forêt et d'apprécier le chant des oiseaux ou d'observer un écureuil grimper aux arbres, le plancton, lui, est plus insaisissable. A première vue, l'océan est tellement immense qu'il peut paraître vide. Mais il suffit d'un microscope pour révéler la richesse de la vie aquatique, celle-ci est bien plus diverse que sur le continent.

Les humains ont tendance à associer l'importance d'un être vivant à sa taille ; plus c'est grand, plus c'est grandiose. Cette perception a été mise à mal avec le Covid. Avec cette crise, le grand public s'est rendu compte que même de minuscules entités peuvent être extrêmement puissantes. Si le virus du Covid nous a fait beaucoup de mal, la plupart des organismes microscopiques ont des fonctions bénéfiques pour notre planète.

Fin avril, vous avez inauguré la Tara Polar Station, un navire scientifique dédié à l'étude de l'océan Arctique. Permettra-t-il de percer les mystères du plancton au pôle Nord ?

On l'espère ! Si le plancton est présent partout dans l'océan, il est particulièrement abondant au niveau des pôles, car l'eau froide est plus dense et riche en nutriments. Aujourd'hui, des brise-glace permettent aux scientifiques de se rendre dans l'océan Arctique central l'été depuis le Canada ou la Norvège,

mais personne n'y reste l'hiver. Moins 30°C, vents violents, tempêtes... Les conditions sont trop hostiles. La *Tara Polar Station* a été conçue pour rester dans la zone toute l'année, ce qui permettra aux chercheurs d'étudier, entre autres, la saisonnalité du phytoplancton. **Que vous attendez-vous à trouver là-bas ?**

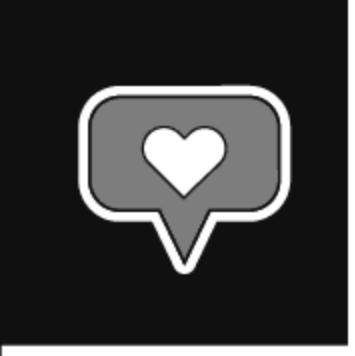
Les clés du fonctionnement de la vie en milieu hostile. Aujourd'hui, on ne sait pas comment celle-ci prospère dans des conditions de gel extrême. On connaît les effets d'une telle température sur notre corps... Nous ne sommes pas faits pour survivre dans ces conditions. Pourtant une multitude d'organismes y parviennent. Cela peut paraître étrange à première vue, mais la glace bouillonne de vie ; elle prend une forme différente de celle des sols, des lacs ou même de l'océan. En Arctique, comme dans les autres océans, le phytoplancton est à la base de la chaîne alimentaire. Sauf que là-bas, sur une année, il n'y a pas de lumière pendant six mois ! Comment les organismes photosynthétiques survivent-ils si longtemps sans assouvir leurs besoins énergétiques ? On suppose des mécanismes d'hibernation, de dormance... On s'attend à des découvertes passionnantes dans les années à venir.

Recueilli par

JULIE RENSON MIQUEL



INTERVIEW

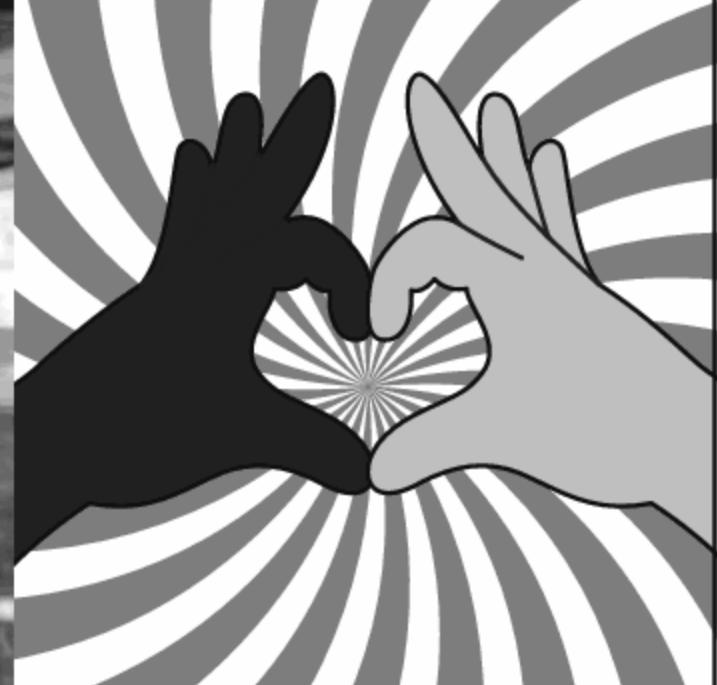
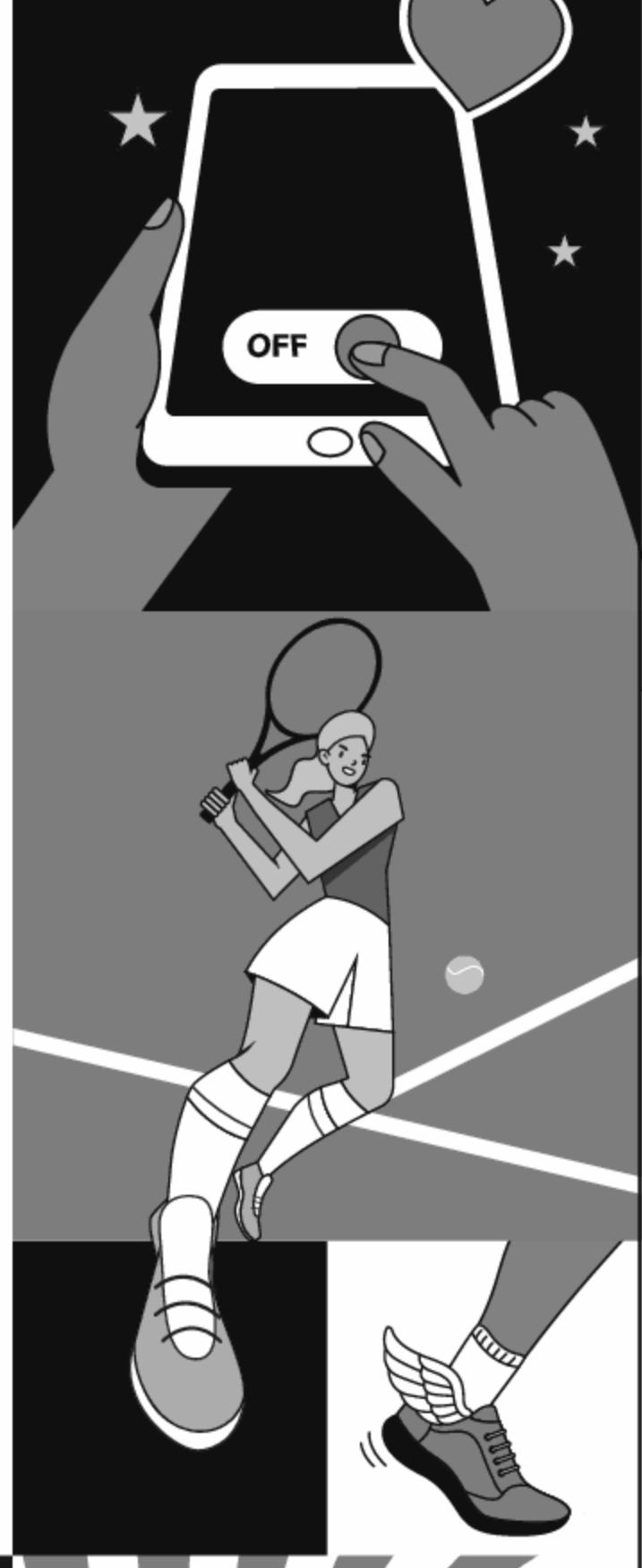


Orange SA au capital de 10 640 226 396 € - RCS Nanterre 330 129 866
Siège social : 111, quai du Président Roosevelt 92130 Issy-les-Moulineaux



Nos journées ici

#For Good Connections



orange™

est là

Arctique La nouvelle conquête glaciale

Routes commerciales, ressources naturelles, enjeux militaires... L'océan du Grand Nord fait l'objet de convoitises stratégiques, attisées par le changement climatique, la guerre en Ukraine et les visées de Donald Trump sur le Groenland.

Par **LAURENCE DEFRAZOUX**
Infographie **ALICE CLAIR**

Imaginez que vous regardez l'extrême nord de la Terre depuis l'espace. Peut-être réalisez-vous pour la première fois qu'elle est entièrement recouverte d'eau. L'Arctique, le plus petit océan du monde, est quasiment rond et entouré de terres, et s'étend sur environ 4500 kilomètres d'un bord à l'autre. Au centre, le pôle Nord, point imaginaire où convergent tous les fuseaux horaires. Il y fait nuit six mois par an. Tout autour, sur environ 1000 à 1500 kilomètres de diamètre, l'océan est recouvert d'une épaisse couche de glace de mer, d'environ 2 mètres de hauteur, qui ne fond jamais. Durant la nuit polaire, la banquise s'étend de tous côtés jusqu'à recouvrir 80% de la surface de l'océan.

L'été, quand l'axe de la Terre est orienté vers le soleil, cette glace annuelle disparaît, avant de se reformer quelques semaines plus tard, piégeant les marins imprudents. «*Quand on navigue dans les zones polaires, on est saisi par la beauté des étendues glacées, qui poussent à la contemplation. Bien que très hostiles, elles ne sont pas désertiques comme on pourrait le penser. Elles grouillent de vie, il y a une multitude d'oiseaux et de mammifères marins, des phoques, des baleines, des pingouins*», explique François Trystram, commandant de la frégate *Aquitaine* et auteur du livre témoignage *les Couleurs des bateaux gris* (éditions Nautilus).

Ce monde marin extrême et sauvage a toujours fait rêver les grandes puissances, qui appliquent à la lettre la formule attribuée à Walter Raleigh, un explorateur britannique



En raison du réchauffement climatique, de moins en moins de banquise se forme en hiver autour de l'archipel norvégien du Svalbard. PHOTO SANDRA JORDAN. PLAINPICTURE

du XVI^e siècle : « *Qui contrôle la mer contrôle le commerce. Qui contrôle le commerce contrôle le monde.* » Encouragés par le réchauffement climatique, quatre fois plus rapide ici que sur le reste de la planète, les commerçants qui convoient les marchandises depuis les ports chinois vers le nord de l'Europe rêvent de couper par le pôle plutôt que de faire un long détour par la Méditerranée ou le sud de l'Afrique. Mais la géographie est têtue, et le droit international et les enjeux de puissance compliquent la donne.

Vous vous élevez encore, et votre regard s'étend désormais sur toute la région, jusqu'à la ligne de latitude appelée cercle arctique. A l'est, toutes les zones côtières appartiennent à la Russie. Selon la convention internationale des Nations unies qui régit le droit de la mer, signée à Montego Bay (Jamaïque) en 1982, Moscou possède la souveraineté sur les eaux jusqu'à 12 milles (22 kilomètres) de ses côtes et contrôle les ressources sous-marines jusqu'à 200 milles (370 kilomètres), voire plus. Depuis que la Russie a vendu l'Alaska aux Etats-Unis au XIX^e siècle, les deux puissances sont voisines. Le «rideau de glace», comme était surnommée la frontière américano-soviétique durant la guerre froide, se dresse au milieu du détroit de Béring, large de 85 kilomètres. Plus précisément entre deux îles, l'américaine Petite Diomède et la russe Grande Diomède. Une poignée d'autochtones et de militaires y vivent, séparés par 4 kilomètres... et vingt et une heures de décalage horaire.

DÉNI D'ACCÈS

Les autres pays arctiques sont le Canada, le Groenland (dont la défense et la politique étrangère sont contrôlées par le Danemark), la Norvège, l'Islande, la Suède et la Finlande, tous membres de l'Otan. Les huit pays côtiers, ainsi que les peuples autochtones qui revendiquent un rôle actif dans le développement économique et la gouvernance, siègent ensemble au Conseil de l'Arctique, fondé en 1996 pour discuter des questions environnementales et scientifiques – depuis qu'elle a envahi l'Ukraine, la Russie y est moins présente.

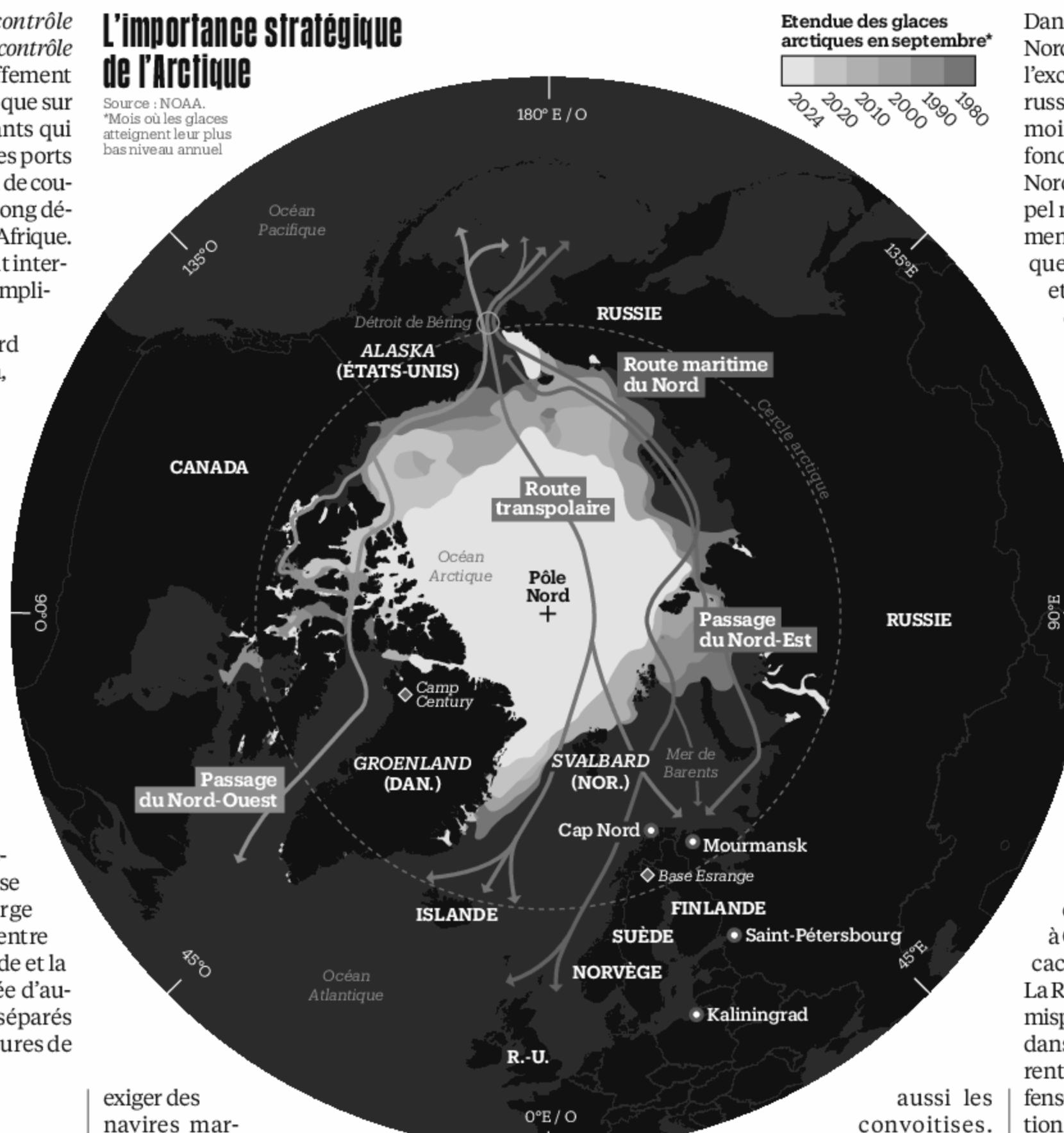
Trois routes arctiques sont identifiées. Le passage du Nord-Ouest, sur lequel le Canada a décrété unilatéralement sa souveraineté, offre un faible tirant d'eau et n'est ouvert que de mi-août à mi-octobre : seuls les navires de croisière s'y intéressent. De l'autre côté, le passage du Nord-Est, qui longe les côtes russes, est quasiment impraticable durant neuf mois de l'année, et reste exigeant et dangereux même l'été.

«Aucun modèle météo ou climatique ne prévoit la fonte de la banquise en hiver. Entre octobre et fin mars, il y aura de la glace quoi qu'il arrive. Sa superficie et son épaisseur se modifient un peu, et elle fond plus rapidement durant la période estivale. Mais les effets du réchauffement climatique ne sont pas si simples qu'on peut le penser. De grandes plaques dérivent avec les vents et les courants, se chevauchent et s'accumulent. Certains ridges [arêtes, ndlr] font plusieurs mètres de hauteur, explique Hervé Baudu, professeur de sciences nautiques à l'Ecole nationale supérieure maritime. Ces grandes plaques de banquise dérivantes sont plus dangereuses pour la navigation car il est difficile de prédire leur direction. Et si la banquise estivale de première année n'a pas le temps de fondre, elle s'épaissit encore l'hiver suivant.»

La Russie profite de la réglementation internationale sur les risques de pollution pour

L'importance stratégique de l'Arctique

Source : NOAA.
*Mois où les glaces atteignent leur plus bas niveau annuel



exiger des navires marchands, à chaque trajet, une demande de permis à 10000 dollars (8700 euros) et les obliger à payer une très onéreuse escorte brise-glace. En instaurant de facto un contrôle et un péage, Moscou fait un pari sur l'avenir, puisque, faute d'intérêt commercial, le nombre de navires qui passent par la route maritime du Nord en une année équivaut actuellement au trafic du canal de Suez... en une seule journée.

Ce sont en très grande majorité des navires qui exportent des hydrocarbures russes notamment du gaz naturel liquéfié, vers la Chine et l'Europe. Alors même que la mer Rouge était bloquée par les Houthis, seuls huit passages de porte-conteneurs ont été enregistrés en 2024 par la route du Nord orchestrés par Pékin pour la promotion de ses «nouvelles routes de la soie». La volonté russe d'exporter son gaz, son charbon et son pétrole toute l'année par la mer a été contrariée par les sanctions occidentales qui ont freiné les projets industriels et la construction des indispensables brise-glaces à propulsion nucléaire.

Pétrole, gaz, terres rares, nickel, uranium, manganèse, cuivre, cobalt... Les immenses ressources naturelles cachées dans les grands fonds de cet océan semi-fermé, plus vaste que l'Inde et la Chine réunies, attirent

La flotte russe de la mer Noire est actuellement prise au piège, à portée de tir des Ukrainiens.

L'océan Arctique est d'autant plus stratégique pour Moscou.

The chart displays a clear downward trend in the extent of Arctic sea ice over time.

Année	Extention des glaces (millions de km²)
1980	15.0
1990	13.0
2000	11.0
2010	8.0
2020	6.0
2024	4.0

Dans ce contexte, se déployer dans le Grand Nord serait le seul moyen pour les frégates et l'excellente flotte de sous-marins nucléaires russes de prendre le large. Sachant néanmoins que l'Arctique offre peu de grands fonds, que le point de passage entre le cap Nord et le Spitzberg (principale île de l'archipel norvégien du Svalbard) peut être facilement surveillé et que le changement climatique modifie les paramètres de température et de salinité qui permettent de ne pas être détectés par les sonars.

Une des priorités de Moscou est donc la protection de Mourmansk, dans la péninsule de Kola, un port libre de glace toute l'année grâce au Gulf Stream (un courant océanique chaud). C'est là que se trouve la plus grande concentration au monde de sous-marins d'attaque et de sous-marins porteurs de l'arme nucléaire, ainsi que la redoutable flotte du Nord. En plus de mener une guerre hybride en escortant des cargos de la flotte fantôme et en sabotant des câbles Internet sous-marins, la Russie a adopté une stratégie agressive de déni d'accès à la mer de Barents, brouillant le signal GPS et perturbant la navigation aérienne. Ce qui n'a pas empêché les services secrets ukrainiens de venir frapper des bombardiers stratégiques basés à Olenia, le 1^{er} juin, à l'aide de petits drones cachés dans des maisons en bois.

caches dans des maisons en bois.

La Russie n'est pas la seule puissance de l'hémisphère Nord à mener des actions militaires dans la région. Les Etats-Unis, qui considèrent l'Arctique comme essentiel à leur défense, renforcent leur présence. L'administration Trump, pourtant alliée du Danemark, a déclaré son intention d'annexer le Groenland, attirée par ses ressources minières et la possibilité d'y installer des bases logistiques – la portée des missiles a tellement augmenté qu'entretenir des sites permanents de lancement à proximité des côtes russes, comme le Camp Century, une base nucléaire souterraine américaine construite en secret en 1957, n'est plus une priorité.

TROUPES AU SOI

La Chine, qui n'a pourtant aucune frontière arctique, mène des exercices militaires dans le détroit de Béring avec la Russie et construit des brise-glaces. La France, qui a publié en 2022 sa «stratégie polaire», est aussi très active. Paris s'intéresse à la capacité de lancement de ballons d'observation à très haute altitude et de constellations de satellites polaires depuis la base spatiale suédoise Esrange, près de Kiruna. Des troupes au sol font des exercices dans le Grand Nord, l'armée de l'air française s'est déployée en avril en Laponie, des patrouilles maritimes sont menées avec les nations riveraines et l'Otan. Ce qui permet aux marins français de se familiariser avec le milieu.

«Les tempêtes y sont très violentes et très soudaines. En quelques heures, le vent peut forcir de 0 à 50 nœuds [de 0 à 90 kilomètres-heure, ndlr] et les prévisions météo sont peu fiables, décrit François Trystram, qui a commandé l'Astrolabe, l'unique brise-glace français. Les températures extrêmes bloquent les capteurs, font geler les fluides. L'hiver, la nuit est permanente, il faut naviguer avec précaution, en éclairant l'avant avec des projecteurs. Quant aux icebergs, très nombreux entre le Groenland et l'Islande, ils génèrent en s'effritant de petits blocs de glace très durs, qui peuvent ouvrir une brèche dans la coque.»

Quels que soient les projets des hommes, l'océan Arctique ne se laissera pas dompter facilement. ◆



Le parc éolien de Saint-Nazaire, premier du genre en France, le 2 juin.



A Saint-Nazaire, les éoliennes donnent de l'énergie à la biodiversité

Depuis l'installation du parc éolien offshore au large de la Loire-Atlantique en 2022, le premier du genre en France, pêcheurs et scientifiques n'observent pas d'impact négatif sur la vie aquatique, la faune profitant même des structures métalliques comme d'un récif corallien.

Par DAMIEN DOLE Envoyé spécial au Croisic
Photos THÉOPHILE TROSSAT

Un peu moins de trente minutes après avoir quitté Le Croisic (Loire-Atlantique), alors qu'on ne distingue plus qu'à peine le sud de la presqu'île de Guérande, Christopher Quéméner commence à faire ralentir *Kiosga*. Autour du catamaran de 9,60m, d'immenses éoliennes font tournoyer leurs pales dans le ciel d'un bleu aussi éclatant que l'océan. *Kiosga* fait moins de 25m, le pêcheur peut venir œuvrer ici. Il énumère les espèces

qu'il attrape avec ses 10 lignes de 80 hameçons chacune : lieu jaune, bar, merlan, mais on trouve aussi soles, langoustines, homards, ou araignées dans ces eaux. Quand on lui demande ce qui a changé avec l'irruption en 2022 des 80 monopieux en acier qui allaient servir de fondation aux éoliennes désormais installées à 175m au-dessus du niveau des flots, il reste tranquille : «Tout ce qui se passe en mer est une inquiétude pour nous,

même si, pour ce qui est de la pêche, elles n'étaient pas si fortes. On sait que lorsqu'il y a des épaves, des populations de poissons se développent. Il n'y avait pas de raison que cela ne soit pas pareil.» Ce que décrit Christopher Quéméner, c'est l'*«effet récif»* : quand un objet surgit dans un espace maritime, des micro-organismes viennent s'y agripper, puis des algues, ce qui attire les coquillages.

«DE LA VIE À TOUS LES NIVEAUX»

Et effectivement, six mois après l'installation des pieux du parc d'éoliennes offshore de Saint-Nazaire, les caméras sous-marines apportaient les preuves de cette colonisation. «Une fois cet écosystème installé, toute la faune mobile associée va venir se nourrir dessus : les étoiles de mer, les oursins... Et les poissons évidemment. C'est exactement le même principe qu'un récif corallien», explique la cheffe de projet environnement chez EDF Renouvelables Nathalie Tertre, qui exploite le parc éolien. La structure en treillis de la sous-station crée une sorte de cages à gros barreaux, qui protège les petits poissons des prédateurs comme les dauphins. Géographe, Nathalie Tertre dirige une équipe composée de biolo-

gistes, d'hydrologues et même d'un ornithologue. «Notre travail, c'est d'essayer d'anticiper au maximum les impacts environnementaux d'un tel projet, de manière à trouver des mesures pour éviter ces impacts ou pour les réduire au maximum.» D'autres scientifiques, spécialistes des questions marines, sont alors appelés en renfort, pour collecter, faire des observations, des analyses... Notamment Idra Bio&Littoral, un bureau d'études en «écologie benthique» (c'est-à-dire les organismes qui vivent fixés dans les fonds marins ou qui bougent très peu) situé à Saint-Malo, en charge des relevés faune et flore dans les eaux maritimes françaises de «tout projet qui peut avoir un impact sur les milieux marins». Pour le parc de Saint-Nazaire, c'est Thibaut Nebout qui est chef de projet. Et avec son équipe, il étudie la biocolonisation des infrastructures, en particulier sur deux fondations témoins, situées aux deux extrémités du parc et sur deux habitats rocheux différents, ainsi que les câbles et zones de préparation sous-marines correspondants.

«Ce qui a été assez impressionnant, c'est la vitesse à laquelle les structures ont été colonisées, constate Nathalie Tertre. En deux ans, il y a des coquillages de la base de l'éolienne



Christopher Quéméner à bord du Kiosga, au large du Croisic.

jusqu'à la surface de l'eau. Pas que des moules, car cela ne vit pas à 25m de profondeur, mais il y a des strates avec différents peuplements et de la vie à tous les niveaux.» «Dans un premier temps, s'installent des espèces pionnières, opportunistes, aux cycles de vie courts. Les fonds rocheux adjacents constituent le principal pourvoyeur d'espèces susceptibles de coloniser les infrastructures, ajoute Thibaut Nebout. Mais ce que les scientifiques belges qui travaillent depuis vingt ans sur des parcs éoliens ont démontré, c'est qu'il faut en moyenne dix ans pour qu'un climat s'équilibre. Donc même s'il y a des différences entre les sols, sableux chez eux et rocheux à Saint-Nazaire, nous savons que cela continuera à évoluer, avant que la faune et la flore ne se stabilisent.»

«IL Y A TRÈS VITE UNE RECOLONISATION»

Cette colonisation express a, mécaniquement, permis le retour rapide des êtres vivants les plus gros après la période des travaux. Sur le pont du Kiosga, Christopher Quéméner l'a constaté : «Il n'y a plus un jour où je ne vois pas de dauphins, comme il y a dix ans. Mon père [à qui il a repris l'affaire il y a vingt ans, ndlr], lui, c'était une à trois fois par an, c'était donc le graal quand il en voyait un!» Avec son expérience de pêcheur chevronné, il précise : «On voit certes une plus grande quantité de sparidés [famille de poissons marins] par rapport à avant. Mais est-ce lié aux éoliennes ou aux quotas mis en place ? On ne peut pas trancher avec certitude.» Lui pencherait plutôt pour attribuer ces importantes mutations aux techniques de pêche plus durables qu'avant (quotas mais aussi sélectivité des espèces pêchées et réduction du nombre de bateaux). Avec calme, il ajoute : «La principale différence que je note, c'est que certains courants ont été modifiés au niveau du parc. Or à la ligne, on est en est très dépendants.»

Mais un autre phénomène s'est produit avec l'arrivée des éoliennes et les règles afférentes.

Les bateaux autorisés n'ont pas le droit de pêcher dans un périmètre de 50m autour de chacun des 80 pylônes - espacés d'un kilomètre chacun - et de 200m autour de la sous-station électrique. C'est donc là que s'accumule la nourriture dont raffole la faune aquatique, et donc potentiellement 81 points de concentration qui représentent l'«effet réserve». «Dans toutes les réserves naturelles, que ce soit à terre ou en mer, il y a un gonflement des populations et ces espèces se déversent alement au bout d'un moment. Elles vont aller d'une éolienne à une autre, ou encore plus loin. Cela ne se fait pas en un jour, mais ce sont des phénomènes qui ont été observés», explique Nathalie Tertre. «Il ne s'agit pas d'une analyse scientifi-

que, plutôt d'une observation basée sur notre expérience, mais les plongeurs de mon équipe et moi-même n'avons jamais vu une telle abondance de poissons, ajoute Thibaut Nebout. Tacots, poulpes, chinichards, lieux jaunes, daurades. Même des bars ! Et c'est une première car ces derniers étaient habituellement quand ils voient les bulles de nos bouteilles.» Kiosga se glisse entre les arbres métalliques de cette forêt dont les racines s'enfoncent dans l'océan. Son patron le fait ralentir. On réalise alors le volume vertigineux occupé par ces 80 éoliennes. Mais quel est leur poids réel sur l'espace naturel si fragile que représente l'océan ? «Les parcs éoliens en mer sont des activités qui ont des impacts globalement

assez faibles sur le milieu, tranche Nathalie Tertre. Mais il peut y avoir, pour certaines opérations, notamment pendant la phase de construction, des impacts d'intensité un peu plus importantes, par exemple sur le bruit sous-marin.»

En s'appuyant sur l'expérience des milliers d'éoliennes plantées en mer du Nord, EDF Renouvelables affirme avoir mis en place des mesures pour limiter les risques liés au bruit ou s'assurer qu'il n'y avait pas de mammifères marins présents dans la zone pendant les travaux. «La construction du parc a duré deux ans mais un battage de pieu [qui permet d'installer chaque fondation pour les 80 éoliennes], cela dure entre vingt minutes et quatre heures», relativise Nathalie Tertre. L'étude environnementale du programme prévoyait d'ailleurs uniquement des impacts faibles à modérés, et essentiellement pendant la durée des travaux. «Un parc éolien détruit un peu lors des travaux, oui, mais il y a très vite une recolonisation et la vie qui revient», confirme Thibaut Nebout. Des questions subsistent malgré tout, et l'Institut français de recherche pour l'exploitation de la mer essaie par exemple d'évaluer les «divergences génétiques entre les populations de moules collectées le long de la côte, y compris celles associées à des structures artificielles comme les ports et les populations situées dans les parcs éoliens».

«PARTAGER NOTRE SAVOIR EMPIRIQUE»

Si Greenpeace, ONG toujours très vigilante sur ces questions, note aussi que «l'éolien offshore pourrait, sur plusieurs années, se révéler bénéfique pour la biodiversité», l'organisation souhaite que les éoliennes ne soient pas installées dans les aires marines protégées. Sur ce sujet, l'Autorité environnementale avait d'ailleurs alerté en 2023 sur les risques sur la biodiversité que faisait peser le parc projeté au large de Dunkerque, au sein d'une aire marine protégée, ce qui avait suscité le courroux, notamment, de la Ligue pour la protection des oiseaux et de l'ONG Sea Shepherd.

Toujours est-il que si moins de bateaux peuvent circuler dans les parcs éoliens, le gonflement des poissons qui se déversent est une excellente nouvelle pour les pêcheurs. «Mon problème, ce n'est vraiment pas le parc éolien, confirme Christopher Quéméner, qui rappelle que cette question divise pourtant la profession. C'est plutôt de savoir si je vais continuer de pouvoir pêcher, malgré les contraintes européennes qui tombent de Bruxelles tous les jours.» Au lieu de pester contre les éoliennes, il liste les normes qu'impose la Commission européenne à sa profession, notamment la taille maximale pour la capture du lieu jaune et ces règles qui changent à ses yeux bien trop régulièrement. Aujourd'hui, alors que la production électrique du parc est devenue réalité - 123 GWh l'an dernier, soit l'équivalent de la consommation de 588 988 personnes, calcule EDF Renouvelables -, il ne regrette pas d'avoir voulu participer au débat public dès l'annonce du projet.

«Qu'on soit pour ou contre les éoliennes, j'ai toujours pensé qu'il fallait participer aux réunions sur le projet, afin d'exprimer nos doléances. Aussi pour partager notre savoir empirique», affirme le pêcheur du Croisic. Sur son catamaran bleu-vert, il tient la barre comme on cuisine à feu doux un plat dont on connaît par cœur la recette, avec une décontraction précise, et le plaisir qui va avec. Hormis la Commission, le seul sujet qui le tend, c'est la classe politique, à qui il reproche d'être trop éloignée du quotidien des pêcheurs, qui vivent la mer et l'océan, avec ou sans hélices. Assis dans son siège, une main sur sa roue, Christopher Quéméner songe : «Aller au large désormais pour nous, c'est dépasser le parc éolien.»





LIBÉ.FR

Sur les îles de Houat et Hoëdic, le projet de ceinture bleue fait des remous

Depuis trois ans, pêcheurs et municipalités insulaires morbihannaises réclament l'interdiction du chalutage et du dragage à un mille nautique des côtes des îles jumelles pour installer une écloserie. Une initiative contestée dans cette zone convoitée. Reportage à lire sur [Libération.fr](#). PHOTO JULIETTE PAVY. HORS FORMAT

Dans le Var, le cap Roux revit après l'interdiction de la pêche par les pêcheurs

Le «cantonnement» mis en place par les pêcheurs eux-mêmes il y a plus de vingt ans a permis une régénération spectaculaire des espèces, tant en quantité qu'en taille.

Par
MATHILDE FRÉNOIS
Envoyée spéciale au cap Roux

La-bas, le calme plat n'existe pas. Constamment ballotté par les vents et les vagues, le cap Roux, dans l'est du Var, se révèle souvent inabordable par la mer. L'endroit est ingrat pour qui navigue l'hiver. Il y a des moutons par vent d'ouest, le mauvais temps quand ça vient d'est. «Il faut les chaussures à bascule», s'amuse Gérald Soccoja, premier prud'homme de pêche (1), qui a donc troqué son bateau pour sa voiture, afin de rejoindre ce trait de côte. De toute façon, interdiction ici de lancer filets et casiers: ce petit bourbier de Méditerranée est rayé du secteur par les pêcheurs depuis vingt-deux ans.

C'est qu'ils ont décidé, eux-mêmes, de se priver de ces 445 hectares, qui longent 6 kilomètres de littoral. Une initiative rare en France, qui a donné naissance à un «cantonnement de pêche». «La première réunion a eu lieu en 1985, se souvient Gérald Soccoja, aujourd'hui 71 ans. On n'avait pas les lois sur l'environnement, l'Europe, le lobby de la plaisance. On voulait un regard de la mer vers la terre.» Et surtout, «garder la main».

Les pêcheurs définissent l'emplacement, la superficie et la réglementation. Tous les dix ans, un arrêté ministériel est signé. Le 29 avril 2024, la prud'homie l'a renouvelé pour la seconde fois de-

puis 2004. «L'exercice de la pêche sous toutes ses formes est strictement interdit dans le périmètre du cap Roux», dispose l'article 1.

Le cantonnement de pêche du cap Roux longe le massif de l'Estérel. La roche rouge plonge dans le bleu de la mer. Sous la surface, «il y a la continuité de ce que l'on voit hors de l'eau. C'est très beau», décrit Jean-Michel Cottalorda. Vous avez des paysages magnifiques avec des algues, des étoiles de mer, des gorgones et plein de poissons.» Rien qu'en mettant la tête sous l'eau, cet ingénieur de recherche en écologie marine au laboratoire Ecostea (université Côte-d'Azur-CNRS) «voit la différence».

Il a plongé ici pour la première fois en 2003, quand le cantonnement a été instauré; la dernière fois en mars. «Au bout de quatre ans, on a eu des gros résultats qu'on n'attendait pas», se réjouit le chercheur. Dorades, loups, rougets sont revenus «en quantité et en grosseur». Plus gros et plus nombreux, comme les mérous bruns et les corbs. Le mérou royal aussi a fait sa réapparition.

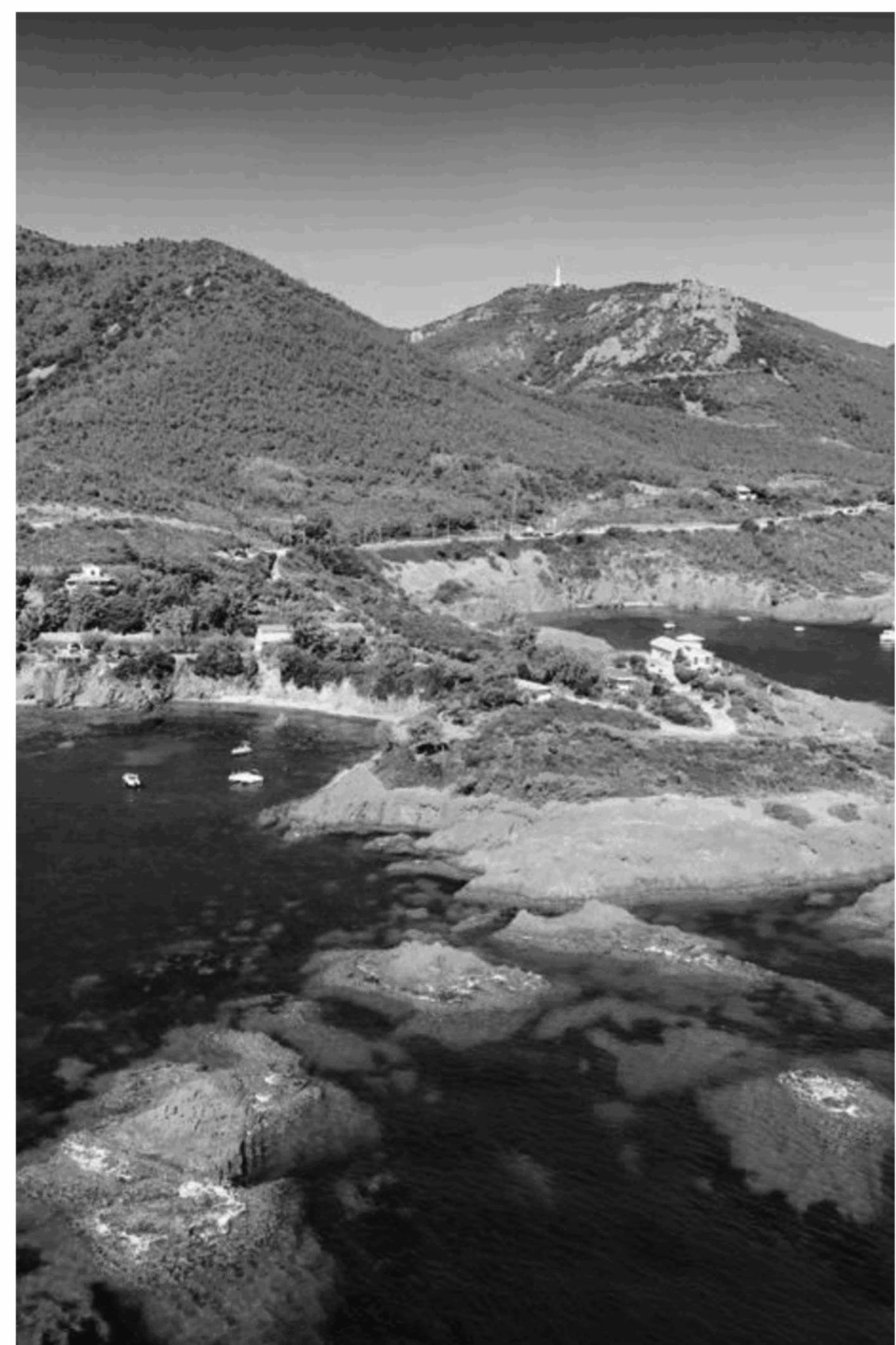
«Pois chiche». Cet «effet réserve» est suivi d'un «phénomène de débordement» poursuit Jean-Michel Cottalorda: «C'est comme si on avait eu un petit pécule qu'on aurait laissé se développer dans un coffre-fort. On met une somme [les poissons producteurs, ndlr] qui grossit. Et comme il n'y a pas de barrière, les œufs, les larves essaient, fructifient et enri-

chissent les eaux locales. Ça montre que ça vaut le coup d'arrêter la pêche et de laisser la nature reprendre ses droits.» Ce que confirme une étude acoustique menée par Estérel-Côte-d'Azur-Agglomération. «Vingt ans après, les résultats de l'analyse des sons montrent qu'il y a davantage de peuplements des différentes communautés, en nombre et en diversité, à l'intérieur [du cantonnement] et à l'extérieur», pointe Fabien Rozec, directeur de la transition écologique pour l'intercommunalité. Mais aussi un export de ces différentes communautés en dehors de ce cantonnement.»

Ce jour d'avril, Gérald Soccoja est parti à la pêche au petit matin. Ce n'est pas le gros butin: il a ramené une cinquantaine de kilos. La vingtaine de PME de la prud'homie chasse un poisson en mouvement, à l'hameçon ou au filet. On est bien loin de la demi-tonne, quand le doyen commençait sa carrière et que le port comptait 96 licences. «Le plan d'eau a beaucoup changé. Maintenant, il y a la plaisance, la plongée, les écoles de voile, remarque Gérald Soccoja. On est comme le pois chiche au milieu de la main.»

Son collègue Jean Roméo possède «le plus petit bateau». A 41 ans, le Varois est issu de trois générations de pêcheurs. «Le rôle du prud'homme de pêche est de préserver le patrimoine de la mer. C'est l'anticipation, expose-t-il. Nos prédécesseurs ont trouvé le meilleur compromis pour ma génération.»

Le cantonnement de pêche n'est pas une aire marine protégée. Les statuts ne sont pas les mêmes. «Mais c'est une zone encore mieux protégée, car il y a une vraie interdiction de pêche», relève Maud Maury, chargée de plaidoyer sur les aires marines protégées pour l'association Bloom. Situé dans une zone Natura 2000, le cap



Vue de la pointe du cap Roux à Saint-Raphaël (Var). PHOTO FRANCK CHAPUT. HEMIS. AFP

Roux peut être parfois victime de braconnage. L'agglomération met en place des patrouilles l'été, des panneaux et des bouées toute l'année.

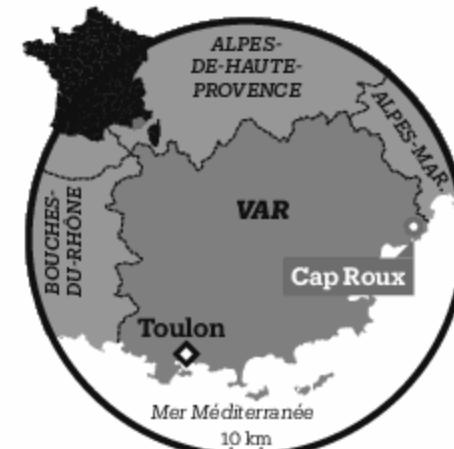
«Iceberg». Gérald Soccoja et Jean Roméo souhaiteraient des gardes. Frayant les vents mauvais, deux pêcheurs travaillent aux

abords du cap Roux. «Ils restent au cœur de la gestion, note Audrey Lepetit, responsable pêche chez Planète Mer, association qui a étudié ce cantonnement. Ils sont gestionnaires de leur espace, responsables de la zone.»

Depuis la côte, on observe les thons sauter au-dessus des vaguelettes. Ils font re-

monter les anchois à la surface. Les goélands s'en mêlent. «C'est comme un iceberg, analyse Gérald Soccoja. Avec la quantité qu'on voit à la surface, on sait ce qu'il ya en dessous: c'est de l'or en barre.»

(1) Premier responsable d'une prud'homie, c'est-à-dire d'une communauté de pêcheurs.





LIBÉ.FR

Plainte de l'écologiste Claire Nouvian après un jet de peinture sur la porte de son appartement La fondatrice de l'ONG Bloom, spécialisée dans la protection des océans, a annoncé jeudi sur Instagram avoir déposé plainte pour un jet de peinture noire sur la porte de son appartement, une action qu'elle lie à son combat contre «les lobbies de la pêche industrielle». Le directeur juridique de Bloom a précisé jeudi à l'AFP que cette plainte avait été déposée dans un commissariat parisien. Sollicité, le parquet n'a pas encore commenté. PHOTO HANS LUCAS.AFP

«Un cétacé sur quatre reste menacé d'extinction.»

MARTHA ROJAS URREGO

Secrétaire exécutive de la Commission baleinière internationale (CBI)

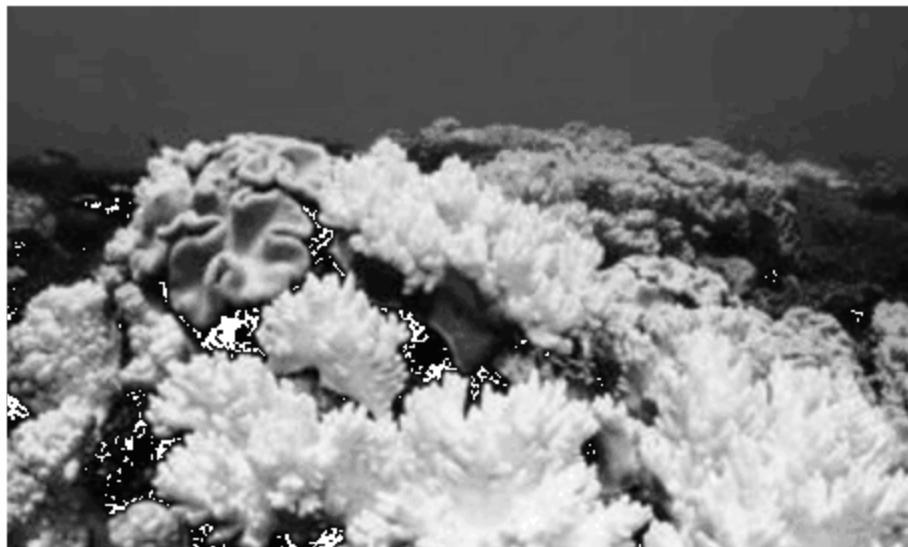


DR

A quelques jours de l'ouverture de la troisième conférence des Nations unies sur l'océan, qui aura lieu à Nice du 9 au 13 juin, Martha Rojas Urrego, la secrétaire exécutive de la Commission baleinière internationale, organe intergouvernemental chargé de la conservation des baleines et de la gestion de leur chasse à l'échelle internationale, explique les objectifs du sommet. La biologiste d'origine colombienne alerte sur l'état des populations de cétacés, pour beaucoup encore menacés d'extinction, et expose les solutions à mettre en œuvre pour les protéger.

Comment appréhendez-vous la conférence de Nice ?

Nous l'attendons avec impatience. Elle réunira des décideurs internationaux, d'autres parties prenantes et des acteurs du «Grand Bleu» afin de rehausser l'ambition et d'encourager l'action en faveur d'un océan durable. Il y sera notamment question de la préservation de la vie marine, et en particulier des espèces menacées ou vulnérables. Or, les cétacés sont un maillon essentiel de cette chaîne, compte tenu de leur rôle dans la dispersion des nutriments ou encore le piégeage du carbone.

JULIE RENSON MIQUELInterview à lire en intégralité sur [Libération.fr](#)

Australie Des gamètes cryogénisés pour sauver la Grande Barrière de corail

Dans un zoo de Sydney, des rangées de réservoirs remplis d'azote liquide forment le plus grand entrepôt mondial de coraux conservés cryogéniquement : des milliers de milliards de cellules collectées chaque année sur la Grande Barrière de corail doivent permettre de la régénérer. A ce jour, la biobanque «CryoDiversity» de la Taronga Conservation Society Australia conserve des échantillons de 34 espèces de coraux sur les quelque 400 présentes dans la Grande Barrière. Elle donne la priorité aux espèces les plus importantes pour la structure et le bon fonctionnement du récif, avec l'objectif d'en stocker davantage à l'avenir. (avec AFP) PHOTO GETTY

La crotte de manchot peut-elle sauver l'Antarctique ?

Depuis l'espace, l'immensité blanche du continent Antarctique se constelle parfois de minuscules points noirs : le guano de manchots. Ces indices, repérés grâce aux images satellite, permettent aux scientifiques de suivre, voire de découvrir, des colonies composées de milliers de ces oiseaux marins emblématiques du pôle Sud.

D'après une étude publiée dans la revue *Nature Communications Earth and Environment*, les fientes de manchots, loin d'avoir dévoilé tous leurs secrets, pourraient permettre de limiter, dans une certaine mesure, le réchauffement climatique de la région. Grâce à un instrument de mesure spécialement conçu

pour résister aux conditions à la fois extrêmes et très spécifiques du milieu, les scientifiques se sont rendu compte que lorsque le vent soufflait en direction d'une colonie de 60 000 manchots Adélie située à environ 8 kilomètres, la concentration d'ammoniac augmentait drastiquement, pour atteindre plus de 1000 fois la va-

leur de référence dans l'air. Combiné aux composés de soufre provenant du phytoplancton – le plancton végétal dans l'océan – ce gaz permet la formation d'aérosols, qui eux-mêmes engendrent la formation de noyaux de condensation, ces particules à l'origine des nuages.

J.R.M.

LCI ARRIVE CANAL 15,
L'INFO MONTE D'UN CRAN.

LCI

Par
MARGAUX LACROUX

«*O h! là là! Qu'est-ce qu'on ferait pas pour les hippocampes!*» s'exclame Alain en sautillant pour se réchauffer dans sa combinaison. A bord du bateau qui vient de mouiller au large d'Arcachon, en Gironde, le retraité et récent plongeur amateur espère

croiser à nouveau le petit animal marin devenu une star locale. Cette créature presque fantastique, qui fascine depuis l'Antiquité, est extrêmement rare en France. On la croise notamment dans le lac d'Hossegor (Landes), l'étang de Thau (Hérault), le golfe du Morbihan ou encore dans la Manche, mais le bassin d'Arcachon est l'endroit où l'on en observe le plus dans l'Hexagone.

«J'en ai vu pour la première fois l'été dernier dans ce même secteur. Au bout de quarante minutes de plongée, je m'apprenais à remonter quand deux sont apparus d'un coup! se remémore-t-il, attendri. Il faisait beau, chaud, et la surface de l'eau était lisse. On avait une supervisibilité.» Mais pour cette nouvelle tentative, le 10 mai, les conditions sont plus extrêmes. De grosses gouttes

de pluie commencent à s'écraser sur la surface agitée du bassin.

Pas de quoi décourager l'équipe d'une dizaine de personnes qui s'apprête à se jeter dans une eau à 16°C. Ce jour-là, elles plongent pour le plaisir, mais aussi pour la science. Leur mission: ausculter l'un des habitats préférés du cheval de mer, la zostère marine (une plante aquatique qui pousse dans le sable ou la vase). Cet herbier aux feuilles vertes en forme de rubans peut mesurer jusqu'à 1,20m de hauteur. Il oxygène l'eau, stabilise les fonds, ralentit les courants, stocke du carbone et abrite une riche biodiversité. L'hippocampe s'y agrippe à l'aide de sa queue préhensile tandis que son museau allongé aspire le plancton qui passe à proximité. Ce piètre nageur, peu rapide et un peu gauche, y trouve aussi refuge lorsqu'il est menacé par des prédateurs tels que les poissons carnassiers, les cormorans et certains crabes. Le suivi des fragiles herbiers, dont les surfaces ont décliné sur le bassin, est important, car «l'hippocampe, comme toute espèce, est tributaire du bon état de son habitat», précise Christophe Heurtaux, coordinateur de l'association Ocean'obs, en charge du suivi de ces animaux.

Cuirasse et crête hirsute

Le bateau a mouillé à la lisière est de la prairie marine sur une zone clairsemée où l'on manque de connaissances. «Aujourd'hui, nous avons un double objectif: améliorer la cartographie de l'herbier et réaliser le suivi printanier de son état. On risque d'avoir du courant, donc pour éviter les pertes de matériel, je vous mets tout dans un sac au pied des bouées. Une fois que vous aurez terminé les mesures, vous pourrez explorer les lieux», avait précisé un peu plus tôt, avant de prendre le large, Christophe Heurtaux.

Avec le soutien du Parc naturel marin, une aire marine protégée de 435 km² gérée par l'Office français de la biodiversité (OFB), ce plongeur professionnel mène un programme de sciences participatives qui associe les plongeurs amateurs. Malgré l'eau trouble, les joyeux explorateurs du jour ont espoir de tomber nez à nez avec la créature des fonds pendant leurs travaux. «L'hippocampe se fond dans son milieu. Il faut aller très doucement, laisser le temps à l'œil de s'habituer. Tu as l'impression de ne rien voir et finalement il apparaît!» raconte Christophe Heurtaux.

Estimer le nombre d'individus qui peuplent le bassin reste compliqué, mais son association a comptabilisé 6 500 observations en dix ans. Ce jour de début mai, il est accompagné de membres du Club des nettoyeurs subaquatiques. La plupart du temps, ses 110 adhérents récoltent les déchets marins, mais par petits groupes, ils prêtent aussi main-forte à Ocean'obs pour mieux

Un hippocampe à museau long

connaître les hippocampes et leur milieu de vie.

«Tous les plongeurs qui nous rejoignent veulent se sentir utiles et participer à l'équilibre écologique du bassin d'Arcachon. Beaucoup sont attirés par les hippocampes.

Pour eux, être accompagnés par des scientifiques est un plus!» explique Olivier Linardon, président de l'association. La collaboration est même victime de son succès. Cette année, il a dû refuser une cinquantaine de nouveaux adhérents faute de place dans les piscines pour former tout le monde.

Le bassin d'Arcachon a la spécificité d'abriter deux espèces d'hippocampes. Ceux que l'on retrouve le plus souvent dans la zostère marine sont dits à museau long et mesurent jusqu'à 20 centimètres. Ils n'ont pas d'écaillles, mais leur corps est protégé par une sorte de cuirasse. Leurs têtes de cheval sont finement tachetées de blanc et ils arborent une sorte de crête hirsute sur la tête et le long du dos. «On dirait une chevelure, mais c'est sa peau, plus précisément des excroissances cutanées, signale Christophe Heurtaux. La couleur des hippocampes peut aussi varier, certains

Bassin d'Arcachon Scientifiques et plongeurs à cheval sur la préservation de l'hippocampe

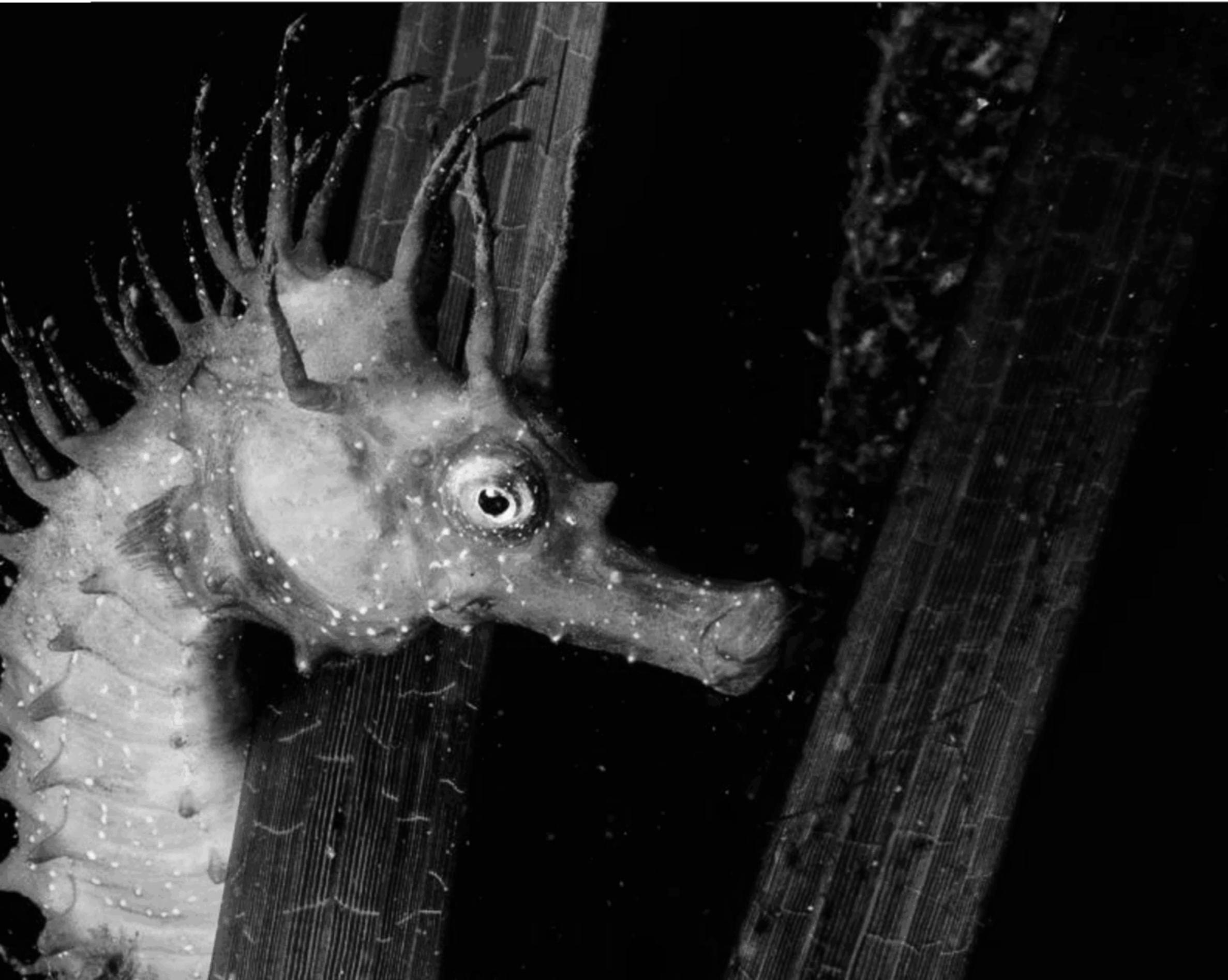
Tributaire d'un habitat en danger, cette petite créature aussi fascinante que fragile est suivie de près.
Plongée en Gironde avec ceux qui veillent à la protéger.

REPORTAGE



La zostère marine est l'un des habitats préférés du cheval de mer. PHOTO PATRICK RAGOT. OCEAN OBS





avec une tête de cheval tachetée de blanc. PHOTO PATRICK RAGOT. OCEAN OBS

sont très foncés, et j'en ai déjà vu des rose et blanc!» Les «museaux courts», plus rares, sont deux fois plus petits, vivent plutôt dans les fonds sableux et s'accrochent aux coquillages.

Avant chaque expédition, Christophe Heurtaux prend une heure à terre pour rappeler toutes ces caractéristiques, expliquer le fonctionnement des précieux herbiers et mimer les gestes à effectuer pour les relevés. Une fois dans l'eau, tout le monde s'exécute. Bouteilles sur le dos, des binômes rejoignent les fonds marins situés à 4 mètres de profondeur. Ils posent délicatement un cadre d'une trentaine de centimètres de longueur sur le fond sablo-vaseux, puis comptent le nombre de pieds de zostère marine à l'intérieur du périmètre. Ensuite, la feuille la plus longue de chaque tige est mesurée au millimètre près. L'opération est délicate, car la visibilité ce jour-là est d'environ un mètre, et le moins

dre coup de palme sur le fond embrume l'environnement.

Ventre tout mou

Au bout de trente minutes, les plongeurs réapparaissent à la surface. «C'était laborieux, mais on y est arrivés!» se réjouit Eric. «Ça faisait des panaches de vase, on n'y voyait rien», complète son jeune binôme Mathis en rapportant les dernières mesures sur sa tablette en plastique. «Rester fixes et faire des manipulations en même temps n'est pas facile. Il faut se mettre face au courant pour ne pas se prendre les nuages bruns!» relève Kévin, la quarantaine, élève modèle qui a réalisé davantage de mesures que prévu. Avec son binôme Hugo, il a recensé les feuilles les plus longues ce jour-là : plus de 1,10 m. La majorité des autres pieds fait environ 80 centimètres. «C'est bien plus grand qu'il y a un mois!» se réjouit Christophe Heurtaux. L'herbier est une plante, donc pendant l'hiver,

il végète, et au printemps, il pousse.» A son tour, Olivier Linardon refait surface. Il était parti faire des relevés GPS à la limite de l'herbier. «Alors, vous en avez vu combien des hippocampes?» lance-t-il. «Zéro!» se désolent les autres plongeurs. «Moi quatre!» dit-il à la surprise générale. Il y avait un mâle qui venait d'accoucher, son ventre était tout mou! La reproduction de l'hippocampe est peu commune : la femelle pond ses œufs dans la poche ventrale du mâle, qui les fertilise, les couve, puis expulse des centaines de bébés au printemps.

Revenu à terre, Olivier Linardon montre fièrement les vidéos de ses rencontres du jour. De quoi faire fondre tous les gaillards présents. On y voit des hippocampes couleur sable raser le sol, agiter leur petite nageoire dorsale pour se faufiler entre les herbiers, se cogner timidement contre une tige ou encore se cramponner à des feuilles. «J'ai vu un mu-

seau court et trois museaux longs!» précise Olivier. «Super, je vais pouvoir remplir une fiche d'observation d'hippocampes supplémentaire!» félicite Christophe Heurtaux pendant le débriefing à terre, autour d'un verre de cidre. Les données récoltées par Ocean'obs seront envoyées au Parc naturel marin du bassin d'Arcachon, qui subventionne en retour l'association et la rémunère pour certaines missions. Malgré les pertes de matériel, étourderies, mesures parfois incomplètes qui demandent une vigilance particulière, Christophe Heurtaux reste attaché aux sciences participatives. «Il y a des écueils, mais nous faisons le choix de travailler avec des usagers du territoire. Grâce à ce suivi, ils deviennent des citoyens éclairés. Les plongeurs sont des observateurs privilégiés des hippocampes. Dès 2012, nous avons expérimenté un protocole de suivi, et cela a ensuite été pérennisé

pour à terme permettre de suivre l'état de la population et son évolution, ça a très bien marché.»

Pour mieux identifier les hippocampes du bassin, Ocean'obs mène également des études génétiques. «Pour prélever l'ADN, on leur prend un petit bout de nageoire, qui repousse en un mois», explique Christophe Heurtaux. A l'aide de l'IA, il va aussi lancer un suivi photo pour reconnaître les individus.

Cocktail néfaste

Toutes les informations glanées sont cruciales pour ajuster la gestion de l'environnement marin. Car en dix ans, la zostère marine a reculé de 85% dans le bassin d'Arcachon. Plus récemment, les populations d'hippocampes semblent suivre le déclin de l'herbier. «Sur certains sites, on voyait dix à quinze hippocampes à l'heure il y a dix ans. L'an dernier c'était trois à quatre...» observe Christophe Heurtaux.

«Les vagues de chaleur marine de 2003 et la contamination de l'eau ont été les éléments déclencheurs», explique au téléphone Thomas Fauvel, chef de l'unité Ecosystèmes marins du Parc naturel marin du bassin d'Arcachon. Les herbiers ont subi un cocktail particulièrement néfaste provenant des pesticides, des effluents des villes, ainsi que des biocides utilisés pour protéger les coques des bateaux.

La zostère marine est également victime des ancrages et des hélices des bateaux. Pour «lever les pressions» et aider le milieu à se rétablir, le parc cherche à améliorer la qualité de l'eau, propose des types de mouillages moins destructeurs et expérimente, avec un ostréiculteur, la culture d'huîtres dans des casiers suspendus. Cela permet de faire moins d'ombre à l'herbier, qui, comme toute plante, a besoin de lumière pour pousser.

Malgré ces actions, la plante sous-marine peine à regagner du terrain. Alors l'OFB donne un coup de pouce : «Nous organisons des chantiers participatifs pour ramasser des graines produites annuellement par les herbiers et on les sème», explique Thomas Fauvel. Mais replanter des herbiers est compliqué. Après beaucoup d'échecs, nous commençons à avoir des succès. A terme, nous espérons restaurer plusieurs hectares. Ensuite, les herbiers continueront à se développer par eux-mêmes.» Les premiers résultats se font sentir : selon la cartographie réalisée par l'Institut français de recherche pour l'exploitation de la mer, les herbiers ont récemment recommencé à s'étaler. De quoi aider les hippocampes à revenir en aussi grand nombre qu'il y a dix ans. ▶

Libération

ABONNEZ-VOUS



Offre intégrale
34,90€

par mois
au lieu de 76,60€
prix de vente
au numéro

Le journal papier livré chez vous
L'accès à tous les contenus du site et de l'application

Abonnez-vous ici



ou par téléphone
au 01 55 56 7140
du lundi au vendredi
de 9H à 18H



Les trésors retrouvés dans l'épave du Prince de Conty, exposés au musée de la Compagnie des Indes, à Port-Louis (Morbihan).

Par ANAÏS MORAN
Envoyée spéciale à Port-Louis (Morbihan)
Photos FABRICE PICARD

Impossible de détourner le regard. Les dix lingots d'or semblent avoir figé le temps. On les entendrait presque murmurer le rugissement des flots de cette nuit d'hiver 1746. Ils trônent dans une vitrine blindée, scellés dans un box de couleur bleue, à l'image de la mer bretonne qui les a engloutis. Après presque trois siècles de péripéties, ils ont enfin trouvé un abri sûr l'an passé, au sein de la citadelle de Vauban à Port-Louis, sur la côte morbihannaise, dans un bâtiment investi par le musée de la Compagnie des Indes. Leur éclat est intact. «C'est la force et la faiblesse de l'or», souffle Brigitte Nicolas, conservatrice en chef du patrimoine et directrice de l'établissement. Son scintillement qui perdure à travers le temps et les épreuves fait perdre le sens commun aux gens.» Sous le marteau d'un commissaire-priseur, chaque lingot, lourd de 370 grammes en moyenne, pourrait s'arracher entre 50 000 et 80 000 euros.

Les dix barres du métal précieux, propriétés de l'Etat, sont les pièces les plus remarquables du *Prince de Conty*, frégate royale de la Compagnie des Indes venue s'éventrer sur les rochers de Belle-Ile-en-Mer il y a deux cent soixante-dix-neuf ans, le ventre plein de marchandises et d'objets précieux acheminés de Chine. Elles incarnent à elles seules le mirage éblouissant de la chasse aux trésors d'épaves: celle dont rêvent petits et grands, mais qui recèle, derrière le mythe et les épopeées dont regorgent les contes, une my-

Trésors engloutis Du rêve d'enfant au pillage d'épaves

Fantasmes de fortune, fictions populaires et trouvailles extraordinaires alimentent au fil du temps le mythe des richesses qui dorment au fond des océans. La réalité, pourtant, est surtout faite d'escroqueries et de déconvenues judiciaires.

riade de déboires et tous les maux de la convoitise. Car, si plusieurs lingots exposés au musée proviennent de l'opération de fouille menée en 1985 par le Département des recherches archéologiques subaquatiques et sous-marines (Drassm), service national rattaché au ministère de la Culture, d'autres sont passés illégalement de main en main avant de finir à Port-Louis. Leur histoire? Dérobés dans les années 1970 par un petit groupe

de plongeurs français, amateurs passionnés de cartes et d'archives, ils ont été retrouvés en 2017 à l'occasion d'une vente aux enchères organisée aux Etats-Unis par Stephen Album Rare Coins, société américaine spécialisée en monnaies anciennes. Trois personnes mises en examen pour «recel de biens culturels provenant d'un vol en bande organisée», «blanchiment en bande organisée», «association de malfaiteurs» et «exportation illégale

de biens culturels» attendent aujourd'hui leur procès. L'audience doit se tenir devant le tribunal judiciaire de Brest à la fin de l'année, ou début 2026.

«Machines à rêver»

En France, les épaves et leurs biens appartiennent à leur propriétaire d'origine (ou à leurs ayants droit). A défaut, elles reviennent à l'Etat. Dès lors, toute tentative de mainmise sans autorisation ni déclara-

tion est considérée comme du pillage. «Il existe des férus d'aventures qui déclarent leur recherche, rédigent des rapports de fouille et travaillent main dans la main avec les archéologues professionnels et les autorités car ils veulent aider à la survie des vestiges maritimes», précise Michel L'Hour, membre de l'Académie de marine et ancien directeur du Drassm. Mais le *Prince de Conty* est l'illustration même des agissements de crapules interlopes guidées par une cupidité maladive.» Retraité de la fonction publique depuis 2021, l'homme fut durant des décennies le grand patron de l'archéologie sous-marine française. C'est lui qui supervisa l'expertise de ce bateau de la Compagnie des Indes, immergé à une dizaine de mètres de profondeur. Lui qui était envoyé par l'Etat aux quatre coins du monde pour ferrailler avec ou contre les puissances étrangères et tenter de rapatrier des fragments de patrimoine épargnés au fond des mers. Lui aussi qui formait Interpol en la matière et que l'Unesco appelait à la rescousse pour contrer cette piraterie subaquatique dans les eaux internationales. Sa conviction sur les chasseurs d'épaves: «Ils ont plus à perdre qu'à y gagner. Les trésors ne sont que des fantastiques machines à rêver.»

Selon les estimations de l'Unesco, près de trois millions de navires gisent silencieusement sous les océans. Pièces de monnaie, lingots d'or ou d'argent, rubis, émeraudes, diamants, bijoux, statues, porcelaines rares: depuis l'Antiquité, ces préciosités ont disparu par tonnes à la suite de l'abordage de leur pavillon ou de la furie du vent. Il est probable que des «centaines de tré-



sors dorment aujourd'hui encore sous les eaux, notamment de l'époque moderne, souligne Jérôme Jambu, professeur d'histoire moderne à l'université Le Havre-Normandie et expert en mobilier archéologique auprès du ministère de la Culture. Les galions espagnols et autres vaisseaux de commerce européens ayant coulé entre le XVI^e et le XIX^e siècle sont devenus les cibles les plus prisées de tous les chasseurs d'épaves sur la planète.» Parmi les bateaux les plus fantasmés figure la

Flor de la Mar, caraque portugaise coulée en 1511 au large de l'actuelle île de Sumatra avec, à son bord, un trésor inestimable destiné au roi Manuel Ier. Ou encore le Soleil d'Orient, aperçu pour la dernière fois dans le canal du Mozambique, en 1710, chargé d'étoffes de soie et d'or venus du royaume de Siam et destinés à la cour royale française.

Immense coffre-fort

L'azur fait briller les yeux car ses trésors sont un immense coffre-fort. Et l'appât du gain est devenu irrésistible dès que les progrès techniques ont permis aux humains d'y plonger. Les premiers scaphandriers professionnels sont apparus au XIX^e siècle. Puis, il y eut la démocratisation de la bouteille à oxygène et du sonar après la Seconde Guerre mondiale. «Le premier boom date des années 1960, mais on assiste depuis les années 1990 à une croissance exponentielle de nouveaux traqueurs de fortunes englouties,

plus professionnalisés», explique Jérôme Jambu.

En France, l'engouement a notamment été attisé par les expéditions filmées du commandant Cousteau. Mais, la poussée de fièvre des fonds marins a été mondiale, nourrie entre autres par la découverte du *Titanic* en 1985, ainsi que par les exhumations dorées de la *Nuestra Señora de Atocha* et du *Geldermalsen*. Le premier est un galion espagnol rempli de richesses, perdu au large de la Floride en 1622. Le second, un navire de commerce de la Compagnie néerlandaise des Indes avalé par des récifs indonésiens un siècle plus tard, avec son or et sa fabuleuse porcelaine. Leurs épaves ont été respectivement retrouvées dans les années 1980, par l'Américain Mel Fisher et le Britannique Michael Hatcher. Deux personnages hauts en couleur devenus à la fois richissimes, coqueluches médiatiques et relayeurs de vocations.

«La mise en scène de ces trouvailles a mis des étoiles plein les yeux, mais je peux vous assurer que rarissimes sont les personnes qui ont trouvé des trésors qu'elles ont pu exploiter», témoigne Michel L'Hour. La réalité, c'est que les entreprises et les pseudos archéologues qui ont fait de cette chasse leur business s'enrichissent, surtout, de la crédulité de ceux qui financent leur expédition.»

Les Etats-Unis concentrent l'écrasante majorité des plus importantes sociétés privées dans ce domaine. Longtemps, là-bas, «la philosophie c'était premier arrivé, premier servi», décrit l'ex-responsable du Drassm. Mais depuis l'instauration de nouvelles réglementations au début des années 2000, la donne se complique pour les chercheurs de joyaux ensevelis. Ainsi, la loi américaine «Sunken Military Craft Act» de 2004 reconnaît la souveraineté d'un pays sur ses anciens bâtiments de marine.

Et puis, il y a la Convention sur la protection du patrimoine culturel subaquatique de l'Unesco qui impose un cadre international strict pour protéger les vestiges sous-marins contre le pillage et l'exploitation commerciale abusive. A ce jour, seuls 79 pays ont ratifié le texte (dont la France, à l'inverse des Etats-Unis), mais ce dernier permet de limiter tout de même les dégâts. Dit autrement: les déconvenues judiciaires et financières des explorateurs de fortune se multiplient. En 2023, un tribunal de Floride a tranché en faveur de la France dans l'affaire l'opposant à la Global Marine Exploration, l'entreprise du chasseur de butin Bobby Pritchett. L'Américain avait découvert dix ans plus tôt le navire la *Trinité*, englouti en 1565 près du cap Canaveral en Floride, avec sa colonne en marbre et ses trois canons en bronze ornés d'une fleur de lys. Perte chiffrée par l'homme dépossédé de l'épave: 12 milliards de dollars. En 2012, dans une autre grosse bataille juri-

dique, les tribunaux américains avaient aussi décidé que la société Odyssey Marine Exploration devait restituer à l'Espagne les pièces de monnaie qu'elle avait trouvées sur une frégate au fond de l'Atlantique, la *Nuestra Señora de la Mercedes* - un trésor estimé à 500 millions de dollars. Les mésaventures judiciaires ne sont pas les seules à rattraper ceux qui convoitent les richesses subaquatiques. La chasse aux épaves est aussi faite d'arnaques et d'échecs cuisants. «En 2015, le beau parleur Barry Clifford avait annoncé en grande pompe, devant les caméras d'*History Channel*, la découverte d'un nouveau bateau pirate à l'est de Madagascar avec un lingot d'argent de 45 kg. Mais c'était du plomb, et il n'y avait aucune autre trace de cargaisons précieuses!» raconte Michel L'Hour.

Véritable jeu de l'oie

De ces désenchantements, l'archéologue sous-marin belge Robert Stenuit a fait des livres, dont *l'Or à la tonne*. Il y décrit la chasse aux trésors d'épaves comme un véritable jeu de l'oie, semé d'obstacles. «A ce jeu, beaucoup de rêves de fortunes prennent le départ mais [...] très peu parviennent à la case qui justifierait une recherche en mer, moins encore à celle qui autorise l'organisation d'une expédition de sauvetage, écrit-il, et c'est un tout petit nombre d'expéditions enfin, après une partie qui aura duré bien des années, qui parviendront à la case terminale.»

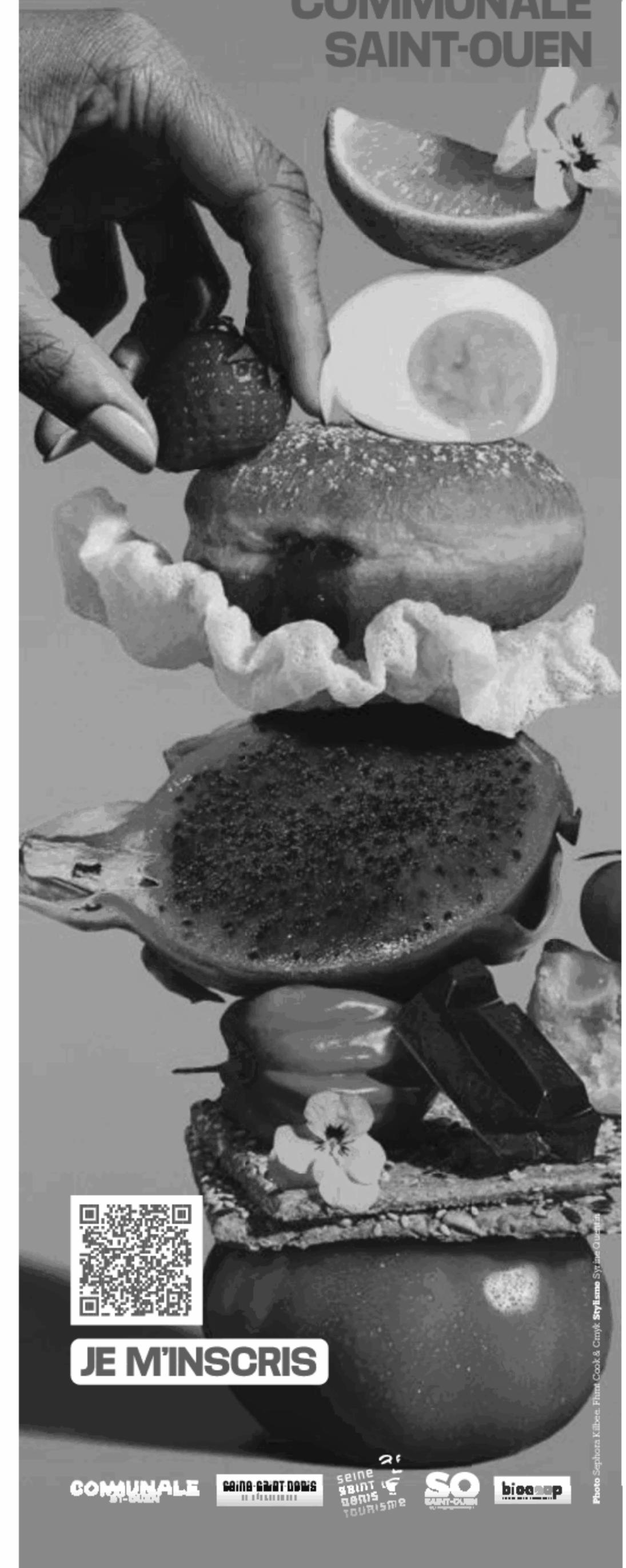
Cette dernière est la plus redoutée des archéologues professionnels, qui se retrouvent, aujourd'hui, dans une course contre la montre face à deux adversaires redoutables: la crise climatique, marquée par l'acidification des océans et l'intensification des tempêtes qui érodent les reliques navales, et les chercheurs de butin, considérés comme des profanateurs de l'histoire. «Un pillage est, la plupart du temps, synonyme de destruction de preuves et d'informations à jamais perdues, développe Gaëlle Dieulefet, archéologue maritime et enseignante-rechercheuse à l'université de Nantes et au CNRS. Pour se frayer un chemin à travers la carcasse d'un bateau, certains n'ont pas hésité à utiliser la dynamite et cassent des objets du quotidien qui leur semblent sans valeur. Pour nous, ce sont pourtant ces objets qui constituent les véritables merveilles.» Grains de café, fourneau de pipe à opium, boucles de chaussures, fragments de compas, gamelles en terre cuite gravées de symboles par des marins analphabètes... Pour Gaëlle Dieulefet, ce sont ces «petits trésors qu'il faut choyer». Parmi les vestiges du *Prince de Conty*, il y a un objet que la conservatrice en chef du patrimoine, Brigitte Nicolas, chérit bien plus que les lingots d'or: une figurine du Christ sculptée par la mer qui lui a ôté sa croix. «Cette statuette me touche énormément, car je me dis que la nuit du naufrage, elle a dû être priée, suppliée, peut-être haïe, imagine-t-elle. Je crois que ce sont eux, les objets les plus précieux d'une épave. Ceux qui nous reconnectent aux humains qui ont sombré avec elle.»

LAGRANDE BOUFFE

Libération

DÉBATS
COURS
DE CUISINE
CONFÉRENCES

SAMEDI
7 JUIN
COMMUNALE
SAINT-OUEN



JE M'INSCRIS

COMMUNALE

SEINE-SAINT-DENIS

TOURISME

SO SAINT-OUEN

bicenap

Photo Sébastien Kilbaut, Elodie Cook & Cindy Stylianou Sytme Quicksilva

IDÉES // LIBÉ DES OCÉANS

Daniel Pauly

«Il faut contrôler la pêche parce que sinon, elle bouffe tout, elle détruit tout, elle pêche tout»

Le biologiste franco-canadien dessine un panorama catastrophique des populations marines, massivement victimes d'une surpêche que les Etats, notamment la France, continuent de subventionner.

Recueilli par
CORALIE SCHAUB

Biologiste marin mondialement reconnu, professeur d'halieutique à l'université de Colombie-Britannique au Canada, le Franco-Canadien Daniel Pauly a fondé et dirige un vaste projet de recherche consacré à l'identification et à la quantification des tendances mondiales de la pêche. Le nom de ce programme, Sea Around Us, renvoie au livre de la biologiste américaine Rachel Carson (*la Mer autour de nous*) paru en 1951. A quelques jours de la troisième Conférence de l'ONU sur l'océan, du 9 au 14 juin à Nice, celui qui alerte depuis plus de trente ans sur la surpêche dresse un constat alarmant de l'état des populations de poissons dans le monde. Et ne mâche pas ses mots face à ce qu'il appelle «l'hypocrisie» de la France en matière de gestion des ressources marines.

Comment se portent les populations de poissons dans l'océan ?

Très mal. La situation est catastrophique. Au large des côtes du Royaume-Uni, une étude a montré que la quantité de poissons a

diminué de 95 % entre 1900 et aujourd'hui. Il ne reste que 5 % de la biomasse qu'il y avait voilà à peine une centaine d'années ! En France, il en reste 10 % à 20 %. Et si on parle des grandes espèces comme les esturgeons, c'est 99 % à 100 % de perte, en France comme ailleurs. C'est une chute incroyable, que la plupart des gens n'arrivent pas à percevoir,

à cause d'un phénomène nommé «amnésie générationnelle». Prenez l'exemple du thon rouge. Dans les années 1980, il n'en subsistait que 2 % ou 3 % de la biomasse d'origine. Des mesures ont été prises pour le préserver et ce taux est remonté à 5 % ou 6 %. Un jeune homme dira qu'il n'y a jamais eu autant de thon rouge, car il aura été habitué à une biomasse faible et n'aura vécu que cette toute petite et relative amélioration, sans point d'ancrage dans le passé. Alors, ceux qui rappellent les faits historiques, l'abondance qu'il y avait avant, passent pour des emmerdeurs, des vieux qui racontent des histoires de vieux.

«Avant», c'était avant quoi ? Avant l'invention des carburants fossiles, vers 1880. Depuis qu'on pêche avec ces carburants, on projette contre les poissons une puissance qui va bien au-delà de ce que les ressources naturelles ont l'habitude de subir. Il n'y a aucune relation entre une baleine qui attaque un banc de harengs et un bateau qui l'attaque. La baleine avale une partie des traî-

nards, c'est tout. Le bateau, lui, pêche tout le banc d'un coup. Parce qu'il n'a pas la puissance des muscles d'une baleine, mais toute la puissance de millions d'années de carbone accumulé. Depuis environ cent cinquante ans, on est donc capables de pêcher n'importe où, n'importe quand, n'importe quoi. La pêche n'est plus une activité locale, elle est devenue mondiale, les grandes flottes espagnoles, françaises, japonaises ou chinoises vont pêcher partout.

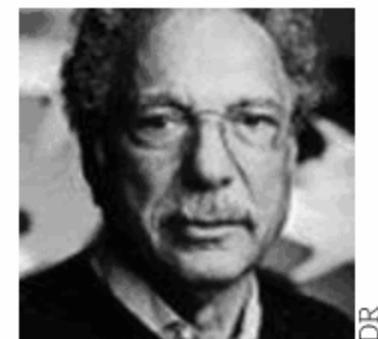
Pourquoi ?

Parce qu'il n'y a plus de poissons dans leurs eaux. La France pêchait déjà au Sénégal à l'époque de Vichy. Le Japon allait s'approvisionner en poulpes en Mauritanie au début des années 1950. Depuis, les pêcheries industrielles sont en expansion permanente. Avec, souvent, des conditions de travail horribles. Dans le Pacifique, environ 100 000 esclaves modernes travaillent dans la pêche, notamment pour nous fournir les thons. L'effet des pêcheries industrielles sur la vie marine équivaut à l'impact d'une grande météorite sur la Terre. On ratisse tout, on anéantit tout. Maintenant, les Norvégiens ont décidé d'accéder aux seuls poissons qui nous restent, un groupe appelé les mésopélagiques. Ce sont des tout petits poissons qui nagent entre 100 et 1000 mètres de profondeur le jour et viennent se nourrir à la surface la nuit. Ils ne forment pas de banc comme les harengs mais sont disséminés,

comme dissous dans l'eau. Donc pour les attraper, il faut pomper des millions de litres. Et les Norvégiens développent une technologie pour faire cela, essentiellement pour nourrir les poissons élevés en aquaculture. C'est grave, parce qu'on attaque les écosystèmes et la chaîne alimentaire à tous les niveaux. Et que c'est une question de sécurité alimentaire pour les populations africaines dont les ressources se font piller.

La vie marine souffre aussi des pollutions, du changement climatique...

Bien sûr. La pollution, notamment plastique, tue des poissons parce qu'ils ont l'estomac plein de cochonneries. C'est d'ailleurs aussi un problème pour les gens qui mangent ces poissons parce que chaque particule de plastique contient des produits chimiques, c'est du poison pur. Les poissons souffrent aussi du changement climatique, car plus la température de l'eau augmente, moins celle-ci contient d'oxygène. Mais la surpêche reste le facteur principal expliquant l'effondrement des stocks de poissons. Elle est faite pour les tuer, et massivement, il ne faut donc pas s'étonner que cela fonctionne. D'ailleurs, elle se combine avec les autres facteurs. Si la biomasse, l'abondance d'une population, est réduite, affaiblie, l'effet délétère du changement climatique est plus fort. Parce que les espèces biologiques s'adaptent à de nouvelles conditions environnementales grâce à la variabilité génétique et la survie de ceux qui sont les mieux adaptés. Si vous avez une biomasse réduite, une abondance réduite, vous



INTERVIEW





La halle aux thons de Tsukiji, au Japon, en 2007 (en haut); retour de pêche à Porto Riñao, au Cap-Vert, en 2017 (en bas). Photos issues de «Silence: Plaidoyer pour les petites pêcheries», de Hervé Tardy (éditions Albin Michel). PHOTOS HERVÉ TARDY

••• avez peu de variabilité entre les individus, donc ceux qui pourraient peut-être s'adapter n'existent pas. La population résiste moins bien.

Que préconisez-vous?

D'abord, bien sûr, pour le climat, réduire les émissions de gaz à effet de serre. Ne plus investir dans les carburants fossiles. C'est ça qu'il faut faire. Le reste, ce sont des détails. Et pour cesser de surpêcher, il ne faut plus accorder de subventions à la pêche industrielle. Les Etats versent à ce secteur environ 30 milliards de dollars par an au niveau mondial. Certaines subventions sont positives, par exemple pour améliorer la sécurité des navires, mais la plupart sont négatives et permettent aux pêcheurs industriels de continuer à pêcher même là où il n'y a pas de poisson. Tous ces bateaux subventionnés des pêcheries européennes (surtout françaises, espagnoles et néerlandaises) et surtout chinoises «rabotent» l'abondance moyenne des populations de poissons du monde entier à un niveau toujours plus bas.

Il faut contrôler la pêche parce que sinon, elle bouffe tout, elle détruit tout, elle pêche tout. Et ce contrôle ne peut pas être laissé au marché. Car celui-ci a une demande plus ou moins infinie pour le poisson. Donc ce sont les Etats qui doivent intervenir. Comme quand il nous dit «vous allez rouler à 50 km/h en ville et il n'y aura pas d'exception». Il faut qu'on déploie tant de bateaux parce que si on en utilise plus, ils vont trop pêcher, point. Sauf que les Etats, notamment la France, ne le font pas.

Quid des aires marines protégées? Sont-elles efficaces?

En théorie, oui. Elles sont importantes, car si on ne pêche pas dans un endroit, les populations de poissons s'y reconstituent, l'abondance revient. Et ne serait-ce qu'une abondance locale permet un certain niveau d'adaptation au changement cli-

matique. Mais cela ne fonctionne que si ces zones sont vraiment exemptes de pêche commerciale. Quand des gens prétendent que telle aire est protégée mais qu'il y a du chalutage dedans, c'est tellement absurde que je ne sais pas quoi dire. C'est comme les énormités proférées par Trump, on en reste bouche bée. D'ailleurs, il a autorisé en avril la pêche commerciale dans un vaste sanctuaire marin au nord de Hawaï, le Pacific Remote Islands Marine National Monument, qui était très bien géré et commençait à porter ses fruits. C'est de la folie. Quant à la France, elle est d'une hypocrisie sans nom sur le sujet.

C'est-à-dire?

D'abord, c'est une spécialiste des «paper parks», les «aires de papier», qui sont déclarées comme étant protégées mais ne le sont pas en réalité. Je l'ai constaté moi-même en Nouvelle-Calédonie où toute la zone économique exclusive (ZEE) avait été déclarée comme étant une aire marine protégée alors que la pêche y restait autorisée. C'est se moquer du monde. Ensuite, au niveau international, la France lutte contre les initiatives d'autres pays visant à clarifier la définition d'une aire marine protégée et à renforcer la réglementation. C'est incroyable. Et c'est triste parce que lors du sommet de Nice ce début juin, Emmanuel Macron va sûrement se présenter comme un avocat et champion de l'océan. Ce sera un mensonge.

Qu'attendez-vous de ce sommet, justement?

Rien du tout. Ils vont parler et Macron va faire son show, c'est tout.

Gardez-vous tout de même espoir, malgré le sombre tableau que vous dressez?

Je dirais plutôt que je décide de continuer à me battre, parce que je ne peux pas faire autrement. Un scientifique ne peut pas rester neutre quand on détruit son laboratoire, la Terre.

Que pouvons-nous faire, chacun d'entre nous ? Ne plus manger de poisson ?

Ces décisions personnelles de consommation permettent de se sentir mieux, de se dire qu'on n'est pas un hypocrite. Mais cela ne suffit pas. Il faut une action collective, que cela soit organisé par un groupe, qui puisse faire pression et intervenir, par exemple sur les réseaux sociaux, pour dire que telle ou telle compagnie commet tel ou tel crime. Ça, c'est efficace. Mais si vous décidez de ne plus manger de merlu, quelqu'un d'autre en mangera. ◆

«Quand des gens prétendent que telle aire est protégée mais qu'il y a du chalutage dedans, c'est tellement absurde que je ne sais pas quoi dire.»



Partir en mer pour repenser la condition humaine

Face aux nationalismes destructeurs et à l'éloge des racines, la philosophe Corine Pelluchon propose une immersion marine pour fonder un existentialisme écologique.

Comment habiter la Terre avec plus de sagesse? Des éthiciens de l'environnement aux militants écologistes, en passant par le pape François (qui plaide pour une écologie intégrale en insistant sur la dimension spirituelle de notre relation à la nature), tous s'accordent sur la nécessité de décentrer notre regard. Au lieu de se considérer comme un empire dans un empire, l'humain doit admettre sa dépendance à l'égard de la nature et des autres vivants et cesser de les apprêter comme de simples ressources. Le dépassement de l'anthropocentrisme, qui signifie que la valeur des écosystèmes et des animaux est relative à notre utilité et que nous pouvons en user comme bon nous semble, apparaît comme la condition pour sortir d'une attitude de prédatation. Cela suppose de prendre en compte notre condition terrestre ainsi que notre appartenance à une maison commune ou *oikos*. Si cette approche globale a le mérite de ne pas séparer la dimension environnementale de l'écologie, centrée sur la lutte contre le réchauffement climatique, de sa dimension sociale liée au fait que notre habitation de la Terre est toujours une cohabitation avec les autres, elle ne permet pas de surmonter le décalage entre la théorie et la pratique, qui est

le principal défi aujourd'hui. Pour décentrer radicalement notre regard et comprendre pourquoi, malgré les risques dont nous sommes conscients, nous agissons contre nos intérêts, il importe de partir en mer.

En pensant l'humain à partir d'un élément et d'un milieu dont il vit, mais où il ne peut pas vivre, qui lui est à la fois familier et étranger, associé à la vie et à la mort, à la mémoire et à l'immémorial, nous cessons de voir le monde et la mer à partir de notre rivage. Au lieu d'imaginer que les continents sont des territoires entourés d'eau, nous comprenons que la terre est une surface fragile et submersible. Comme l'a montré le géophysicien et océanographe Athelstan Frederick Spilhaus en publiant en 1942 une carte du monde substituant à la perspective continentale une perspective océanique, il n'y a qu'un seul océan. L'ontologie marine implique de reconnaître l'unicité de l'océan et sa préséance sur les terres, qui sont comme des îles reliées entre elles par cet océan mondial, où les déchets terrestres voyagent.

Rompant avec une ontologie solide et avec un imaginaire terrestre et territorial qui est propice à l'installation de frontières rigides entre les êtres et entre les nations, cette perspective océanique modifie la perception que nous avons de nous-mêmes. L'unicité de l'océan et l'archipelisation du monde confèrent une légitimité supplémentaire à l'idée de l'unité de l'humanité sans gommer la diversité des cultures. Elle fonde une thalasopolitique qui ne sépare pas ce qui se passe sur terre de ce qui se passe en mer, et part de l'océan pour penser les politiques publiques. La possibilité d'un naufrage commun devient le socle de la solidarité, comme sur un bateau où les membres d'un équipage doivent économiser les ressources et s'entendre.

Fondé sur une phénoménologie de la vie marine qui explore ce sans-fond propre à brouiller les frontières entre le passé et le présent, le conscient et l'inconscient, et nous fait découvrir d'autres existences que la nôtre, l'existentialisme écologique s'op-

pose à toute pensée de l'enracinement et renouvelle la manière dont nous concevons la condition humaine.

Parce qu'il repose sur une ontologie marine, il ne se réduit pas à un coexistentialisme découlant de la prise en compte de notre condition terrestre et célébrant nos liens avec les autres membres de la communauté biotique. Comme l'existentialisme passé, qui fait le lien entre contingence et liberté, indétermination du sens et responsabilité, acceptation de sa finitude et authenticité, il prend la mesure de notre ambivalence et nous enseigne à affronter l'incertitude. Il se démarque toutefois du volontarisme des existentialistes passés.

En effet, si c'est par nos décisions que nous conférons un sens à notre existence qui, a priori, n'en a pas, on ne peut pas dire, comme Sartre, que nous (ne) sommes (que) ce que nous faisons. Nos actions et nos œuvres qui se détachent de ce sans-fond sont une manière pour nous d'émerger. L'existence se définit moins par le projet que par la flottaison; nous sommes immergeés dans la mer qui représente à la fois la vie et la mort, la mémoire et l'oubli, et le sens apparaît, comme une vague ou une scintillation. La conscientisation de notre immersion dans un monde commun plus vieux et plus vaste nourrit notre créativité et donne naissance à la conscience écologique. Mais cette

plongée dans le sans-fond de l'existence nous fait aussi éprouver notre vie comme transitoire, générant une angoisse de mort pouvant nous submerger. Nous sommes tentés de la réprimer et de commuer notre sentiment d'impuissance en toute-puissance, nous réfugiant dans le présentisme et la surconsommation ou adhérant à des discours nationalistes nous donnant l'illusion d'être supérieurs aux autres. En pensant notre immersion dans le monde commun sans omettre les risques de débordement liés à la submersion et en faisant de la flottaison et de l'embarcation les métaphores de l'existence, l'existentialisme écologique permet de comprendre pourquoi nous adoptons si souvent des comportements destructeurs. Il nous aide ainsi à acquérir la maturité nécessaire pour promouvoir les Lumières à l'âge du vivant et concilier démocratie et écologie. ▶

Corine Pelluchon est l'autrice de *l'Etre et la mer. Pour un existentialisme écologique* (PUF, 2024).

SIGNÉ COCO



Par
CORINE PELLUCHON



Philosophe

Répertoire

annonces@teamedia.fr / 01 87 39 82 89 / 01 87 39 82 95

Disquaire achète au meilleur Prix**DISQUES VINYLES 33T - 45T - CD
TOUS STYLES TOUTES QUANTITES**

Jazz - Pop - Rock - Musique Classique - Métal - Punk - Soul - Funk - House - World - (Afrique, Antilles, Maghreb) - Reggae - Hip Hop

Gros Stocks et Collections**Contactez-nous 07 69 90 54 24****MATÉRIEL AUDIO**Platines - Hi-Fi - Amplis - Cellules - DJ - Jeux Vidéos - Consoles
Déplacement en France
avec respect des mesures sanitaires en vigueur.**Réponse très rapide PAIEMENT CASH****ANTIQUAIRE EXPERT
EN ARTS ASIATIQUES****Achète comptant**porcelaines, statues, vases, bouddhas,
meubles, laques, paravents....

Décorations asiatiques : corail, jade....

MAISON ALEXANDRA
06 15 02 23 98

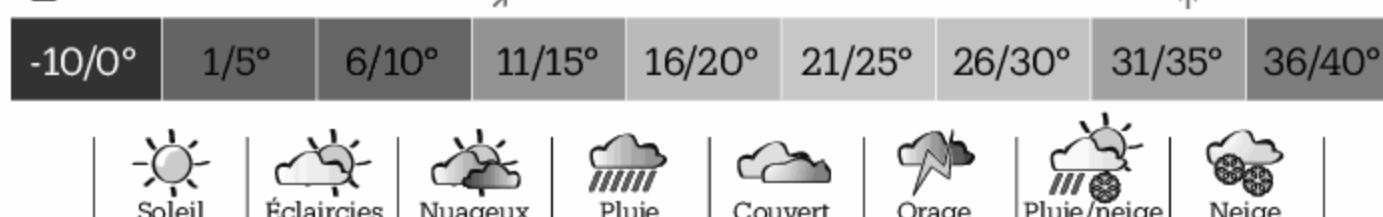
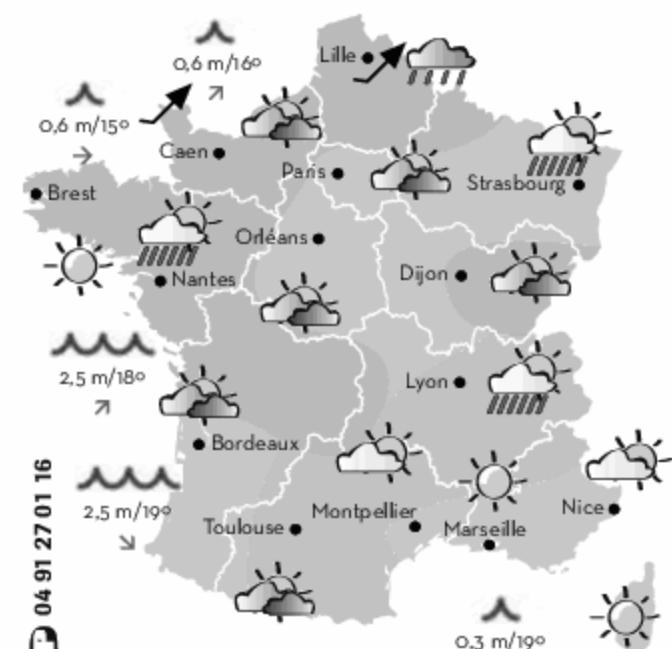
Déplacement Paris et Province GRATUIT sous 48 heures

Bureau d'Agence : 1 rue de Stockholm - Paris 8^eVous voulez passer
une annonce dans**Libération**

Vous avez accès à internet ?

Découvrez notre site de prise d'annonce en ligne
<http://petites-annonces.libération.fr>**VENDREDI 6**

Pluie et vents concernent un large tiers nord, surtout au nord de la Loire. Au Sud, on retrouve de plus en plus de soleil.

L'APRÈS-MIDI Les pluies se décalent vers l'Alsace et le Centre-Est en prenant parfois un caractère orageux. Au Nord-Ouest, de nouvelles pluies arrivent. Au sud d'une ligne Bordeaux/Lyon, il fait beau.

FRANCE	MIN	MAX	FRANCE	MIN	MAX	MONDE	MIN	MAX
Lille	13	18	Lyon	17	25	Alger	19	26
Caen	13	18	Bordeaux	17	23	Berlin	16	21
Brest	13	17	Toulouse	16	24	Bruxelles	14	18
Nantes	15	20	Montpellier	16	25	Jérusalem	20	30
Paris	15	21	Marseille	19	26	Londres	11	17
Strasbourg	16	21	Nice	19	24	Madrid	17	31
Dijon	16	24	Ajaccio	17	26	New York	22	29

Immobilierimmo-libe@teamedia.fr
01 87 39 80 20**Université américaine****(EDUCO)****cherche familles Paris****(1er au 20ème arrdt)**pour hébergement rémunéré d'étudiants (1030€/mois)
chambres individuelles petit déjeuner tous les jours
3 repas par semaine Durée du séjour : septembre à décembre et/ou janvier à fin mai

Tél : 09.77.35.00.58

www.libération.fr
113, avenue de Choisy,
75013 Paris
tél. : 01 88 47 98 80
contact@libération.fr**Édité par la SARL****Libération**SARL au capital de 23 243 662 €
113, avenue de Choisy,
75013 Paris

RCS Paris : 382.028.199

Principal actionnaire
Presse Indépendante SAS**Cogérants**Dov Alfon,
Amandine Bascoul-Romeu**Directeur de la publication**

Dov Alfon

Directeur de la rédaction

Dov Alfon

Directeur délégué de la rédaction

Paul Quinio

Directrices adjointes de la rédactionStéphanie Aubert,
Hamdam Mostafavi,
Lauren Provost,
Alexandra Schwartzbrod**Directeur artistique**

Nicolas Valoteau

Rédacteurs en chef

Michel Beccuembois (spéciaux), Laure Bretton, Gilles Dhers (pilotes web), Christian Lasson (enquête), Eve Roger (actu)

Rédacteurs en chef adjoints

Lilian Alemagna (France), Anne-Laure Barret (environnement), Lionel Charrier (photo), Cécile Daumas (L.), Sonia Delesalle-Stolper (monde), Fabrice Drouzy (suppléments), Yoann Duval (forums), Matthieu Ecoiffier (idées), Quentin Girard (modes de vie), Cédric Mathiot (checknews), Camélia Paugam (actu), Didier Périon (culture)

ABONNEMENTSSite : abo.libération.fr
abonnement@libération.fr
tarif abonnement 1 an France métropolitaine : 384€
tél. : 01 55 56 71 40**PUBLICITÉ**Libé plus
113, avenue de Choisy,
75013 Paris
publicite@libération.fr**PETITES ANNONCES & CARNET**10, bd de Grenelle
75013 Paris
tél. : 01 87 39 80 20
annonces@teamedia.fr**IMPRESSION**Midi Print (Gallargues), POP (La Courneuve), Nancy Print (Jarville), CILA (Héric)
Imprimé en France**ACPM**LE TRI + FACILE
Membre de l'ACPM.
CPPAP: 1125 C 80064.
ISSN 0335-1793.Origine du papier : France
Taux de fibres recyclées : 100 % Papier détenteur de l'Eco-label européen N° FI/37/01Indicateur d'eutrophisation : PTot 0.009 kg/t de papier
La responsabilité du journal ne saurait être engagée en cas de non-restitution de documents. Pour joindre un journaliste par mail : initiale du prénom.nom@libération.fr**SUDOKU 5556 MOYEN**

2	7	4			
8	5	6			9
	8	3	1	4	7
5		1	7		6
9				7	
1		6	9		3
7	8	3	1	2	
2	9		3		6
			1	4	9



Solutions des grilles précédentes

MOYEN

8	9	5	6	7	2	3	1	4
6	7	1	3	5	4	8	9	2
2	3	4	8	9	1	6	5	7
9	6	2	4	3	7	5	8	1
1	8	7	9	6	5	2	4	3
4	5	3	1	2	8	7	6	9
3	1	8	2	4	6	9	7	5
7	2	6	5	1	9	4	3	8
5	4	9	7	8	3	1	2	6

SUDOKU 5556 DIFFICILE

7	8		3					
9	1		4				7	
3		5	2			1		
7	6	4						
5	8		1				4	
					7	5		
	6			4	3	2		
9	7		5		4	6		
			9	5	1			

3	9	5	6	7	4	1	8	2
4	6	7	2	8	1	9	3	5
8	1	2	5	9	3	4	6	7
5	2	8	9	3	7	6	1	4
7	3	9	4	1	6	2	5	8
1	4	6	8	2	5	3	7	9
2	7	1	3	4	8	5	9	6
9	5	3	7	6	2	8	4	1
6	8	4	1	5	9	7	2	3</

CULTURE// LIBÉ DES OCÉANS

Recueilli par
CLÉMENTINE MERCIER

L'océan, cette effrayante masse informe et chanteuse, source d'inspiration infinie et défi pour les artistes... Dans le sillage des méduses pariétales et des vagues de Hokusai ou de Gustave Le Gray, les artistes contemporains s'attachent plus que jamais à sonder ce monde fascinant et hostile, bercés par les récits mythologiques et travaillés par l'éco-anxiété. «Les plasticiens questionnent l'altérité, nouent de nouvelles relations avec les écosystèmes, veulent obtenir réparation. Beaucoup partent du constat de la pollution ou de l'extraction minière dans les grands fonds. Ils cherchent à faire surgir la voix de l'océan», remarque Hélène Guénin, directrice du Musée d'art moderne et d'art contemporain de Nice, co-commissaire avec Jean-Jacques Aillagon de la Biennale des arts et de l'océan qui se tient en marge de la Conférence des Nations unies sur l'océan. Onze expositions se déploient dans la ville. Libération a voulu donner la parole aux artistes, avec une question simple: pourquoi l'océan?

ANNE-LAURE WUILLAI
«J'ENFERME L'EAU DANS
DES ÉCRINS»

«J'ai toujours eu un attrait pour l'eau, cet élément incontrôlable... Née à Versailles, installée à Nice, j'ai été marquée par les infrastructures urbaines du littoral. Je travaille essentiellement sur ce point de jonction entre la terre et la mer, un lieu de domestication. Ce qui m'intéresse, c'est la manière dont on essaye de contrôler l'océan sur les bords de mer. Dans "la Quadrature du cercle", j'évoque l'idée de paradis touristique, de plages, de commercialisation de cette zone frontière. Je m'approprie l'eau pour la mettre en boîte, l'enfermer dans des écrins, des objets de décoration ou du mobilier, des tiroirs notamment. J'ai réalisé des flacons en verre soufflé remplis d'eau de mer qui s'intègrent dans des boîtes afin qu'on puisse les emporter chez soi. Ma pratique artistique repose sur l'échantillonage de la nature, sur les classifications et les systèmes de mesure à partir de prélèvements. Dans mon atelier, à la Station, tous mes prélèvements sont datés, classés, répertoriés, comme dans un laboratoire. Même les bleus de la mer et du ciel - ce fameux bleu clair qui miroite et qui est le mythe de la Côte d'Azur -, je les ai échantillonés. Avec ces prélèvements, je crée des objets sur le fil de la poésie et de la critique. Je pointe la propension



Extrait du film *Sur la prolifération des sirènes en temps de naufrage* de Suzanne Husky. PHOTO SUZANNE HUSKY

«Les abysses laisSENT une grande place à l'imaginaire»

A Nice, pour la Biennale des arts et de l'océan, onze expositions se déplient dans la ville. Plasticiens ou photographes expliquent pourquoi la mer est une source d'inspiration inépuisable.

RACCA VAMMERISSE
«L'OCÉAN NOUS RAMÈNE
À NOTRE PROPRE ÉCHELLE»

humaine à vouloir s'approprier un élément qui nous dépasse, le seul élément que l'on ne puisse pas encore acheter.»
«La Quadrature du cercle», au palais Lascaris jusqu'au 22 septembre.

Paris, je suis rentré à Nice, où je me suis passionné pour le patrimoine décoratif de la Riviera et les créations de Bernard Palissy. J'ai fait une résidence à Vallauris, où le clan Massier, une famille de céramistes d'art, a imprimé sa marque sur la Côte d'Azur autour de 1800. A Monaco, dans les années 50, la céramique touristique a produit des lampes veilleuses en céramique, représentant une grosse moule avec, à l'intérieur, un décor de poissons en relief qui ressemble à un dessin animé ou à un aquarium. Dans mes œuvres, je reprends ces

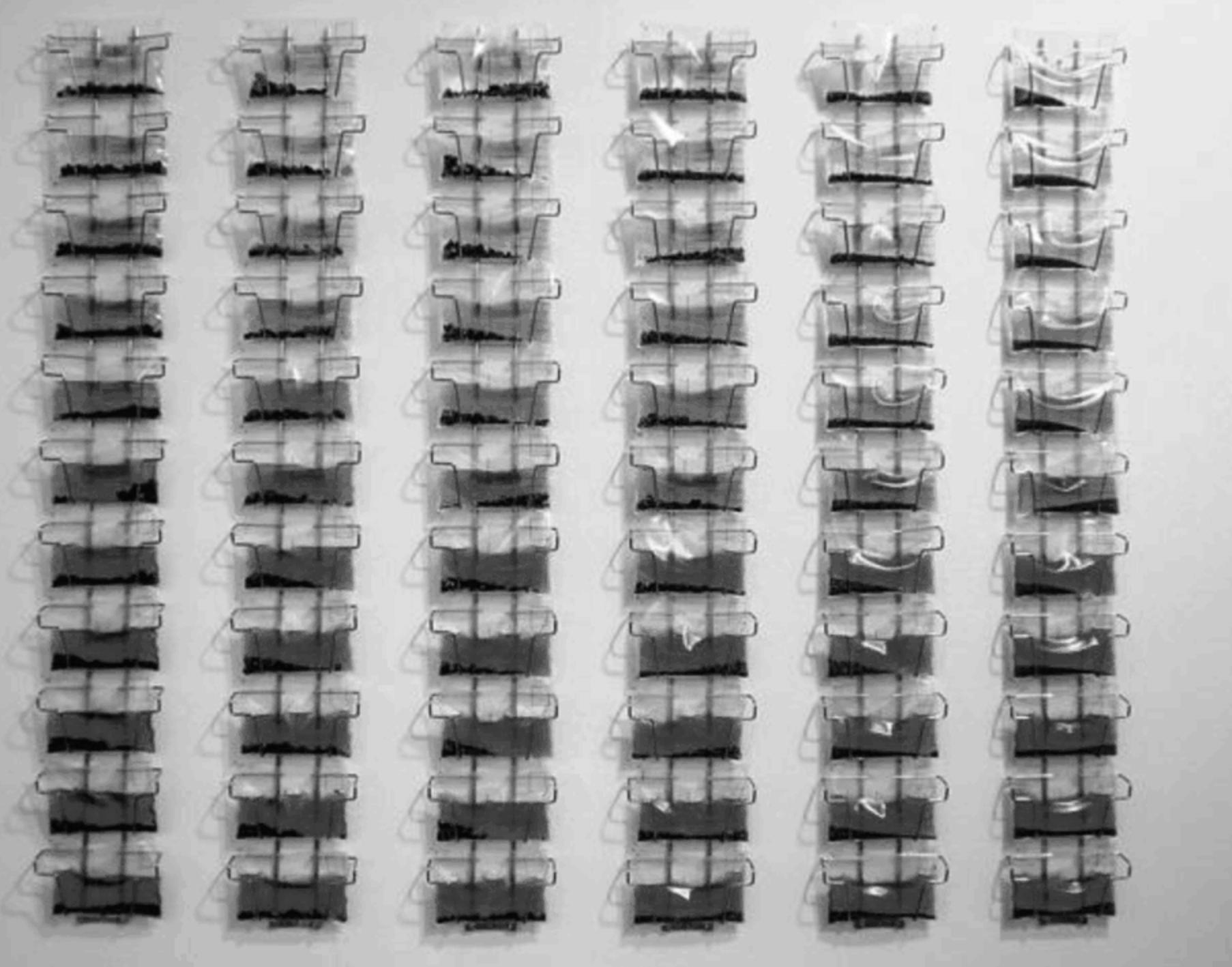
motifs et j'y ajoute des tentacules sexuels et agressifs car je suis aussi habitué par la science-fiction et la culture pop. Mes têtes marines démoniaques sont des sortes de vanités qui parlent de nos démons intérieurs. L'océan nous ramène toujours à notre propre échelle: on est tout petit face à son immensité... Aujourd'hui, je m'intéresse à l'étoile de mer, une espèce qui a le pouvoir de survivre à tout - il y a un aspect autobiographique dans mon travail. Si mes dernières céramiques sont blanches, c'est à cause la décoloration des fonds

marins due à la pollution. L'océan est peut-être une future ruine sans couleur.»

«Les Reliques de l'écume», au musée des Beaux-Arts Jules Chéret jusqu'au 28 septembre.

SUZANNE HUSKY
«SIRÈNES, CASTORS,
OCÉANS, TOUT EST LIÉ»

«A côté de chez moi, à Sacramento - je vis au bord de l'océan à San Francisco -, il y avait un bar à sirènes. Quand on m'a invitée à faire une œuvre sur le thème de l'eau, la sirène s'est imposée. Historique-



Mur d'eau de mer d'Anne-Laure Wuillai. PHOTO JULIEN VÉRAN. ADAGP

ment, on trouve cette figure hybride dans les églises ou les marges de manuscrits médiévaux. Elle traverse toutes les cultures. Si j'ai fait ce lien entre sirène et naufrage dans mon film *Sur la prolifération des sirènes en temps de naufrage*, c'est parce que l'une annonce souvent l'autre. J'ai donc pointé cette corrélation entre la prolifération des sirènes actuelles – à Hollywood, il existe même un corps de professionnels pour les incarner dans les films – et la menace du naufrage de notre civilisation et l'impasse du capitalisme. J'ai été très étonnée de découvrir que les sirènes que j'ai filmées étaient des femmes engagées sur les sujets environnementaux, pour le soin des rivières et des mers. Figure hybride entre deux mondes, c'est aussi une figure queer, une figure trans. Aujourd'hui, je fais le lien entre les sirènes d'eau douce et les castors, ces mammifères amphibiens, à travers le mythe de Mélu-sine, la fée à queue de serpent. En ce moment, je lis *la Forêt amante de la mer*, le livre extraordinaire d'un ostréiculteur japonais qui a compris le lien entre un boisement riche en feuillus et les eaux marines. Tout est lié, les sirènes, les castors et l'océan.»

«Le Chant des sirènes», au 109 jusqu'au 24 août.

UGO SCHIAVI «DANS LES ABYSES, ON DÉCOUVRE DES SORTES D'ALIENS»

«A Nice, je me suis intéressé aux abysses car elles laissent une grande place à l'imaginaire. Les scientifiques ont fait la découverte fascinante de l'oxygène noir : sur le plancher océanique, on trouve des nodules polymétalliques – des

petites roches grosses comme des patates – qui contiennent des métaux rares. Aujourd'hui, ce monde est menacé par les industriels. Donald Trump a donné son accord en avril pour racler les fonds marins. En quelques années, ce trésor pourrait être détruit, c'est à la fois terrible et fascinant pour un artiste. Dans la zone de minuit – nom de la colonne d'eau où les rayons lumineux ne pénètrent plus –, la bioluminescence permet aux créatures de communiquer. J'ai créé des créatures en verre soufflé avec des câbles, des déchets récupérés en bord de mer, pour figurer des êtres hybrides et bioluminescents qui auraient évolué après le bouleversement climatique. Méditerranéen, j'ai grandi à Toulon, fait

mes études à la Villa Arson [à Nice, ndlr] et j'habite à Marseille. Peu de personnes sont capables d'aller très profond dans les océans. A chaque fois que les scientifiques y vont, ils découvrent de nouvelles bestioles, des sortes d'aliens, qui dépassent tout ce qu'on peut imaginer. Mon travail a été d'imaginer de nouvelles créatures, des fantasmées...»

«La Zone de minuit», à la grande halle du 109 jusqu'au 24 août.

MANON LANJOUËRE «J'AI UNE RELATION AMOUREUSE AVEC L'OcéAN»

«Je vois l'océan tous les jours, j'ai une relation amoureuse avec lui. Originaire de Bretagne, j'ai grandi à Paris mais j'ai passé toutes mes va-

cances à Saint-Malo et je m'y suis installée. Après une expédition sur *Tara*, un voilier dédié à la recherche scientifique, j'ai voulu combiner mon amour de l'océan avec mon travail artistique en l'ancrant sur les thématiques environnementales et en collaborant avec des laboratoires scientifiques bretons. On parle toujours de la pollution plastique de surface, or elle ne représente que 1% du plastique présent dans les océans. La majorité se délite en microparticules invisibles, ce qui a un impact sur les micro-organismes marins. Personnellement, j'avais une méconnaissance totale du plancton or il en existe des centaines de milliers d'espèces avec des formes extraordinaires et magiques.

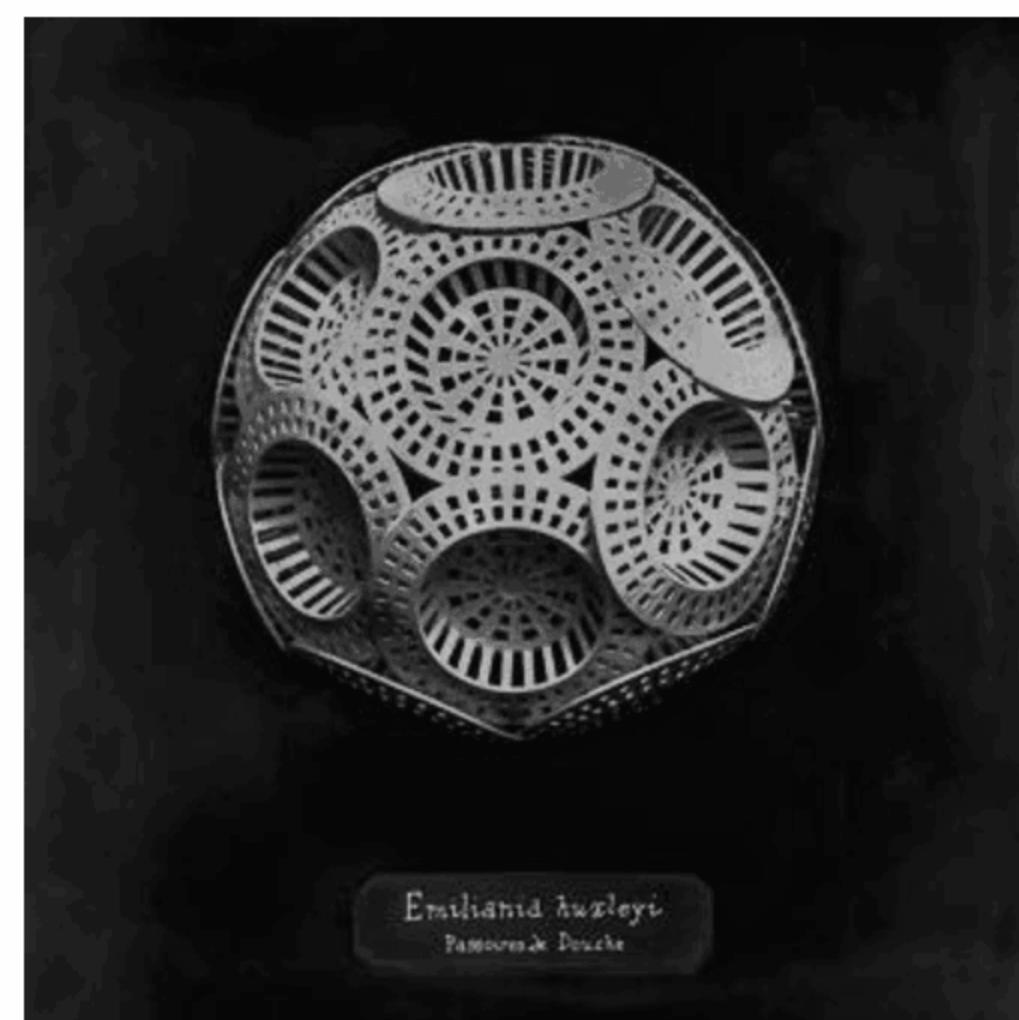
«J'ai travaillé sur une analogie entre les microplastiques et les formes du vivant en produisant des sculptures que j'ai ensuite photographiées. Historienne de la photo, formée aux Gobelins, j'actualise des procédés de photographie ancienne dont le cyanotype sur verre mixé avec de la peinture fluorescente afin d'évoquer le phytoplancton bioluminescent. Mon travail fait formellement référence à l'herbier d'Anna Atkins mais aussi aux techniques de visualisation 3D à fluorescence vues en labo. Pour mes sculptures, j'ai collecté des objets sur la plage, dans des poubelles et j'ai eu recours à la modélisation 3D, notamment pour les touillettes à café, interdites en France, qu'on trouve en masse dans l'océan. C'est très dur de trouver une forme plastique pour parler de l'océan mais je suis convaincue du pouvoir de l'art pour sensibiliser aux thématiques invisibilisées. Aujourd'hui, je me considère comme une artiste militante.»

«Les Particules, le conte humain d'une eau qui meurt», au musée de la photographie Charles-Nègre jusqu'au 7 septembre.

COURTNEY DESIREE MORRIS «JE VEUX RÉTABLIR UN RESPECT POUR LA NATURE»

«L'océan pour moi, c'est tout, c'est l'origine de la vie. Tout mon art s'inspire de la religion orisha, religion ancestrale des peuples yorubas, originaires d'Afrique de l'Ouest et de ce qui est aujourd'hui le Nigeria. L'océan y est représenté par la divinité Yemaya, considérée non seulement comme la mère de l'océan mais aussi comme la mère de toutes les formes de vie. Donc pour moi, c'était logique de partir de là. Avec des ancêtres dans les Caraïbes – mon père est jamaïcain – et résidente de Berkeley en Californie, je suis très perturbée par le manque de respect des hommes vis-à-vis de l'océan alors qu'il nous nourrit et prend soin de nous. Mon travail cherche donc à rétablir un respect pour la nature, à lui faire des offrandes et afin de repenser notre rapport à cet élément naturel. Une de mes pièces, que je considère comme un autel à Yemaya, est composée d'objets trouvés, de coquillages, de mélasse, de fleurs, d'eau. Quand je l'ai montrée il y a deux ans en Espagne, invitée par la fondation TBA21 (Thyssen-Bornemisza Art), on a fait une procession, j'ai incarné Yemaya et 200 personnes m'ont suivie dans Cordoue. C'était magique. J'invite le public à réfléchir à tout ce qu'il doit à l'océan.»

«*Becoming Ocean : A Social Conversation About the Ocean*», à la Villa Arson jusqu'au 24 août.



Emiliania huxleyi de Manon Lanjouère. MANON LANJOUËRE



Furia, série
«Psycho Freaks»,
de Racca
Vammerisse.
PHOTO Y. COSSO



De plus en plus contestés par les associations de protection, les grands aquariums défendent leur rôle scientifique et pédagogique pour la conservation des écosystèmes marins. Reportage à Nausicaá, à Boulogne-sur-Mer, qui dispose du plus grand bassin d'Europe.

Par
FLORIAN BARDOU
Envoyé spécial à Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais)

L'immense baie vitrée donne à voir un spectacle rare. Parmi une multitude de requins gris, de bancs de sardines et autres poissons originaires des eaux environnant l'île de Malpelo, au large de la Colombie, une raie manta déploie ses grandes ailes dans une sorte de ballet majestueux avec des raies-aigles ocellées, qui paraissent bien petites. A Nausicaá, le centre national de la mer ouvert au public en 1991 à Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais), les yeux contemplent d'abord la beauté hypnotique du plus grand bassin d'Europe – 60 mètres de long, par 35 de large et 8 de profondeur, soit 10 000 mètres cubes d'eau de mer directement pompée non loin pour plus de 20 000 pensionnaires.

L'esprit, lui, divague, assailli de questions : ces animaux nourris et blanchis sont-ils à leur place derrière une vitre ? Ou plaque-t-on sur leur vécu nos réflexes anthropomorphistes ? «Quand on vient à Nausicaá, on a d'abord en tête l'aquarium. Mais c'est un support qu'on a développé pour sensibiliser à l'environnement marin, anticipe dans l'obscurité bleutée Christophe Sirugue, directeur général depuis quatre ans. On est dans la transmission de messages scientifiques, pas dans le divertissement.»

Biberon. Après les cirques, les zoos et parcs marins, à l'instar du Marineland d'Antibes (Alpes-Maritimes), fermé début janvier, la cinquantaine de grands aquariums, qui attirent aussi un très grand nombre de touristes (916 679 visiteurs pour Nausicaá l'an dernier), sont dans le collimateur des associations de défense animale. Elles dénoncent, outre des prélevements dans le milieu naturel, les conditions de détention des poissons, crustacés et autres mollusques, dans des «cages de verre».

«Les parcs zoologiques sont prêts à tout pour montrer le plus d'animaux possible comme une collection alors que la captivité ne permet pas de répondre à leurs besoins élémentaires et s'apparente à de la souffrance, accuse Amandine Sanvisens, cofondatrice de Projet animaux zoopolis (PAZ). Et la captivité ne change rien à la conservation.» La mort à cause d'une infection par un champignon de 30 bébés requins-marteaux, capturés en Australie en 2011 et destinés au grand bassin de Nausicaá, a mis le feu aux poudres. Et la controverse médiatique, doublée en 2019 d'une plainte de l'ONG Sea Shepherd France pour «violations du code de l'environnement» et «sévices graves envers les

animaux» – depuis classée sans suite –, a laissé des traces. «C'était très difficile pour nous, soigneurs», renchérit, ému, Dominique Mallevoy, directeur de l'aquariologie, depuis les coulisses humides, qui surplombent le grand bassin. Il est quasiment midi, et l'heure de nourrir au biberon depuis un ponton des raies qui tournoient avant de sauter hors de l'eau. Le capacitair, qui dirige une quarantaine de soigneurs, poursuit : «La maladie s'est propagée malgré le traitement et on les a perdus les uns après les autres.» Il est vrai que l'espèce menacée de disparition, à l'instar d'un grand nombre de squales, du fait de la surpêche, s'adapte très mal à la captivité. Bilan des opérations : près de 3 millions d'euros de pertes pour cet

atout touristique des Hauts-de-France. Et une grosse remise en question. «Ça a marqué les équipes et il y avait une forme d'échec. Mais ce n'est pas de la maltraitance, réfute, lui, Christophe Sirugue. L'acclimatation n'a pas réussi et on ne s'est pas entêtés.» Depuis, de nouveaux «choix stratégiques» ont été faits : la fin des captures dans la nature, l'exposition de moins d'animaux et d'espèces emblématiques (les requins entre autres), des bassins moins poissonneux, des décors adaptés aux besoins des espèces ou l'agrandissement de certains enclos dans le cadre des futurs travaux d'extension prévus pour 2026. En plus de la participation à des programmes de conservation génétique et des pro-

jets de recherche universitaire sur les requins, les raies et les coraux. «Nos quinze espèces de méduses, à l'instar des harengs ou des demoiselles bleues, sont reproduites chez nous pour participer à leur conservation, précise Christophe Sirugue. On a aussi fait le choix de ne pas faire de shows.» Seuls les actes du quotidien, à l'instar du nourrissage ou de l'entraînement médical (pour les échographies ou le brossage de dents) des sept otaries, sont montrés au public. La réglementation de 2004 exige tout juste le respect de normes très générales.

Raouts «illégaux». Comment savoir, au-delà de simples observations, si les mérous et murènes, qui frayent dans divers bassins ne se sentent pas à l'étroit ou ne ressentent aucun stress du fait de la captivité ? Une anémone suffit-elle vraiment à son poisson clown ? «Dans l'écrasante majorité, les poissons osseux ont très peu été étudiés ou alors pour savoir comment on les maintenait vivants, résume Sébastien Moro, vulgarisateur et conseiller scientifique. C'est donc très dur d'évaluer leur bien-être, car on ne peut pas se mettre à leur place. Les aquariums ont donc peu de données sur les besoins des espèces. C'est un jeu d'échecs à cinq dimensions.»

Les grands aquariums, à l'instar de Nausicaá, s'appuient, eux, sur des indicateurs : les bons taux de reproduction de leur cheptel ou l'espérance de vie, plus longue – des lions de mer, trentenaires par exemple. «Pour moi, le bien-être animal ça se quantifie : ça passe par des courbes de poids, l'observation des comportements et de la prise alimentaire, etc., et un suivi individuel dans le détail. On s'améliore de façon empirique», avance Sasha Le Bohec, une des vétérinaires aquariologues de Nausicaá.

Dernier grief, également fait à l'aquarium de Paris, sous le Trocadéro : l'organisation récurrente de concerts de piano et soirées festives lucratives, au milieu des bassins, pour Halloween ou le nouvel an. Les défenseurs des animaux dénoncent, ici, des raouts «illégaux», qui enfreignent l'interdiction de «présenter des animaux domestiques ou non domestiques [...] en discothèque», et occasionnent du stress, du fait du son et de la lumière. Projet animaux zoopolis a d'ailleurs saisi par deux fois la justice administrative pour faire interdire ces événements, sans succès. De son côté, Nausicaá met en avant des études qui démontrent que ces concerts n'ont aucun effet néfaste pour ses dizaines de milliers de pensionnaires. ◀

Dans les aquariums, le bien-être animal en eaux troubles

RADAR / LIBÉ DES OCÉANS

Surfer pour aller mieux

Prendre la vague ferait un bien fou, à en croire un nombre grandissant de professionnels de santé qui prescrivent des sessions de surf pour se reconstruire après des violences conjugales, par exemple, ou pour venir à bout d'addictions. Née aux Etats-Unis, au début des années 2000, pour tenter d'apaiser les traumatismes de vétérans de la guerre en Afghanistan, la «surf thérapie» est depuis 2020 en plein essor sur les littoraux français pour soigner des troubles psychiques divers. Du Finistère à la côte basque, de plus en plus de cliniques, maisons de retraite ou centres hospitaliers ont intégré ce sport de glisse à leur programme de soins en complément des traitements. Avec des taux de réussite importants, en matière de sevrage ou d'estime de soi, selon les médecins. Le bodyboard, le paddle ou le longe-côte pourraient avoir les mêmes bienfaits. **F.Ba.**

4 mois

C'est le gain que peuvent espérer les habitants des bords de mer en matière d'espérance de vie par rapport à ceux qui résident dans les terres. L'étude menée aux Etats-Unis explique cette différence par un environnement (climat, qualité de l'air) et des conditions de vie (loisirs, revenus) plus favorables.

POURQUOI on peut réutiliser sa crème solaire l'été suivant

L'été approchant relance la quête d'un vieux tube de crème solaire entamé. L'envie de ne pas gaspiller pousse au réemploi, mais est-ce risqué? Selon le magazine *Que choisir*, utiliser sa crème jusqu'à deux étés est possible. Pour l'affirmer, huit crèmes solaires soumises à des conditions d'usage normal ont été testées. A l'issue du test, six conservent leur apparence et leur indice de protection UV. Une vérification par le consommateur reste néces-

saire: toute odeur suspecte, ainsi qu'une texture changée, doit alerter. Conseil aussi: inscrire sur le tube la date d'ouverture, avec ensuite de douze à quatorze mois de marge. Deux exceptions qui ne durant qu'un été: les crèmes bios, sans filtres chimiques, mais moins nocives pour les océans, et les soins contenant de l'octocrylène, qui a tendance à se transformer en benzophénone, une substance cancérogène.

HANNA COROLLEUR



Des bonites à dos rayé, cousins éloignés du thon. PHOTO THEO ROUBY. HANS LUCAS

Sur le «Thalassa», exit le cabillaud, bonjour la bonite responsable

«Il est frais – et responsable – mon poisson!» Dans un monde idéal, ce serait la promesse faite par Ordralfabetix, poissonnier des irréductibles gaulois. D'ici là, le combat pour une alimentation respectueuse des océans continue. Sur la passerelle arrière du navire océanographique *Thalassa*, une centaine de personnes pourront déguster les créations de quinze lauréats du concours Olivier Roellinger, lundi soir. Ce parcours gustatif «de la science à l'assiette», organisé par l'Ifremer, l'institut français de recherche dédié à l'océan, en marge de la conférence des Nations unies sur l'océan à Nice,

part d'un constat: «Les scientifiques ne sont pas suffisamment entendus par les politiques et les décideurs», rappelle Olivier Roellinger, cuisinier autrefois triplement étoilé en Bretagne. Pour le parrain de l'ONG Ethic Ocean, qui défend la préservation des milieux marins, «on ne pourra pas nourrir la planète en pillant l'océan comme on le fait. L'élevage ne peut être une alternative. Pour un saumon d'élevage, il faut quatre autres kilos [de poisson] pour l'alimenter... Il faut donc manger moins de poisson, mais mieux».

Au menu du soir, des poissons durables comme cette bouchée de dadinhos de pe-

tite roussette fumée (un requin tacheté de petite taille, au museau arrondi), ces sashimis de bonite à dos rayé en plat (dos bleu foncé et rayures noires horizontales, de la famille du thon), et ce dessert chocolat, algues et sarrasin. «Tous répondent aux trois critères que tout mareyeur et tout poissonnier devrait pouvoir préciser», décline l'ex-triple étoilé. A savoir le nom scientifique du poisson, la technique de pêche utilisée, et la maturité sexuelle. A force de décimer les poissons juvéniles, il y a de moins en moins de grosses femelles, qui se reproduisent plus. Pour cela, des outils existent, comme les données de l'Ifremer, du

CNRS et le guide des espèces d'Ethic Ocean. Fini l'âge d'or du turbot, du bar ou du cabillaud. Il faudra désormais se tourner vers d'autres espèces, comme celles invasives, le crabe ou le poulpe. «Une nouvelle page de créativité s'écrit, avec une cuisine belle, bonne, qui fait du bien au portefeuille», plaide le cuisinier. C'est le cas de la vieille, le tacaud ou la vive, des poissons assez méconnus et peu onéreux. Plus fournis en arêtes, il faudra juste un peu plus d'habileté pour les lever. Aiguisez vos couteaux, le livret de recettes sera publié sur le site de l'Ifremer.

MIREN GARAICOECHEA



58 mètres, 22 voiles et une vitesse de 12 noeuds...

Le *Belem* est le plus ancien trois-mâts barque encore en navigation en Europe – et le deuxième plus long. Mis à l'eau en 1896, le bateau qui servait à transporter le cacao du chocolatier Meunier participe à la course nautique de (très) grands voiliers qui s'élancent depuis le Havre en mer du Nord le 7 juillet pour rejoindre Esbjerg au Danemark. Il fut également, avant de devenir un navire-école, un yacht de luxe. **F.Ba.** PHOTO ROIGNANT. ANDBZ. ABACA

Phoque il nage

Stève Stievenart Après une période difficile, le quadra s'est mis à la nage en eau libre en s'inspirant des mammifères marins, et affirme avoir été sauvé par la mer.



Des comme lui, on n'en croise pas beaucoup. Au pied des dunes ocreuses de la Côte d'Opale, sur la plage de la Pointe aux Oies, chez lui à Wimereux (Pas-de-Calais), Stève Stievenart ne passe pas inaperçu. Il faut dire qu'en ce jour frisquet d'avril, il est bien seul dans sa tenue d'apparat (un simple slip de bain), noyé parmi les manteaux et écharpes arborées par le commun des mortels, nous en tête. Lui ne grelotte ni ne frémît, pas même après son bain dans une Manche dépassant tout juste les 9°C, tentant (en vain) de nous persuader de nous jeter à l'eau. Ce rituel, Stève Stievenart s'y astreint deux fois par jour, parfois même en pleine nuit, depuis qu'il s'est mis à la nage en eau libre, il y a huit ans.

Et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il ne fait pas les choses à moitié, n'ayant eu de cesse d'enchaîner les exploits, depuis sa toute première traversée de la Manche, son «Everest», en 2018. Et ce, toujours en moule-burnes, sans combinaison ni palmes. Ce serait tricher. Quand on le rencontre, il vient de devenir le premier Français à franchir le détroit de Cook, en Nouvelle-Zélande – 30,8 km bouclés en 8h18 – et s'apprête à partir pour Gibraltar, étape supplémentaire dans son objectif d'accomplir l'«Oceans Seven», défi de sept traversées à travers le monde, dont il coche déjà quatre cases.

LE PORTRAIT LIBÉ DES OCÉANS

Pour prendre des forces et constituer une barrière naturelle contre le froid, Stève Stievenart s'est inspiré du régime alimentaire des phoques, qu'il adore depuis petit. Lui qui, à l'adolescence, faisait de la prévention et des photos d'identification des mammifères marins avec l'association Picardie Nature

peut aujourd'hui ingurgiter jusqu'à 1 kilo de poisson gras par jour, ce qui lui a valu son surnom, «Stève le phoque». Certes, il voit bien que le regard des gens sur sa stature a changé, et il a maintenant l'impression de «marcher avec un sac à dos», mais

c'était le prix à payer pour sa renaissance. Pour pouvoir traverser la Manche, son rêve de gosse, le quadra d'1,80 m a pris 47 kilos en quatre ans, passant de 63 à 110 kilos.

Il parle de la mer comme d'une épiphanie, un appel presque mystique, venu à lui en 2017. A l'époque, il vient de se séparer de la mère de ses trois enfants, aujourd'hui âgés de 15 à 22 ans. Après avoir fondé des magazines sur les pin's ou les cartes téléphoniques, monté une marque de vêtements au Maroc, ce touche-à-tout autodidacte et baroudeur, amoureux des brocantes, vient alors de se lancer dans la restauration et la vente de voitures de collection. Mais, victime d'une escroquerie, Stève Stievenart entame une dégringolade, personnelle et financière. Se met dans le rouge au point de ne plus pouvoir payer son loyer, se voit contraint de rendre son appartement

et de vivre dans le hangar qu'il louait pour ses activités professionnelles. Dès qu'il le peut, il s'évade de ce capharnaüm sans confort, pour de longues balades sur la plage, où il lui arrive de dormir. «J'avais touché le fond. J'avais des idées noires.» Alors souvent, de plus en plus souvent, il va nager, afin de se «reconnecter à la nature». Et c'est ainsi que refont surface des images de ces baigneurs venus de Douvres qu'il allait admirer, gamin, à Sangatte avec son grand-père. Ironie de l'histoire : son père, tout à la fois reporter photographe pour le journal local, croupier dans un casino et conducteur de train touristique dans la Somme, a, lui, une fétiche phobie de l'eau. Avec le recul, Stève Stievenart pense que la séparation d'avec sa mère, secrétaire dans un cabinet médical, quand il avait 5 ans, n'est pas étrangère à sa passion féroce pour le sport, refuge dans lequel il se jette à corps perdu dès l'enfance. De toute façon, ce cancre autoproposé n'est pas franchement à l'aise à l'école, qu'il quitte à l'âge de 13 ans. Il lui préfère le grand air, et les disciplines extrêmes, en particulier le jet-ski et les rallyes auto, qu'il a pratiqués à haut niveau.

L'écouter raconter comment il a avalé une toute petite méduse en buvant la tasse, ou cette fois où il est passé tout près d'un requin à Hawaï, achèvera de nous convaincre qu'on est décidément très bien sur le sable. «Ça fait partie du risque. Oui, j'ai peur, mais c'est une peur à canaliser. J'ai accepté le danger d'être mordu. Après tout, je ne suis pas chez moi. Dans l'eau, je ne suis qu'un invité. Si on me confond avec une proie, c'est la vie», pose-t-il, stoïque et jovial, installé sur la terrasse du pavillon (une ancienne poissonnerie), où il vit avec sa compagne pharmacienne et leurs deux chiens. C'est en contrebas, dans le jardin et face à la plage, que le témoigne quadra, qui vit fenêtres

ouvertes à l'année, prend ses douches, en plein air, à l'eau froide, histoire de s'aguerrir. Dans un coin en extérieur, trône un énorme congélo, dans lequel il s'est immergé dans une eau glacée quinze à vingt minutes par jour pendant un an, avant d'aller voguer dans les eaux du cercle polaire arctique. Lui qui d'habitude vit en short et tee-shirt a enfiler un jean et une chemise pour nous recevoir. Il en fait autant pour rencontrer les sponsors qui financent ses expéditions.

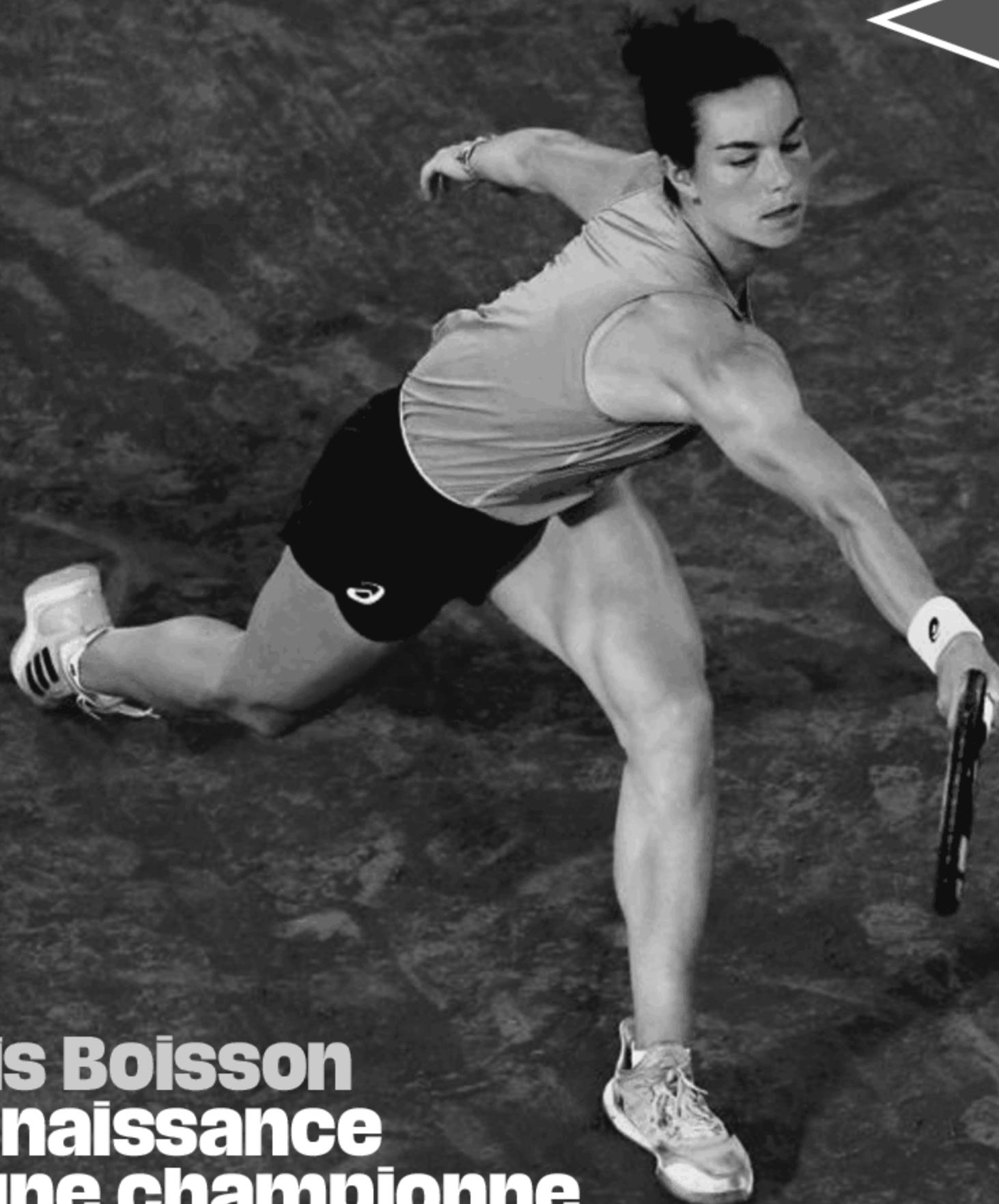
Au bout du potager, la mer, dont la proximité est devenue un besoin vital pour lui, au point d'avoir davantage «le mal de terre». Ici, ni télévision, ni wi-fi, ni ordinateur, et portable limité à trente minutes par jour : «Je ne veux plus me perdre là-dedans.» Féru de méditation, Stève Stievenart répète souvent qu'aux performances, il préfère «le voyage intérieur». Et mieux vaut avoir de quoi s'occuper la tête, quand on nage cinquante-et-une heures d'affilée, comme il l'a fait en effectuant trois fois la traversée entre Los Angeles et l'île de Catalina (République dominicaine), en juin 2023. «Parfois j'imagine que je cours des marathons. Ça permet de s'évader.» Le pire, c'est qu'il en a couru, des marathons dans sa vie d'avant (et même un ironman, triathlon de l'extrême avec 3,8 km de natation, 180,2 km de cyclisme, et 42,195 km de course). Mais sa nouvelle morphologie n'est plus compatible avec son ancien sport fétiche, qu'il pratiquait pourtant depuis son plus jeune âge.

La mer, proclame-t-il, l'a «sauvé». Sauf qu'à force de s'y plonger, il s'est trouvé «confronté à la pollution en permanence», et égrène un improbable inventaire de ce qu'il a pu y croiser : télé, frigo, briquets par centaines, bonbonnes de gaz, congélateurs, plastiques en tout genre... Pour sensibiliser, il a créé une fondation, Stop Plastic Pollution, grâce à laquelle il sillonne les écoles et organise des conférences en entreprise, son gagne-pain. S'il se définit comme écolo, il assume les contradictions qu'impose son mode de vie, à commencer par les trajets en avion, qu'il essaie de compenser. Stève Stievenart n'a jamais voté de sa vie : «Je ne me reconnaissais pas là-dedans.» Il croit davantage à des figures militantes comme Paul Watson, dont il loue la «détermination».

Il y a quelque chose d'apaisant, hors du temps et des tsunamis du monde, à le regarder, impassible et couvert d'une argile qui lui donne une «peau d'éléphant», méditer sur un rocher. Face au bleu. Remis à flot. ♦

Par **VIRGINIE BALLET**
Photo **GUILLAUME CORTADE**

Libération



GONZALO FUENTES/REUTERS

Loïs Boisson La naissance d'une championne

PAGES IV-V

MAPRIMERÉNOU PERMIS DE DÉCONSTRUIRE

ACCORDE

Pointant des fraudes, Bercy a annoncé la suspension du dispositif d'aide à la rénovation thermique. Un recul environnemental supplémentaire surtout motivé par des raisons budgétaires. Et une annonce qui inquiète le secteur du bâtiment. PAGES II-III

Suspension de MaPrimeRénov Le gouvernement jette un froid

Bercy a annoncé mercredi mettre en pause le dispositif de rénovation énergétique pour l'été, prétextant des fraudes et un afflux de dossiers. Ces raisons peinent à convaincre les spécialistes qui y voient un recul pour la transition écologique.

Par
DAMIEN DOLE
et **EMMA DONADA**

Il aura fallu un peu de temps pour que le gouvernement accepte de confirmer. Mardi, *le Parisien* assure que MaPrimeRénov s'apprête à être suspendue dès cet été. Une information qui inquiète et met en colère à la fois le secteur du bâtiment (*lire ci-contre*), les défenseurs de l'environnement et les propriétaires de maisons. Officiellement, le gouvernement explique alors que rien n'est arbitré et qu'il fera des annonces «courant juin pour mieux gérer l'afflux de dossiers et détecter les fraudeurs en amont». Mais, le lendemain, le ministre de l'Economie, Eric Lombard, vend la mèche au Sénat: «Il y a à la fois un encombrement en ce moment et un excès des fraudes [...], d'où la suspension», qui doit s'étendre, apprend-on ensuite, du 1^{er} juillet à la fin septembre – les travaux dans les copropriétés ne sont pas concernés.

«EXCUSES»

Les raisons invoquées par le gouvernement peinent à convaincre les spécialistes. «Ce qu'on peut dire sur la fraude c'est qu'elle existe, comme à chaque fois qu'il y a de l'argent public proposé pour des aides», observe Danyel Dubreuil, du réseau pour la transition énergétique Cler. Les tentatives frauduleuses ne viennent pas d'apparaître: selon l'Agence nationale de l'habitat (Anah), leur explosion remonte à 2022. Depuis, des contrôles renforcés ont été mis en place. Avec des résultats. En 2023, la Direction générale de la concurrence, de la consommation et de la

répression des fraudes (DGCCRF) a contrôlé 800 établissements aux pratiques suspectes dans l'ensemble du secteur de la rénovation énergétique. Sur cet échantillon, la moitié d'entre eux présentait des pratiques irrégulières, «à des degrés de gravité divers». Des chiffres semblables à ceux de 2022. Mais les sanctions ont augmenté de 15% par rapport à 2022 et le nombre de signalements au titre de l'article 40 pour faux et usage de faux ou usurpation d'identité par exemple, a doublé. Pour la seule lutte contre la fraude à MaPrimeRénov, l'Anah a lancé en avril 2024 une grande campagne de vérification de l'identité de certains bénéficiaires. Avec pour effet négatif, selon l'Anah, d'allonger le délai de traitement des dossiers. Ce dernier est passé de 70 jours l'an dernier à 105 actuellement, selon le ministère du Logement. En 2024, l'Anah a retoqué 44 172 dossiers frauduleux, soit un dossier sur dix, permettant d'éviter ainsi 229 millions d'euros de fraude. Est-ce suffisamment important pour justifier la suspension du dispositif? «On pense que non, le gouvernement se donne des excuses», répond Danyel Dubreuil, même s'il est vrai que, face au succès du dispositif, les équipes, «en nombre insuffisant» selon lui, ont pu être débordées.

Par ailleurs, le dispositif réformé en 2024 a connu un fort engouement, porté par les rénovations d'ampleur, bien plus efficaces et encouragées par la nouvelle version de la prime. L'Anah note dans son bilan annuel «une accélération sensible, avec autant de dépôts en trois mois que sur l'ensemble des trois premiers trimestres». Les rénovations par

geste, de leur côté, se sont stabilisées «à un niveau inférieur à 2023». Rebelote au premier trimestre 2025 quand le nombre de logements ayant fait l'objet d'une rénovation d'ampleur subventionnée par l'Etat a triplé par rapport à la même période l'année dernière.

ENGOUEMENT

Malgré le consensus politique sur ce dossier, le dispositif a été malmené depuis plusieurs années. L'Etat comptait lui consacrer dans son budget 4 milliards d'euros en 2024, avant de se ravisier et de le ramener, en février 2024, à 3,1 milliards. En 2025, la dégringolade s'est poursuivie: le gouvernement de François Bayrou lui attribue 2,3 milliards d'euros. Au vu de l'engouement et de cette baisse des crédits, des spécialistes du dossier craignent aujourd'hui que tout le budget alloué ait déjà été consommé. Ce qui aurait donc entraîné cette suspension. Une hypothèse balayée par Eric Lombard devant la commission des affaires économiques du Sénat mercredi. Pour lui, il n'y a «pas de sujet budgétaire» car l'Etat «a prévu au budget de 3,6 milliards [d'euros pour 2025] et on a dépensé probablement 1,3 milliard», ce que confirme le ministère du Logement à *Libération*. Ce montant de 3,6 milliards découle de différentes sources de financement, qui abondent à MaPrimeRénov: le financement par l'Etat, majoritairement, et d'autres sources de trésorerie. Le budget de l'Anah dédié à MaPrimeRénov, qui culmine en effet à 3,6 milliards d'euros en 2025 – contre 3,3 milliards consommés en 2024 –, se décompose ainsi: les 2,3 milliards prévus ●●●

ANDREZ ABACA





●●● dans le budget de l'Etat et le reste de ces autres sources. «Ce n'est donc pas une question de budget en premier lieu, même si, à ce rythme, l'enveloppe serait consommée début octobre», calcule le ministère du Logement, qui préfère appuyer, lui aussi, sur les fraudes et les délais d'instruction.

Un autre dispositif entre dans l'équation : les certificats d'économie d'énergie (CEE). Alimenté par les fournisseurs d'énergie et les vendeurs de carburant automobile, les CEE permettent de financer des travaux d'efficacité énergétique, qu'ils soient réalisés par les fournisseurs d'énergie eux-mêmes ou les particuliers. Fin mai, Bercy a proposé dans un projet de décret de réduire le nombre de travaux éligibles aux CEE, ce qui représente une coupe comprise entre 1,5 et 2 milliards d'euros par an pour un budget total des CEE de 4 à 6 milliards d'euros, selon *les Echos*. L'idée est de faire financer par ce dispositif le bonus écologique et le leasing social (ce qui avait déjà été annoncé en début d'année), mais aussi MaPrimeRénov. Le tout sans toucher à l'enveloppe globale des CEE, et en économisant sur le budget de l'Etat. Problème, selon un rapport

de la Cour des comptes en 2024 : «En pratique, [les fournisseurs d'énergie] répercutent tous les coûts nécessaires à l'obtention des certificats dans les prix de vente des énergies. [...] Le coût associé aux CEE est donc supporté *in fine* par les ménages et les entreprises du secteur tertiaire.» L'institution estime ainsi que chaque ménage a financé à hauteur de 164 euros le dispositif. Or les factures d'énergie n'étant pas modulées en fonction du revenu, contrairement à certains impôts qui abondent le budget de l'Etat, financer MaPrimeRénov avec encore plus de CEE est donc bien moins égalitaire. Un «tour de passe-passe budgétaire», fustige le sénateur écologiste Guillaume Gontard, rapporteur d'une commission d'enquête sur «l'efficacité des politiques publiques en matière de rénovation énergétique».

ESSENTIEL

«Le gouvernement va mettre un coup d'arrêt à la filière et plus personne ne va y croire», regrette par ailleurs Daniel Dubreuil. Et Guillaume Gontard d'ajouter : «Comme pour les fraudes, qui ne sont pas d'un niveau exceptionnel par rapport à d'autres dispositifs, cette suspension découle

en réalité d'une panique du gouvernement sur le budget, car il veut gratter des milliards dans tous les sens, sans aucune vision.»

Cette suspension s'ajoute par ailleurs à une longue liste de décisions défavorables à la transition énergétique et écologique, comme la baisse du bonus écologique pour les voitures électriques, les coupes dans le fonds vert pour les collectivités ou la fin du bouclier tarifaire sur l'électricité. Pour Guillaume Gontard, le symbole est dévastateur : «Nous allons cet été arriver dans une période où certains logements ne seront plus habitables en raison de la chaleur. Et le gouvernement décide de suspendre ce dispositif à ce moment-là...» Fin mars, le gouvernement publiait son Plan national d'adaptation au changement climatique et expliquait : «Avec le changement climatique, les vagues de chaleur vont devenir de plus en plus intenses. [...] Il est donc essentiel de s'assurer que les logements, qu'ils soient neufs ou anciens, soient adaptés au changement climatique pour qu'ils restent confortables lors des épisodes de canicule.» Trois mois plus tard, ce même gouvernement suspend l'un des principaux dispositifs qui permet d'y répondre. ▶

«C'est 15% de notre chiffre d'affaires qui s'envole»

Le président de la Fédération française du bâtiment, Olivier Salleron, dénonce une décision de l'Etat qui pénalise de nombreux artisans tout en risquant de laisser prospérer le travail illégal et dissimulé.

C'est désormais officiel, le gouvernement va fermer temporairement les dépôts de dossiers pour les maisons individuelles liés à MaPrimeRénov, ce dispositif d'aide à la rénovation énergiétique des logements. L'Etat justifie sa décision par une inflation des demandes et de nombreuses fraudes.

Il n'y a pas que les propriétaires qui vont être touchés par cette interruption, mais aussi le secteur du bâtiment et de l'artisanat, déjà en crise. Jeudi, une vingtaine de fédérations professionnelles ont joint leur voix dans un communiqué pour exprimer leur «stupéfaction» et leurs «inquiétudes», demandant par la même occasion à être reçues par le Premier ministre, François Bayrou. Parmi les signataires, Olivier Salleron, président de la Fédération française du bâtiment, organisation patronale qui regroupe 50 000 entreprises du secteur, dénonce une décision qui «sabre le marché de la rénovation énergétique».

Quelles répercussions aura la suspension de l'aide MaPrimeRénov pour le secteur du bâtiment ?

C'est 15% de notre chiffre d'affaires qui s'envole. Si cette aide est une bonne initiative pour la planète, elle est aussi primordiale pour notre activité artisanale, qui était au plus bas. 80% des métiers du bâtiment et de la construction sont concernés, des maçons qui font des isolations par l'extérieur, jusqu'aux électriciens, aux plombiers, aux chauffagistes ou aux plaquistes. Tous les artisans, toute l'économie de la rénovation énergétique sont touchés. En tout, on décompte 100 000 personnes travaillant dans ce secteur qui risquent de se retrouver sur le carreau avant la fin de l'année.

Quel jugement portez-vous sur cette décision ?

Après ce que l'on subit depuis deux ans, c'est-à-dire une chute de 50 à 70 % de la construction immobilière neuve, maintenant, on sabre le marché de la rénovation ! C'est mesquin, c'est du gagne-petit. Alors c'est sûr, plusieurs centaines de millions d'euros ne vont pas sortir des caisses de l'Etat, mais dans ce cas-là, qu'on ne nous promette pas un dispositif au 1^{er} janvier, si c'est pour le supprimer au 1^{er} juillet. Et puis, c'est taper sur un des seuls secteurs non délocalisables, la construction, qui emploie 2,3 millions de personnes. On représente plus de 15 % de la main-d'œuvre du privé. Sans

oublier qu'en mettant à l'arrêt le marché de la rénovation énergétique, et donc des employés formés et qualifiés, on creuse le lit du travail illégal et dissimulé, qui apparaît massivement dans ces périodes de flottement.

Pour justifier le gel de l'aide, l'Etat met en évidence le nombre de fraudes, qu'en pensez-vous ?

C'est une excuse pour ne pas dépenser le budget qui a été alloué. Bien sûr, il existe des entreprises frauduleuses qui essaient de recruter des artisans, en tentant d'exploiter la manne des aides publiques. On le voit bien, quand une structure se crée à partir de rien, à Brest, et engage des travaux chez des particuliers en faisant signer des contrats à Nice, Strasbourg ou Lille... Bien évidemment, derrière, il y a un loup. Mais ce sont souvent des grosses sociétés extérieures au monde du bâtiment. Et surtout, il suffit de faire l'effort de se pencher dessus : il existe aujourd'hui des outils numériques qui permettent de contrôler beaucoup plus efficacement ces phénomènes. Mais du côté de l'Etat, les moyens n'ont pas été mis. On y voit une réelle injustice, car si on devait arrêter toutes les activités dans lesquelles on trouve de la fraude, on suspendrait aussi la Sécurité sociale, l'assurance chômage ou les aides publiques partout ailleurs. Pourtant, on ne le fait pas. C'est sur le bâtiment qu'on tape, et ceux qui gagnent, ce sont les tricheurs.

INTERVIEW



Recueilli par CÉLIA MERCKENS

Il a fallu se frotter plusieurs fois les yeux en découvrant la fiche statistique envoyée aux journalistes par la WTA jeudi matin. Dans le dernier carré de ce Roland-Garros, il y avait donc d'un côté trois des cinq meilleures joueuses du monde, toutes déjà titrées en Grand Chelem, qui cumulent plus de 1100 matchs joués sur le circuit principal, plus de 20 participations aux Majeurs chacune et près de 100 millions de dollars de gains en carrière. Et de l'autre, Loïs Boisson, 361^e mondiale, un seul match joué sur le circuit principal avant Roland-Garros et 148 009 dollars sur son compte en banque. Une fourmi face à trois éléphants.

Avant sa demi-finale, Roland-Garros avait publié sur son site un sondage pour savoir qui de la Française ou de l'Américaine Coco Gauff les fans voyaient s'imposer. Sur 56 000 votants, 81% imaginaient la tricolore l'emporter. La magie de Loïs Boisson se résume ainsi : elle réussit, par sa confiance à toute épreuve, à faire germer dans la tête des fans, l'idée que l'impossible était possible. Qu'une joueuse si

mal classée qu'elle n'aurait même pas dû pouvoir participer aux qualifications du Grand Chelem (elle a été invitée dans le tableau principal par la Fédération française de tennis) puisse battre la deuxième meilleure joueuse du monde sans que plus personne ne trouve plus cela étrange. La réalité du terrain a été bien plus brutale : la Française a été balayée en mondovision (6-1; 6-2) et ne verra la finale qu'en tribunes ou à la télévision.

FAUX RYTHME

Vers 18 heures jeudi, une fois le match à rallonge entre Iga Swiatek et Aryna Sabalenka terminé, on a vu d'entrée les 359 places qui séparaient Boisson et Gauff au classement. Première à se présenter au service, la Française a démarré sur un faux rythme, comme si son lance-roquette de bras droit et ses jambes étaient restés aux vestiaires. Coco Gauff, elle, faisait tout l'inverse de la veille, quand elle s'était imposée en quart de finale dans un match brouillon face à sa compatriote Madison Keys à plus de 100 fautes directes cumulées : l'Américaine

a mis la balle dans le court, dépassé les lignes et passé ses services. Résultat : six jeux à un après trente-cinq minutes et un court Philippe-Chatrier, déjà tiède au début du match, transformé en réfrigérateur.

Dans la deuxième manche, Loïs Boisson n'a retrouvé que par moments éphémères sa fulgurance qui lui avait permis de renverser coup sur coup les numéros 3 et 6 mondiales. C'était bien trop peu face à une adversaire qui, pour la première fois depuis le début de la quinzaine, n'a ni été perturbée par ses lifts tourbillonnants en coup droit ni par ses revers slicés à répétition et encore moins par le public. Coco Gauff avait expliqué la veille en conférence de presse ses deux manières de gérer une audience hostile : «Préfendre que c'est toi qu'ils soutiennent et ne pas les laisser te miner.» Elle l'a merveilleusement bien fait. Le conte de fées a pris fin en moins d'une heure dix et Boisson a fini la tête sous sa serviette, les yeux rougis, en se frappant le crâne. Quand on a volé si près des étoiles, la rebondie sur terre est violente.

Dans quelques jours, quand elle aura digéré sa défaite, la Dijonnaise se consolera en se disant qu'elle, celle dont personne ou presque ne connaît le nom il y a dix jours, a fait vibrer la France entière comme aucun tricolore à Roland-Garros depuis une décennie au moins.

PRESSION ET ATTENTES

Elle découvrira en ouvrant ses réseaux sociaux, dont elle se tient éloignée Porte d'Auteuil, sa nouvelle popularité. Depuis quarante-huit heures, des unes des quotidiens généralistes aux ouvertures des journaux radio ou télévisés, tout le monde n'avait d'yeux que pour elle. Loïs Boisson devra se faire à son nouveau statut de 65^e joueuse mon-

diale (à partir de lundi) et première Française au classement WTA. Celle qui n'avait connu jusqu'ici que le circuit secondaire entrera directement dans les tournois du Grand Chelem et pourra arpenter les tournois sans se soucier de son compte en banque désormais bien rempli (sa demi-finale lui a rapporté 690 000 euros). Elle devra aussi gérer les sponsors, les sollicitations médiatiques, les fans qui la reconnaissent dans la rue, la pression et les attentes. Il y a quelques jours, Pauline Parmentier disait à Libé ne pas être inquiète pour l'après. La coach des Bleues imagine Loïs Boisson «explorer par la suite», car elle a «une marge de progression énorme». Sans aucune expérience des grands tournois, avec un revers encore fragile et son jeu au filet perfectible, la Française a joué les yeux dans les yeux avec les plus grandes du circuit. Qui sait ce qu'elle sera capable de faire dans quelques mois ou quelques années, une fois ses défauts gommés ? «Mon rêve n'est pas d'atteindre la demi-finale, mais de remporter le Grand Chelem», disait-elle encore jeudi. Rendez-vous dans un an. ➤

LIBÉ.FR

Aryna Sabalenka met fin au règne parisien d'Iga Swiatek. La numéro 1 mondiale a fait tomber la triple tenante du titre, invaincue à Paris depuis quatre ans (7-6, 4-6, 6-0 en 2h 22 minutes).

Loïs Boisson Du rêve au revers



Jeudi, la joueuse tricolore de 22 ans s'est inclinée sèchement en demi-finale de Roland-Garros contre l'Américaine Coco Gauff (6-1, 6-2). Malgré cette défaite, ce parcours singulier lui permet de devenir la numéro 1 française.

Par
JULIEN LECOT

Derrière l'épopée, les trous dans la raquette de la formation féminine française

La surprise de cette année cache une réalité moins reluisante : les Bleues sont depuis de longs mois à la peine à tel point qu'aucune ne figurait, avant l'ascension folle de Boisson, dans le top 90 mondial. Autopsie d'une déroute.

Les miracles arrivent souvent au moment où on les attend le moins. L'épopée fantastique de Loïs Boisson à Roland-Garros en est la preuve : personne, il y a encore une dizaine de jours, n'aurait misé un centime sur la présence d'une Française dans le dernier carré porte d'Auteuil. Avant le début du tournoi, la question n'était pas de savoir si une Française atteindrait les

demi-finales, mais si le tableau afficherait encore, ou non, des drapeaux tricolores à l'issue du premier tour. Sur les neuf Bleues engagées, deux seulement (Varvara Gracheva, 67^e, et Caroline Garcia, 99^e) étaient suffisamment bien classées pour s'assurer une participation au Grand Chelem. Du jamais vu depuis le début de l'ère Open en 1968. Les autres, comme Boisson, n'ont pu inscrire

leur nom sur la liste de départ que grâce à la générosité de la Fédération française de tennis (FFT), qui a, comme à son habitude, arrosé les tricolores d'invitations.

Ténèbres. Cette dégringolade des Françaises dans la hiérarchie mondiale ne date pas d'hier. Derrière la quasi-retraitée Caroline Garcia, seule Française capable de tenir sur la distance avec les meilleures du monde, on voyait progressivement ces dernières années un gouffre se former. Alizé Cornet, Pauline Parmentier ou Kristina Mladenovic, avec qui la Lyonnaise avait remporté la Fed Cup 2019, ont

toutes raccroché ou sombré dans les ténèbres du classement WTA.

Les générations suivantes n'ont pas encore réussi à prendre la relève malgré des résultats plus qu'encourageants en jeunes (Clara Burel en 2018, Diane Parry en 2019 et Elsa Jacquemot en 2020, ont toutes été championnes du monde chez les juniors). Quant à Varvara Gracheva, née Russe et naturalisée Française en 2023, elle n'a pas, pour l'instant, pas été à la hauteur des espérances (elle pointerait, après Roland-Garros, en dehors du top 100 pour la première fois depuis 2022).

Et voilà comment l'une des

fédérations les plus riches du monde, organisatrice d'un tournoi du Grand Chelem, se retrouve amputée de toute joueuse capable de s'installer durablement parmi les cinquante meilleures du monde et reléguée en deuxième division de la Billie Jean King Cup (ex-Fed Cup).

«On a aujourd'hui un petit trou dans la raquette, on va le dire comme ça», a sobrement reconnu Gilles Moretton, le patron de la Fédé, face aux journalistes en début de tournoi. L'ancien joueur reconnaît que les mauvais résultats des Françaises sont plus liés à un retard important pris par rapport aux autres nations qu'à un «trou générationnel». «Dans un pays où il y a 68 millions d'habitants et des centaines de milliers de jeunes filles qui jouent et rêvent, pour certaines, d'être championnes et de gagner un Grand Chelem, avec des courts et des écoles de tennis dans toutes les régions, c'est plutôt un trou dans la formation», raillait, il y a quelques jours, Fabrice Santoro dans les colonnes de *Ouest-France*.

La FFT temporise : «Il ne faut pas noircir le tableau : la France a une belle densité au classement WTA avec dix filles dans le top 200, ce qui est signe d'un sport en bonne santé dans sa globalité.»

Décalage. Les raisons de la traversée du désert du tennis féminin, l'oasis Boisson mis à part, sont multiples. Il y a d'abord un souci lié à la détection qui est trop tardive ou pas assez généralisée sur le territoire par rapport à d'autres pays, et qui va de pair avec un manque de considération pour les femmes. «A un moment donné, il n'y avait pas de détection dans certaines ligues», expliquait, il y a quelques mois, Julien Benneteau, l'entraîneur de l'équipe de France de Billie Jean King Cup, à *l'Equipe*. «Il y a des générations de filles, comme celles nées en 2005 et 2006 qui ne sont pas "entraînées", ce qui n'est jamais arrivé dans l'histoire de la Fédération. Il faut dire clairement les choses, le tennis féminin n'était pas considéré comme le tennis masculin.»

La FFT assure avoir mis les bouchées doubles sur «la base» pour identifier les filles à haut potentiel, qui ont entre 7 et 10 ans : le nombre de

détectées a doublé ces dernières années. Une fois les joueuses identifiées vient l'accompagnement vers le plus haut niveau. Là encore, la France semble avoir un set de retard. L'écart se crée au début de l'adolescence, explique Moretton : «Les jeunes filles françaises sont à 11 ans au même niveau que les étrangères, mais ensuite, un décalage se fait entre 11 et 14 ans.»

Le président de la FFT évoque plusieurs pistes d'améliorations, parmi lesquelles le fait d'arrêter de «considérer à égalité le parcours des garçons comme celui des filles». «Ne pas différencier les filles et les garçons, c'est une grosse connerie», tranche durement Loïc Courteau, l'ancien entraîneur d'Amélie Mauresmo, dans *l'Equipe*. On ne peut pas agir de la même manière. L'adolescence d'une fille est complètement différente de celle d'un garçon.»

Si les spécificités féminines ne sont pas, ou mal, prises en considération, c'est aussi que leurs coachs sont encore trop souvent des hommes. D'après *l'Equipe*, seuls 18 % des entraîneurs de tennis sont des femmes. Et pour beaucoup d'hommes, entraîner une joueuse est encore vu comme une rétrogradation. Loïc Courteau encore : «La plupart des entraîneurs ne veulent pas travailler avec les filles, ça les emmerde. C'est comme une punition.» La FFT confirme : «Trop peu d'entraîneurs sont intéressés par la formation des filles, ce qui peut occasionner un niveau de pratique et d'entraînement pas assez important, et non adapté au sport à plus haut niveau.» Pour rectifier le tir, la Fédération explique avoir engagé des travaux pour revoir tout le parcours vers le haut niveau, «répondre au mieux aux besoins spécifiques des athlètes» et féminiser l'encadrement dans le tennis français. Une mission dédiée au tennis féminin pourrait aussi être lancée.

Pour Gilles Moretton, il n'y a cependant pas de raison de s'inquiéter : «Il y a des choses qui ont été mises en place. Ce sont des cycles. On est assez confiants pour l'avenir.» Avec Loïs Boisson, un nouveau a peut-être commencé en cette fin mai à Roland-Garros.



Loïs Boisson,
jeudi, lors de son
match contre
Coco Gauff.
PHOTO DIMITAR
DILKOFF. AFP



LIBÉ.FR

Margareth Menezes, ministre de la Culture du Brésil : «Nous sommes en train de tourner la page Bolsonaro»

La chanteuse de carnaval, sambiste, comédienne, entrée au gouvernement brésilien il y a deux ans, relève le défi de reconstruire un domaine pris pour cible par l'extrême droite. Libération s'est entretenu avec elle à son arrivée, mercredi à Paris, où le président Lula da Silva entame une visite officielle.

PHOTO DR

Gaza: de grands festivals enlisés dans des conflits de valeurs

Field Day, Sónar... Des événements dépendants d'un fonds soupçonné d'investir dans les territoires occupés par Israël sont visés par des appels au boycott. Avec en filigrane une critique du désengagement financier des pouvoirs publics.

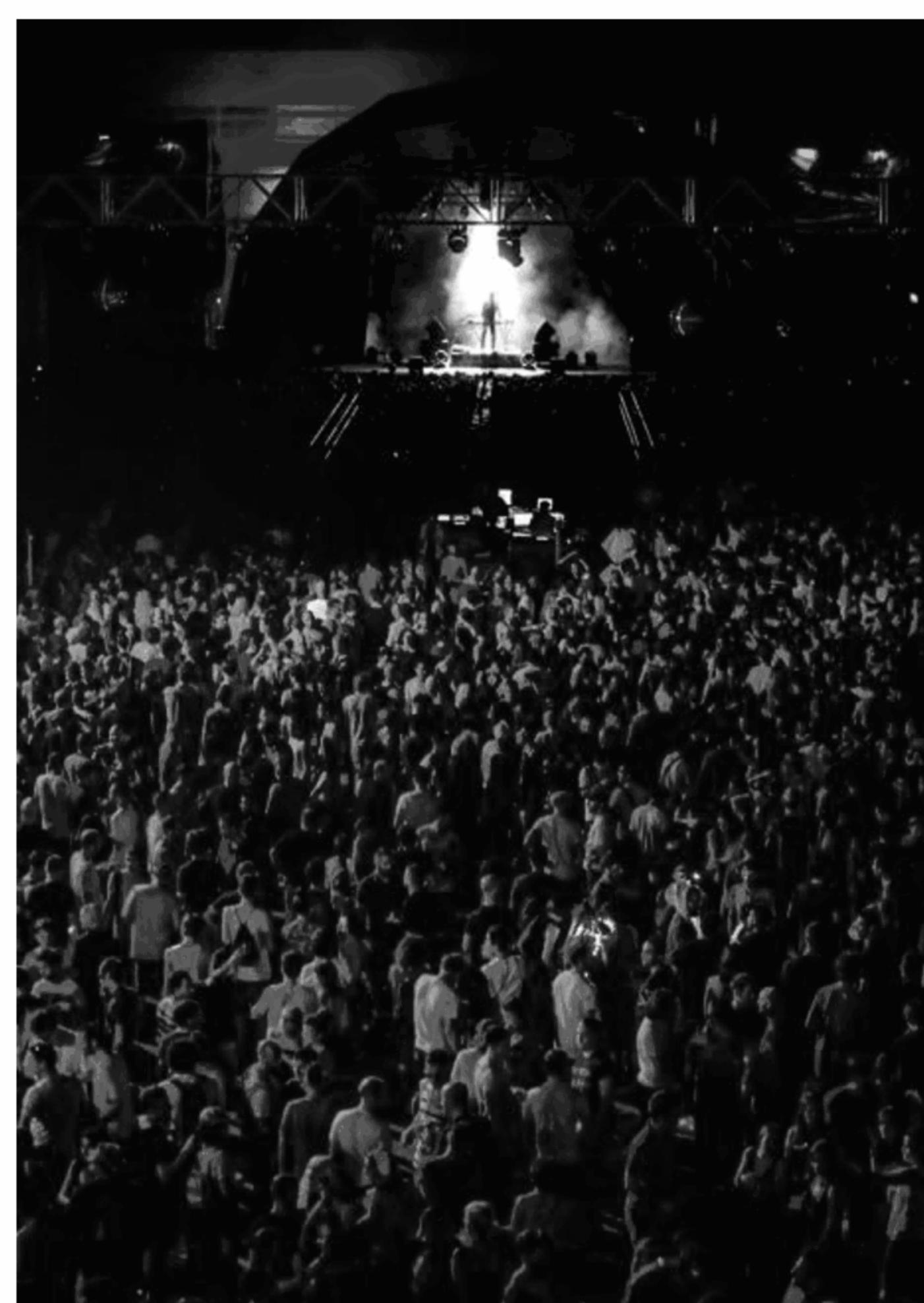
Par ÈVE BEAUVALLET

Financez-vous le massacre à Gaza avec votre billet acheté pour le festival Sónar à Barcelone, qui démarre le 12 juin ? Le vénérable temple espagnol des musiques électroniques, fief underground réputé irréprochable dans sa lutte en faveur des minorités, est accusé de complaisance envers Israël. En cause, ses «liens» avec Kohlberg Kravis Roberts & Co (KKR), un fonds d'investissement siégeant à New York, accusé de posséder des intérêts économiques dans l'implantation de colonies sur les Territoires palestiniens. Des «liens» dénoncés dans une lettre ouverte appelant la direction à adopter des «politiques de programmation et de partenariat éthiques», et signée par quelque 70 artistes attendus sur le festival. Sur les 140 programmés, 36 ont annulé leur venue. Près de 10 % des spectateurs réclament un remboursement. Côté britannique, le 29 avril, une lettre ouverte cosignée par Brian Eno, Ben UFO, Jyoti Singh ou encore Robert Del Naja de Massive Attack exigeait la même chose du festival Field Day, également lié à KKR.

Depuis, Sónar a marqué son soutien total au peuple palestinien et précisé la nature de ce «lien» avec la firme américaine. «Nous n'avons pas été impliqués, nous n'avons pas

eu notre mot à dire et nous n'avons pas voté. De même, nous n'avons aucune influence ni aucun contrôle sur les décisions d'investissement ou le fonctionnement interne de KKR.» Sónar a été acquis en 2018 par Superstruct Entertainment, une société qui possède et exploite des festivals comme Field Day, Mighty Hoopla, Sónar et Tramlines. En juin 2024, cette société a elle-même été rachetée par un conglomérat de plus de 90 investisseurs, dont KKR. Il ne s'agit donc pas d'un simple partenariat avec la firme. N'en déplaise au ministre de la Culture espagnol qui annonçait que KKR n'était «pas le bienvenu» dans le pays, ce fonds détient en partie Sónar, comme 22 autres festivals espagnols. Et comme un nombre croissant de multinationales spéculatrices détiennent une majorité d'acteurs du secteur des musiques actuelles.

Equilibriste. Le conflit de valeurs dans lequel s'enlisent ces festivals n'est pas nouveau. En 2022, le Monde analysait déjà l'incohérence de positionnement de Coachella, éden des progressistes aux mains de Philip Anschutz, un actionnaire anti-avortement, anti-LGBT, climatosceptique. Mais le cas Sónar bute sur une pierre d'achoppement de la taille d'un menhir. D'une part, il est question d'une scène underground indissociable des luttes politiques. De l'autre, il est question d'un massacre de populations. Massacre condamné sans équivoque par la direction du festival mais qualifié de «catastrophe humanitaire» – «un génocide», rectifient des commentaires indignés. En France, au Syndicat des musiques actuelles (SMA), la directrice Aurélie Hannedouche trouve cette polémique symptomatique d'un con-



Lors de l'édition 2015 de Soná, à Barcelone. PHOTO PIERRE MÉRIMÉE. REA

texte économique devenu intenable pour l'industrie. «Ce qui arrive à Sónar nous pend au nez en France, tranche-t-elle. Les régions ont coupé 65,8 millions dans leurs budgets, à quoi s'ajoutent les baisses des départements et de l'Etat. Face aux charges qui explosent et à l'impossibilité d'augmenter encore les prix des billets, les acteurs des musiques actuelles ont tendance à se tourner vers ces groupes privés qui se sont immiscés dans le secteur depuis 2010. Avant, on était tous indépendants.» Le syndicat vient d'ailleurs de publier sur son site une cartographie illustrant la concentration éclair opérée depuis le Covid.

Parmi les boycotteurs de Sónar, le trio de chorégraphes français (La) Horde, à la tête du Ballet national de Marseille, insiste sur ce point politique. Mardi, le collectif annonçait sur Instagram son retrait de la programmation de Sónar 2025, mais en prenant soin de disculper entièrement le festival qui, précisent-ils, «a toujours été un espace précieux pour les scènes underground, queer et alternatives du monde entier». Leur charge, in fine, vise les pouvoirs publics qui, en se désengageant financièrement des structures culturelles, les contraignent «à se faire absorber de manière insidieuse par des organismes parfois motivés par des intérêts sur lesquels nous n'avons aucun contrôle». Quelle marge de manœuvre reste-t-il ? Aurélie Hannedouche, au SMA: «En tout cas, on ne peut plus grossir à n'importe quel prix.» Ou au prix d'un travail d'équilibriste. Ainsi, c'est en «ennemi de l'intérieur» que s'est présenté de son côté le groupe de hardcore suédois Refused, lui aussi programmé dans le giron de Superstruct Entertainment, pendant l'été. Dans un long post Instagram, le groupe a fait part de sa décision de maintenir ses dates dans les festivals organisés par la société controversée. Comme beaucoup d'autres artistes, leur premier réflexe, expliquent-ils, a été de «quitter le navire», avant d'entendre à quel point les festivals et leurs organisateurs partageaient leurs valeurs et se disaient «dégoutés que des imbéciles comme KKR aient racheté Superstruct, ternissant ainsi leur travail».

Autosabordage. Aussi, soulève Refused: où commence et où finit la quête de pureté éthique dans un secteur aujourd'hui menotté par ces puissantes multinationales? Certains concerts du groupe sont supervisés par

Live Nation, qui appartient à BlackRock, lequel «investit massivement dans la fabrication d'armes». Fini aussi ? Et faut-il encore qu'il renonce à diffuser sa musique sur Spotify, qui «a fait un don pour l'investiture de Trump et investit également dans l'intelligence artificielle militaire» ? A une heure où les circuits alternatifs de la musique ne suffisent plus aux artistes pour vivre décemment, Refused rappelle le risque de l'autosabordage. En bref, les voici donc face à un merdier somme toute très classique dans l'économie actuelle des industries culturelles, mais que le massacre à Gaza rend particulièrement odorant: qui les artistes pénalisent-ils réellement en renonçant à jouer dans ces événements ? Le développement de ces fonds d'investissement amoraux et spéculateurs ? Refused n'y croit pas une seconde, persuadé que les KKR et consorts ne savent «même pas de quoi nous parlons sur scène : boycotter ces festivals nous donnerait une meilleure image de nous-mêmes, et l'héritage du groupe ne serait pas terni par une association avec ces entreprises répugnantes. Ce serait agréable.» Mais à l'issue de ce noeud au cerveau, le groupe a plutôt préféré assurer ses dates, «célébrer la résistance et récolter des fonds pour la cause palestinienne cet été». Une position qui n'a pas convaincu tous leurs fans: «Le nom de votre groupe ne correspond pas à vos décisions», tranchait l'un d'eux. ♦



LIBÉ.FR

A Bruxelles, les alliés de l'Otan prêts à répondre à la demande de Trump d'augmenter leurs dépenses militaires

Un objectif de 5 % de leur PIB national consacré aux dépenses militaires, au lieu de 2 % actuellement. Alors que le nombre de morts et de blessés côté russe est proche du million en Ukraine et que Moscou multiplie les actes de guerre hybride, les ministres de la Défense des 32 pays alliés se sont réunis jeudi dans la capitale belge pour discuter de ce sujet majeur. PHOTO REUTERS

2%

C'est la nouvelle valeur du principal taux directeur de la Banque centrale européenne.

L'institution monétaire dirigée par Christine Lagarde a annoncé jeudi une révision à la baisse de ce taux sur les dépôts bancaires, qui passe de 2,25 % à 2 %. «L'inflation et l'économie européenne ralentissent, cela donne deux bonnes raisons à la BCE pour baisser les taux», analyse l'économiste François Geerolf. Car en baissant ainsi «le prix de l'argent», la BCE espère relancer les crédits que les banques traditionnelles accordent aux entreprises et aux ménages pour stimuler la croissance et réduire le chômage. Le tout dans un contexte où l'inflation ralentit.

«Le passage du groupe Hachette aux mains du clan Bolloré a constitué une rupture à l'intérieur du paysage éditorial français.»



JEAN-YVES MOLLIER
historien spécialiste
de l'édition
et contributeur du livre
Déborder Bolloré

Coédité par une cinquantaine d'éditeurs indépendants, le livre *Déborder Bolloré*, qui paraît ce vendredi, se veut une prolongation de la campagne «Désarmer Bolloré», qui rassemble depuis cet hiver les initiatives d'organisations syndicales, antifascistes, féministes, et écologistes. Le recueil documente, analyse et combat le projet de concentration éditoriale mené par le milliardaire breton dans le monde du livre, et ses incidences sur la montée d'un «libéralisme autoritaire». Les lecteurs y trouveront un savoir utile à la compréhension des phénomènes économiques, donnant à l'ensemble bien plus d'épaisseur qu'un simple tract militant.

LUCIE ALEXANDRE
A lire en intégralité sur Libé.fr

La gêne du RN face à la parole raciste de ses cadres

Le parti de Marine Le Pen fait parfois penser à un oignon: il possède des couches. Celles que l'on voit de l'extérieur, luisantes et dorées, sur les rayons des primeurs, ce sont les porte-parole au verbe sans accroc, lisse. Ceux-là, peu nombreux, n'ont pas manqué de condamner le meurtre raciste commis à Puget-sur-Argens, dans le Var, samedi (lire ci-dessous). Jordan Bardella, le président du RN, s'est dit horrifié par un «assassinat, aux motifs racistes, [qui] révulse la France» et a appelé le Parquet national antiterroriste à «faire toute la lumière sur cet acte inqualifiable pour pouvoir infliger à son auteur, criminel et potentiel terroriste, une peine exemplaire».

Cette première couche ne sent aucune complicité avec le suspect, qui se revendique pourtant comme un sympathisant du RN. «Nous ne nous sentons pas visés pour une simple et bonne raison, c'est que l'entièreté de notre combat ne repose pas sur l'opposition entre les races, entre la classification entre les hommes et les femmes selon leur origine, mais sur le pacte social, sur l'apparte-

nance à la nation», s'est défendu sur France Info jeudi matin le député du Nord Sébastien Chenu. La distinction se veut claire: c'est après l'immigration, et non les immigrés, qu'en ont les cadres frontistes. Mais avec notre RN-oignon, plus on épingle les couches, plus l'odeur se fait forte et plus les yeux pleurent. Le site *les Jours* a révélé lundi l'existence d'un groupe Facebook «La France avec Jordan Bardella», géré par plusieurs cadres, ex-candidats et collaborateurs parlementaires du RN, et dont étaient membres des députés de la formation. Là, sans modération, ou presque, étaient tenus des propos racistes, antisémites, des appels à la haine raciste voire à la violence. Florilège: «Il nous manque un mec à petite moustache. Tout serait fini très vite. Désolé j'ai oublié son prénom»; «Déjà, les sionistes dehors! Vous n'avez pas à commander le peuple! Et toute la merde planétaire que vous avez fait rentrer pour hybrider la France, elle dégage avec vous!»; «Faut anéantir l'islam»... Ces propos ont poussé le député insoumis Thomas Portes, lui-

même régulièrement menacé par l'extrême droite, à saisir lundi la procureure de la République de Paris pour appel au meurtre, provocation à la haine raciale et injures à caractère raciste. Les porte-parole du RN ont beau jeu de nier leurs liens avec les propos tenus. «Nos députés, sur lesquels on n'a en plus aucun doute, vont quitter ou ont quitté déjà ce groupe», s'est défendu Chenu, estimant qu'«on peut adhérer à un groupe Facebook qui a un intitulé sympathique, sans son consentement actif». Florence Joubert, députée de Dordogne, avait fustigé sur X les «dirigeants-compllices» coupables d'«accueillir massivement des migrants-envahisseurs». Croisée dans les couloirs de l'Assemblée mardi, elle a d'abord refusé de réagir au meurtre raciste, avant d'estimer que «de vivre ensemble est devenu impossible». Avant, interrogée sur la possibilité que ses propos sur les envahisseurs puissent être de nature à armer le bras de sympathisants racistes, de répondre: «Beaucoup de choses arment des bras, même vous, les journalistes.»

NICOLAS MASSOL

Puget-sur-Argens: le suspect reconnaît les faits mais conteste l'intention terroriste

Une information judiciaire a été ouverte pour «assassinat» et «tentative d'assassinat en relation avec une entreprise terroriste»; ainsi que pour «association de malfaiteurs terroristes» après le meurtre d'Hichem Miraoui à Puget-sur-Argens (Var), a annoncé jeudi le Parquet national antiterroriste (Pnat) dans un communiqué. Dans la soirée, Christophe B. a été mis en examen et écroué pour assassinat terroriste. «Dans le cadre de sa garde à vue, si Christophe B. reconnaît la matérialité des faits, il conteste toute motivation raciste à ses actes,

ainsi que toute intention terroriste», ajoute le Pnat. Dans son communiqué, le Pnat revient en détail sur la soirée sanglante qui a mené à la mort d'Hichem Miraoui. Samedi, Christophe B. passait la journée avec sa femme et un couple d'amis, «journée au cours de laquelle une consommation d'alcool était relevée». Rentré à leur domicile dans la soirée, l'homme paraît particulièrement énervé selon sa femme et tire une première fois «à l'intérieur du domicile, sans viser personne». Mais Christophe B. sort ensuite et prend le volant de sa Nissan Navara, puis croise

Réforme des retraites L'Assemblée se prononce pour l'abrogation

C'est un vote sans conséquence concrète, mais qui ne manque pas de portée politique. Les députés ont adopté jeudi une proposition de résolution portée par le député communiste Stéphane Peu visant à abroger la réforme des retraites de 2023. L'initiative a récolté 198 voix pour et seulement 35 contre, sur un total de 233 votants. En pleine journée de mobilisation «pour les retraites, les emplois, et les salaires», chapeautée par la CGT, les communistes invitaient l'hémicycle à «affirmer l'impérieuse nécessité» d'aboutir à l'abrogation du texte. Affirmer seulement, car ce n'est pas une proposition de loi qui a été soumise au vote.

Vol à Grévin Deux militants de Greenpeace mis en examen

Deux militants de l'ONG Greenpeace, qui avaient «emprunté» lundi la statue de cire d'Emmanuel Macron au musée parisien – avant de la rendre le lendemain – ont été mis en examen pour «vol aggravé» et placés sous contrôle judiciaire jeudi, a annoncé à *Libération* Mme Marie Dosé, avocate des deux activistes. L'ouverture de cette information judiciaire intervient au titre du chef de «vol en réunion d'un bien culturel exposé». Pour cette infraction, l'homme et la femme mis en cause risquent jusqu'à dix ans d'emprisonnement et 150 000 euros d'amende.

Justice TotalEnergies à la barre pour des accusations de greenwashing

Un premier procès de greenwashing en France pour un énergéticien. TotalEnergies a-t-il «trompé» ses clients avec ses promesses climatiques? La multinationale pétrogazière a répondu jeudi devant un tribunal civil d'accusations de «publicités mensongères» portées par plusieurs ONG, en raison d'allégations environnementales laissant penser que le groupe pouvait atteindre la neutralité carbone tout en continuant à extraire du pétrole et du gaz. Devant la salle, le groupe dirigé par Patrick Pouyanné a écarté toute insécurité dans sa communication et a déclaré sa «bonne foi». La décision des juges est attendue le 23 octobre.

son voisin, Hichem Miraoui, qu'il tue «en tirant dans sa direction à plusieurs reprises». Christophe B. se gare alors, à 22 h 26 selon la vidéosurveillance, devant le logement d'un autre voisin. Il tire à plusieurs reprises «en direction de la baie vitrée», puis quitte les lieux avant que deux personnes sortent du logement visé. Toujours selon le Pnat, Christophe B. revient à leur hauteur et tire deux nouvelles fois en leur direction, «blessant l'un d'entre eux à la main», pour finalement prendre la fuite. Il sera finalement interpellé dimanche, «après des échanges avec le négociateur du GIGN». Dans sa voiture, les gendarmes ont trouvé «deux armes de poing semi-automatiques et deux armes d'épaule, quatre chargeurs garnis de munitions» et «plus de 1000 munitions de divers calibres». Deux autres armes ont été saisies au domicile du suspect, tireur sportif détenant tous ses équipements avec autorisation. Le Pnat ajoute que l'*«examen psychiatrique réalisé dans le temps de la garde à vue ne met en évidence aucune pathologie ou anomalie mentale»*.

LUDOVIC SÉRÉ
A lire en intégralité sur Libé.fr

LIVRES/

Edmund White, la symphonie de l'adieu

Avec ses romans gays, l'écrivain américain a ouvert des portes et inspiré une nouvelle génération d'auteurs. Il est mort mardi à 85 ans.

Avant les mots, ce sont les images qui reviennent. Des photos en noir et blanc qu'avec le recul on trouvera peut-être un peu kitch, façon Abercrombie & Fitch, mais ne jugeons pas trop sévèrement nos premiers émois. Un homme de dos sous la douche, le biceps gonflé: c'était *la Tendresse sous la peau*. Deux garçons sur un ponton, chemises ouvertes, regardant vers le loin et se désirant sans doute à bas bruit: c'était *Un jeune Américain*. Et surtout, ce visage en clair-obscur exsudant les yeux fermés des volutes de fumée, ce visage dont on croyait alors (à tort) qu'il était sans doute celui de l'auteur, avec en dessous ce titre qui passait pour la beauté même : *la Symphonie des adieux*. Les couvertures 10-18 des romans d'Edmund White s'alignent dans notre mémoire et n'oubliions pas, pour beaucoup, les portes secrètes qu'elles ont ouvertes une fois passée l'épreuve de la caisse, quand les modèles manquaient, quand acheter un livre était déjà un premier pas.

«Beaux ploucs». L'écrivain américain – romancier, dramaturge, essayiste, critique littéraire – est mort mardi à New York. Il avait 85 ans, mais était resté particulièrement jeune d'esprit, sémillant, canaille. Il y a quelques mois, en décembre, plus culte que jamais, il répondait encore aux questions «sexy» du magazine *Interview*, posées par 18 personnalités gays parmi lesquelles John Waters, Michael Cunningham ou (dans une nouvelle génération qui lui doit beaucoup) Justin Torres, Brontez Purnell, Tash Aw. «Quelle a été la première description d'une activité homosexuelle que vous

avez lue, quel âge aviez-vous et quelle impression vous a-t-elle laissée?» lui demandait par exemple le Britannique Alan Hollinghurst. Réponse: «J'avais 12 ans, et c'était Mort à Venise, que l'on ne considère pas comme très sexuel, mais à 12 ans et chaud comme je l'étais, chercher le mot "homosexualité" dans le dictionnaire suffit à vous exciter.» Né en 1940 à Cincinnati, dans l'Ohio, d'un père businessman parangon de virilité (*une sorte de John Wayne texan*) et d'une mère psychologue qui, lorsqu'il lui annonça son homosexualité à 14 ans, l'envoya illiko chez une armada de confrères, Edmund White a grandi en s'imaginant déviant, avec la solitude pour unique perspective. L'été de ses 16 ans, il payait des prostitués avec l'argent de son job d'être simplement pour les admirer. «Des mecs du Kentucky, des beaux ploucs, avec des tee-shirts pas repassés, blonds, des yeux bleu délavé, 22, 23 ans», se souvenait-il en souriant. Cet homoérotisme étasunien, sportif, suant, fait de vestiaires et regards en coin, imprégnera ses pages, de même la «maladie», synonyme de mensonges et de honte, qui lui inspira *Un jeune Américain* (1982), le premier volume d'une trilogie d'inspiration autobiographique voué à devenir son grand œuvre. Suivront *la Tendresse sur la peau* en 1988 et *la Symphonie des adieux* en 1997 (traduits en France respectivement chez Christian Bourgois et chez Plon).

Il écrivit par la suite des romans plus ou moins réussis et des mémoires (*Mes Vies* en 2006 et *City Boy* en 2010). On lui doit une biographie de Jean Genet (publiée chez Gallimard en 1993) et une autre de Marcel Proust (chez Fides, en 2002). Edmund White ne décollait pas l'étiquette d'écrivain gay et mettait ses interlocuteurs à l'aise en un clin d'œil. On pouvait tout lui demander: rien de sa vie, de ses histoires de cœur ou de cul, n'était plus à cacher.

DISPARITION

Edmund White en 2013, à Paris. PHOTO PAUL ROUSTEAU

Au tournant des années 80, il fut l'un des mousquetaires du Violet Quill, cette bande d'écrivains gays américains représentants de l'affirmation identitaire et artistique après les émeutes de Stonewall en 1969. Sur les sept, il n'en reste aujourd'hui plus qu'un, Andrew Holleran, 81 ans. La plupart des autres moururent du sida.

Trait d'esprit. Très mobilisé pour la cause, Edmund White fut président du Gay Men's Health Crisis aux Etats-Unis, une des premières associations de lutte contre le VIH, de 1981 à 1983 et participa en France à la création d'Aides en 1984. Lui-même découvrit sa séropositivité en 1985 – et s'imagina mourir, «évidemment». Il resta en vie, et survé-

cut à deux AVC et à une crise cardiaque. Au *New York Times* prenant de ses nouvelles en 2020, en pleine pandémie, il disait se sentir «un peu seul». Considéré comme «hypervulnérable», il ne pouvait plus recevoir dans l'appartement rempli de livres qu'il partageait avec son compagnon de longue date, Michael Carroll, qu'il a épousé en 2013. L'hôte s'y révélait moins mondain qu'authentiquement content d'être entouré, heureux de faire rire d'un trait d'esprit.

La dernière fois qu'Edmund White rencontra des journalistes en France (il vécut seize ans à Paris), c'était en 2013, pour présenter *Jack Holmes et son ami* (Plon), l'histoire d'une amitié entre un homosexuel et un hétérosexuel dont on a tout oublié,

sinon que l'amitié, dans ses multiples variations, y tenait le beau rôle. White était un grand ami de Joyce Carol Oates et de John Irving. En d'autres temps, il le fut avec Michel Foucault, Hervé Guibert, Gilles Barbedette. Depuis douze ans, Edouard Louis et lui étaient proches. Ce dernier lui a rendu hommage sur Instagram: «Edmund White était un ami incroyable. Loyal, généreux, beau, attentionné. Il savait encourager les jeunes écrivains comme nul autre. La plupart des auteurs considèrent le champ littéraire comme un espace compétitif. Pour Ed, c'était tout le contraire. Ses livres ont ouvert une nouvelle voie pour les homosexuels du monde entier.» A l'écrivain défricheur, les lecteurs reconnaissants. **THOMAS STÉLARDRE**

